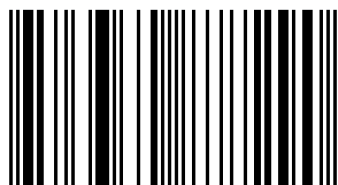


Lorsqu'on se penche sur le champ historiographique de la littérature et de l'éducation de la fin du XVIIIe début du XIXe siècles, l'œuvre de Mme de Genlis est significative et révélatrice à beaucoup d'égards. Une nette intention morale et un souci éducatif évident se dégagent de chacun de ses écrits. L'intérêt du présent travail consiste en ce qu'en visant un pan peu commenté de l'œuvre genlisienne, trois romans sentimentaux écrits dans la première décennie du XIXe siècle, on se propose d'en dégager des jugements concernant l'originalité des idées et des œuvres de Mme de Genlis par rapport au climat intellectuel dans lequel elles ont fait leur apparition. C'est dans le cadre de ces romans sentimentaux-éducatifs que Mme de Genlis a commencé la déclinaison et le modelage de son spécimen de vertu. La vertu dans la conception genlisienne est un sentiment de perfection qui apporte un grand contentement. Elle se manifeste dans un goût de la simplicité et un besoin de rapprochement de la nature. La vertu est un devoir universel, imposant des préceptes parfois austères et rigoureux qui ont leur source dans la religion.

Ecaterina Foghel a fait ses études de licence en philologie à l'Université d'Etat Alecu Russo de Balti. Elle a obtenu ensuite son diplôme de Master en Lettres à l'Université des Sciences Humaines et Sociales Charles-de-Gaulle de Lille (Lille 3).



978-3-330-87729-0



Ecaterina Foghel

Le concept de vertu pratique dans les romans de Madame de Genlis

"La Calomnie ou les mères rivales", "Alphonsine
ou la tendresse maternelle" et "Alphonse ou le
fils naturel"

Ecaterina Foghel

**Le concept de vertu pratique dans les romans de Madame de
Genlis**

FOR AUTHOR USE ONLY

FOR AUTHOR USE ONLY

Ecaterina Foghel

Le concept de vertu pratique dans les romans de Madame de Genlis

"La Calomnie ou les mères rivales", "Alphonsine ou la tendresse maternelle" et "Alphonse ou le fils naturel"

FOR AUTHOR USE ONLY

Éditions universitaires européennes

Imprint

Any brand names and product names mentioned in this book are subject to trademark, brand or patent protection and are trademarks or registered trademarks of their respective holders. The use of brand names, product names, common names, trade names, product descriptions etc. even without a particular marking in this work is in no way to be construed to mean that such names may be regarded as unrestricted in respect of trademark and brand protection legislation and could thus be used by anyone.

Cover image: www.ingimage.com

Publisher:

Éditions universitaires européennes

is a trademark of

International Book Market Service Ltd., member of OmniScriptum Publishing Group

17 Meldrum Street, Beau Bassin 71504, Mauritius

Printed at: see last page

ISBN: 978-3-330-87729-0

Copyright © Ecaterina Foghel

Copyright © 2017 International Book Market Service Ltd., member of OmniScriptum Publishing Group

FOR AUTHOR USE ONLY

Introduction

Lorsqu'on se penche sur le champ historiographique de la littérature et de l'éducation de la fin du XVIII^e début du XIX^e siècles, l'œuvre de Mme de Genlis est significative et révélatrice à beaucoup d'égards. La longue et fructueuse activité littéraire de la comtesse peut servir de référence majeure à des réflexions sur l'adaptation ou la non adaptation d'un penseur qui se heurte à une ébullition intellectuelle et à une réorientation idéologique au milieu de sa carrière. Partageant avec l'époque des Lumières une confiance totale dans les bienfaits qu'apporte l'éducation, Stéphanie Félicité de Genlis, mère et éducatrice par vocation, gouverneur des enfants du duc de Chartres, mais aussi femme de lettres et esprit cultivé, même si essentiellement autodidacte, constitue un projet pédagogique original qui s'exprime dans des pièces de théâtre, des essais, des romans d'éducation, des contes et des nouvelles. Une nette intention morale et un souci éducatif évident se dégagent de chacun de ses écrits. Elle prône une éducation chrétienne, totale, permanente, pratique, valorisant la vertu et faisant appel à la sensibilité des jeunes personnes.

La plupart des études sur l'œuvre de Genlis, presque totalement oubliée à un certain moment, sont partielles et portent presque toujours sur les mêmes ouvrages, qui datent du début de son activité littéraire. L'intérêt du présent travail consiste en ce qu'en visant un pan peu commenté de l'œuvre genlisienne, trois romans sentimentaux écrits dans la première décennie du XIX^e siècle, on se propose d'en dégager des jugements concernant l'originalité des idées et des œuvres de Mme de Genlis par rapport au climat intellectuel dans lequel elles ont fait leur apparition, de faire une estimation de la viabilité de ses préceptes pédagogiques et de sa vision de l'éducation éthique qu'elle décrit dans ses œuvres romanesques, ainsi que de définir les particularités du concept de vertu pratique ou expérimentale, qui marque la démarche moralisante de la production genlisienne.

En organisant le travail en trois parties, on situera l'œuvre de Mme de Genlis dans le climat intellectuel d'entre deux siècles dans un premier chapitre, dans le cadre duquel on va également présenter le corpus de l'analyse et le situer par rapport à d'autres apparitions littéraires de l'époque. La deuxième partie va se concentrer sur la vertu dans la conception genlisienne, les acceptions de cette notion et les configurations spécifiques que lui donne Mme de Genlis dans ses romans, les moyens et les procédés par lesquels l'auteure cherche à concrétiser et à matérialiser des idéaux moraux et de leur donner une portée pratique. Enfin dans un troisième chapitre on s'occupera des particularités des héroïnes vertueuses de Genlis, en cherchant à illustrer leur individualité en commentant leur éducation, leur attitude face à la société mondaine,

leur vie sentimentale et amoureuse, on essaiera d'en dégager une manière d'être minutieusement conformée aux lois de la vertu.

Même à une époque troublée où les mœurs se désagrègent, où la littérature se permet souvent de faire des entorses à la morale, Mme de Genlis reste fidèle à ses principes et continue de faire la campagne d'une morale pratique du point de vue social. Ses trois romans sentimentaux avec de nombreux éléments renvoyant à l'esthétique gothique : *La calomnie ou les mères rivales* (1800), *Alphonsine ou la tendresse maternelle* (1806) et *Alphonse ou le fils naturel* (1809), écrits au tout début du XIX^e siècle, répondent pleinement au même souci de pureté et de moralité, comportant un précieux savoir-vivre et proposant un modus operandi recommandable à une personne vertueuse dans la société et dans la famille.

Mme de Genlis est assez conservatrice dans ses vues et ses goûts littéraires. Elle s'inscrit dans le contexte néo-classique du début du siècle par son penchant pour la règle, le sens de la mesure et les modèles classiques de la littérature, mais dans le domaine de ses conceptions morales, elle choisit de vanter les vertus du passé, celles qui s'appuient sur des enseignements religieux, en les considérant fondamentales et universelles, durables et inconditionnelles.

C'est à partir de ces valeurs morales normatives et intemporelles que Mme de Genlis construit son modèle d'éducation, surtout concernant les femmes, car elle accorde une attention spéciale à la question de l'éducation et de l'instruction des filles dans ses romans. La brillante éducatrice s'oppose à Rousseau dans son idée que l'enfant naît essentiellement bon et qu'entièrement livré à lui-même il le serait toujours, et que l'éducation des femmes n'est qu'une modalité de les parfaire pour qu'elles plaisent à l'homme. Elle insiste sur ce que l'éducateur doit veiller en permanence au développement des qualités morales de l'enfant pour que celui-ci devienne un honnête homme ou une honnête femme. La vertu dans la conception de Genlis est une bonne habitude acquise en complément aux penchants naturels favorables. Même si elle écrit des discours sur l'éducation publique des femmes (1791) et publie en 1801 un *Projet d'Ecole Rurale*, dans ses romans Mme de Genlis illustre les avantages d'une éducation privée des jeunes filles, dans laquelle la mère a le rôle principal, elle est à la fois préceptrice, éducatrice et prêcheur, elle élève son enfant avec plaisir et passion.

Au terme de cette étude il est utile de passer en revue les explications de la notion *vertu* dans les dictionnaires de l'époque (Le *Dictionnaire de l'Académie Française* de 1762 ; l'article « Vertu » de Jaucourt dans l'*Encyclopédie*), et de déterminer les constantes théoriques à partir desquelles Mme de Genlis a commencé la déclinaison et le modelage de son spécimen de vertu. Mme de Genlis place la vertu au centre de la préoccupation de la recherche du bonheur, comme d'ailleurs beaucoup d'écrivains et de philosophes de cette époque. Ce en quoi elle s'écarte des

philosophes à cet égard est l'origine religieuse et le caractère chrétien des vertus qu'elle décrit et qu'elle exalte dans ses ouvrages.

La vertu dans la conception genlisienne est un sentiment de perfection qui apporte un grand contentement. Elle se manifeste dans un goût de la simplicité et un besoin de rapprochement de la nature. La vertu est un devoir universel, imposant des préceptes parfois austères et rigoureux qui ont leur source dans la religion. L'accomplissement de ce devoir est une condition de l'harmonie sociale comme de la plénitude morale et spirituelle individuelle. Suivre la voie de la vertu c'est une vraie carrière, qui ne cherche pas de récompense et ne se veut pas affichée. Il est vrai que parfois Mme de Genlis s'enthousiasme un peu trop dans la peinture de ses héroïnes presque parfaites et de leurs vertus extraordinaires, mais c'est là un des traits de son écriture à des buts amélioratifs, qui malgré une certaine exagération ne devient pas quand même pédante.

Dans le souci de concrétiser la représentation de la vertu et de la passer dans le champ du pratique et du saisissable, Mme de Genlis propose de belles allégories de la vertu dans ses romans. Face à ces descriptions idylliques de la nature aménagée selon des projets ingénieux, on ne peut pas reprocher à l'auteure un manque d'imagination et de tempérament poétique.

Toutes les héroïnes genlisiennes sont des femmes vertueuses, certaines le sont depuis l'enfance grâce à l'effort éducatif de leurs mères, d'autres en viennent après quelques égarements de jeunesse qu'elles expient pendant toute leur vie. Mais elles réussissent toutes de trouver leur bonheur, et elles le trouvent dans la vertu, suite à un long et minutieux travail sur soi-même. Cette quête leur coûte souvent des privations et des souffrances tant physiques que spirituelles, mais l'état provisoire de victime, stimule les femmes à réaliser tout leur potentiel. La religion et les vertus chrétiennes ont une importance définitive dans l'idée que les héroïnes genlisiennes se font de leurs rôles et de leur identité. Reste à voir quelles autres ressources sont mises à leur disposition pour résister aux tentations de la mondanité, pour modérer les passions et pour rester des mères, des filles et des épouses exemplaires dans n'importe quelles circonstances.

I. Détails biographiques, positions idéologiques et principes esthétiques de Mme de Genlis

Dans ce premier chapitre, avant de passer à la présentation des romans qui constituent le corpus de l'étude qu'on a envisagé de faire, on considère utile d'offrir des détails biographiques concernant l'auteure ainsi que des repères bibliographiques qui laisseront entendre toute la diversité de son oeuvre et esquisseront le rôle qu'a joué Mme de Genlis dans son entourage et dans le champ intellectuel de son époque. On situera ensuite la comtesse dans le climat littéraire et philosophique de son temps, en l'opposant aux grandes personnalités qu'elle a côtoyées et à leurs idées, pour dégager la vision spécifique genlisienne de la morale et de la vertu. En rappelant ensuite ses principales positions idéologiques et certains de ses principes esthétiques, on essaiera de légitimer la problématique de la présente analyse et de confronter la pensée de Genlis aux goûts changeants du public et aux opinions variables des critiques en France, mais aussi à l'étranger. En citant des jugements critiques de ses contemporains, on en trouvera certains assez désobligeants, mais dont on tâchera ultérieurement de relativiser ou de réfuter les arguments. La dualité des réactions et des attitudes suscitées ne peut qu'augmenter notre intérêt envers l'oeuvre de cette femme de lettres remarquable qu'est Mme de Genlis.

Le nom, la personnalité et l'oeuvre de Mme Stéphanie Félicité du Crest De Saint-Aubin, comtesse de Genlis (1746-1830), ont depuis toujours éveillé des sentiments ambigus. Admirée dans sa jeunesse pour son talent de harpiste prodige et pour sa voix angélique, on lui reconnaissait d'importantes lacunes dans sa formation intellectuelle. Ayant épousé secrètement le comte de Genlis, elle était initialement désapprouvée par sa belle-famille, mais en très peu de temps elle a su gagner l'appréciation de son entourage pour ses qualités d'épouse et de mère. Étant entrée dans la société du Palais Royal en tant que dame de compagnie de la duchesse de Chartres, on lui reprochait d'être devenue la maîtresse de son mari et on la louait généralement pour l'éducation qu'elle avait donnée à ses enfants, dont elle était « le gouverneur ». Contrairement à tous les usages Mme de Genlis a assumé l'éducation des princes et des princesses d'Orléans, en faisant preuve d'intelligence et de perspicacité, malgré toutes les rumeurs et les intrigues de nombreux détracteurs.

Son activité de pédagogue, sa passion pour l'enseignement, son besoin de régenter quelqu'un, d'instruire et d'inculquer des idées et des habitudes, ont fortement marqué l'oeuvre littéraire de Mme de Genlis. Dans ses écrits extrêmement divers et nombreux, la comtesse, qui se voulait maîtresse d'école dès son enfance, et donnait des leçons de français et de musique aux petits paysans qui se rassemblaient sous le balcon du château de Saint-Aubin, en écrivant ne

perdait « aucune occasion de placer un précepte, une recette, soit de morale, soit de médecine... »¹. Elle explore et exploite un champ thématique très vaste et varié. Tout l'intéresse, des aventures anecdotiques de société jusqu'à l'art de saigner, de la lecture de Corneille et de Pascal jusqu'à l'équitation et l'agriculture, des traités religieux jusqu'aux travaux philosophiques. Ouvrages de main ou ouvrages d'esprit, tout, selon elle doit être mis au profit de l'étude, de l'acquisition des connaissances et des vertus. Tout le temps préoccupée par l'idée de son ignorance, ayant fait un énorme effort d'autoformation dans sa jeunesse, Mme de Genlis est toujours pédagogue en tant qu'auteure. Dans ses pièces de théâtre, dans ses romans historiques, d'aventures ou sentimentaux, dans ses *Mémoires* ou dans les *Discours moraux et politiques*, elle apprend comment tirer parti de chaque instant, de chaque mot, de chaque activité pour l'amélioration et le développement complexe de toute jeune personne.

Les premières productions littéraires de Mme de Genlis, *Théâtre à l'usage des jeunes personnes* (1779), *Théâtre de société* (1781), ont été reçues avec enthousiasme par le public. Toute la cour voulait lire ces oeuvres. Grâce à la présentation qu'en avait fait le baron von Grimm dans *Correspondance littéraire, philosophique et critique*, périodique conçu comme chronique de la vie intellectuelle parisienne, adressé à l'aristocratie cultivée, mais aussi aux souverains étrangers, le nom de Genlis et son style sensible et original deviennent connus en Russie, en Prusse, en Angleterre, en Suède etc. L'entrée en littérature de Mme de Genlis s'affirme davantage avec la parution en 1782 de son roman *Adèle et Théodore ou Lettres sur l'éducation*, qui a remporté un immense succès de librairie, a été traduit rapidement dans plusieurs langues européennes et a apporté à son auteure une popularité qui égalait ou, dans certains cas, même dépassait celle de ses contemporains Voltaire, Diderot et Rousseau². Dès lors la comtesse s'est solidement inscrite parmi les noms les plus remarquables de l'époque des Lumières en France.

Mme de Genlis devait affronter beaucoup de préjugés à propos des femmes écrivains à son époque. Mais ni le mépris général ni l'hostilité commune face à l'utilité et à l'équité des oeuvres des femmes auteures ne pouvaient ébranler la volonté de la comtesse de s'affirmer en tant qu'esprit éclairé, intellectuelle aux idées de valeur, commentatrice, critique, conteuse, dramaturge, romancière qui avait des leçons à donner dans chacun de ces rôles. Tout en admirant les auteurs classiques français et en les prenant pour des modèles, en reconnaissant les mérites de

¹ Sainte-Beuve, *Les Causeries du Lundi*, Paris, Ed. Garnier Frères, tome III, 1850, p. 19.

² Alicia C. Montoya, « Madame de Genlis and Enlightenment thought », *Relief*, vol. 7, num. 1, 2013, p. 1.

Shakespeare et de Goethe, mais en restant assez sceptique face au nouveau mouvement romantique, Mme de Genlis a apporté sa contribution, souvent négligée, à l'enrichissement de la littérature du XVIII^e et début du XIX^e siècle avec plus de cent quarante titres d'ouvrages.

Cette femme a fait preuve d'un caractère indépendant et obstiné tant dans sa vie quotidienne que dans son activité littéraire. Elle a refusé d'appartenir à une école, à un mouvement, jalouse par-dessus tout de son entière liberté.³ Mme de Genlis a été souvent attaquée, dénoncée ou calomniée, mais à son tour a su piquer plus ou moins discrètement ses adversaires et n'a jamais hésité à exprimer son antipathie face aux personnes ou aux idées qu'elle considérait malvenues. Voulant s'affirmer toute seule, loin de tout engagement ou complicité, il lui arrivait de se brouiller avec des gens qui à un certain moment de sa vie lui avaient été plus que bienveillants, c'était le cas pour Mme de Montesson, Rousseau, le baron d'Holbach, d'Alembert, etc. Directe, audacieuse et un peu intrigante, Mme de Genlis n'a jamais été de ceux qui obéissent à d'autres, elle cherchait toujours à être aux premières loges, et dans ce sens son individualisme en fait encore plus une vraie femme des Lumières.

En restant très conservatrice dans certains aspects, moraliste persévérante, catholique convaincue, adepte de l'ordre et de la clarté classiques, Mme de Genlis devait éprouver un énorme plaisir à prendre part directement et personnellement au grand bouillonnement d'idées, de projets et de passions, qui annonçait et accompagnait l'instauration d'un nouveau monde, d'une nouvelle époque. En accord avec le goût du temps pour des innovations rationnellement optimisées, « le gouverneur » des enfants du duc de Chartres, ayant toujours en charge ses deux filles, ses deux neveux et deux filles anglaises adoptées, a élaboré un système d'éducation original, qui reflétait sa conception de la nécessité de l'évolution des choses en valorisant les bons exemples du passé et en promouvant des changements novateurs fonctionnels. Ce système pédagogique est un des objets constants d'écriture pour la comtesse. Elle le décrit le plus minutieusement dans *Adèle et Théodore ou Lettres sur l'Éducation* (1782), mais lui reste fidèle dans toutes ses autres oeuvres en se laissant la liberté de le développer ou de le compléter.

Le ton édifiant et instructif de l'auteure soucieuse avant tout de l'éducation du lectorat et de la transmission des recommandations précieuses, est une marque du style de Mme de Genlis dès ses premiers écrits. Dans son premier roman éducatif épistolaire la comtesse a présenté en détails les grands axes de sa pédagogie plus ou moins authentique, ne recommandant que les choses qu'elle avait déjà mises à l'épreuve, parlant de l'éducation et de l'instruction des jeunes

³ Alice Laborde, *L'Oeuvre de madame de Genlis*, Paris, Nizet, 1966, p. 8.

personnes pas en simple théoricien qui n'est jamais certain que ses principes soient applicables⁴, ce qu'elle avait reproché à Rousseau par exemple, mais en connaisseuse et en praticienne de l'art de l'éducation. En tant que « gouverneur » des princes d'Orléans, Mme de Genlis n'hésite pas à déclarer la légitimité de son entreprise intellectuelle. Elle est du côté d'une éducation chrétienne, totale, pratique et permanente. Une particularité importante de ses conceptions pédagogiques consiste en ce qu'elle ne conçoit pas une éducation principalement différente pour les garçons et pour les filles, mais signale à certains moments la nécessité de « prévoir des organisations adaptées aux besoins naturels de chacun des deux sexes »⁵. Dans son ouvrage elle met en scène des situations pédagogiques typiques, exemplaires en présentant un spectre de réactions possibles de l'élève, en offrant immédiatement l'exemple des solutions méthodologiques mises en oeuvre par la baronne d'Almane, pédagogue sage et vertueuse, mère entièrement dévouée à ses enfants, personnage d'*Adèle et Théodore*, qui apparaît pour beaucoup comme l'apologie de Mme de Genlis elle-même.

L'éducation préconisée par Genlis se construit sur une valorisation permanente, dirigée et harmonieuse de toutes les aptitudes et de tout le potentiel physique, intellectuel et sensitif de l'élève. Le développement de l'esprit et celui du corps doivent aller de pair, et il ne faut pas négliger les exercices en plein air, la gymnastique et le travail manuel. La comtesse privilégie l'apprentissage des langues modernes, il lui semble plus immédiatement utile d'apprendre des langues vivantes (l'anglais, l'allemand, l'italien) que le latin ou le grec. Elle est la première institutrice en France qui « ait appliqué l'ingénieuse coutume pratiquée en Allemagne, d'apprendre aux enfants les langues étrangères par l'usage, en donnant à ses élèves des femmes de chambre qui n'étaient pas françaises »⁶. Toutes les connaissances que les élèves doivent acquérir en mathématiques, en physique, en biologie ou en géographie doivent leur servir en pratique et leur être précieuses dans la vie de tous les jours et dans la société où ils vivent.

Après l'assentiment général du début littéraire de la comtesse de Genlis, ce roman pédagogique, qui reste jusqu'à nos jours le plus connu et le plus étudié de toutes les oeuvres genlisiennes, a marqué une scission du cercle savant français entre admirateurs et défenseurs de Genlis et de ses idées d'un côté, et ses opposants et ennemis déclarés de l'autre côté. L'esprit combatif avec lequel l'écrivaine satirisait certains personnages facilement identifiables de son

⁴ *Ibid.*, p. 65.

⁵ *Ibid.*, p. 64.

⁶ J. Fr. Michaud, L.G. Michaud, «Genlis » dans *Biographie universelle, ancienne et moderne*, tome 65, Paris, Michaud, 1838, p. 207.

temps, ses attaques contre les encyclopédistes, son antagonisme ouvert, même si parfois contradictoire, avec les philosophes, lui ont coûté des critiques acides, des accusations d'hypocrisie ou de plagiat, des calomnies ingénieuses et un prix raté de l'Académie française.

Après le succès impressionnant de ses premiers ouvrages, les critiques commencent à se prononcer de manière de plus en plus réservée sur l'intérêt et l'originalité des oeuvres de Mme de Genlis. On pointe du doigt la fausseté de certains de ses jugements et on lui reproche d'être trop prétentieuse, vaniteuse et injustement satirique à l'adresse des journalistes qui commentent ses écrits. Pourtant dans tous les journaux littéraires de l'époque on publie nécessairement et régulièrement des articles consacrés à la comtesse et à ses ouvrages. Souvent ces articles deviennent des prétextes pour de longs débats épistolaires enflammés dans lesquels s'engage avec promptitude Mme de Genlis elle-même. Elle a dû se débattre plusieurs fois contre les critiques acerbes qu'on lui a adressées dans *Mercure de France*, dans la *Biographie universelle, ancienne et moderne* ou dans la *Correspondance littéraire* secrète de Mettra. D'autre part il y a des admirateurs constants du talent de Félicité de Genlis, qui la complimentent toujours au sujet de ses nouvelles publications. Buffon est parmi ces personnes, Meister dans *Correspondance littéraire, philosophique et critique*, est aussi « favorable à ses ouvrages, même s'il ne les considère pas tous comme des chefs-d'oeuvre »⁷. Certes est que la personnalité et la position idéologique de la comtesse-pédagogue ne peut pas laisser indifférents tant les observateurs que les participants à la vie intellectuelle parisienne, et pas seulement, de l'époque. Le nombre impressionnant d'ouvrages publiés malgré toutes ces polémiques confirme le rôle remarquable et la notoriété de Genlis en tant que femme de lettres.

Les chercheurs contemporains parlent des signes d'un nouvel intérêt à l'égard des textes de Mme de Genlis, mais avertissent également qu'il y a des contradictions internes dans son oeuvre, ce qui complique la compréhension et l'inscription de cette oeuvre dans les modèles conceptuels servant communément à décrire l'époque des Lumières.⁸ Ses prédilections et ses convictions idéologiques ont relativement évolué à travers le temps. Connue comme adversaire des philosophes, elle en a emprunté et embrassé certains idéaux rationalistes en les adaptant à son système morale et pédagogique. Mais toutes ces particularités de son oeuvre la rendent encore plus singulière et intéressante à étudier, constituant la preuve et le reflet le plus éloquent du lacs idéologique compliqué qui caractérisait le climat intellectuel de l'entre deux siècles.

⁷ Birgitta Berglund-Nilsson, « Madame de Genlis et les correspondances littéraires », *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, vol. 48, 1996, p. 72.

⁸ Alicia C. Montoya, « Madame de Genlis and Enlightenment thought », *Relief*, vol. 7, num. 1, 2013, p. 1.

1.1. Madame de Genlis par rapport à ses contemporains

La comtesse de Genlis est une figure activement présente dans divers débats intellectuels de son temps. Elle n'hésite pas à déclarer à haute voix la justesse de ses conceptions et à défendre acharnement ses positions idéologiques. Sa doctrine à elle, en pédagogie, en philosophie et en littérature, se trouve au croisement de toutes ces polémiques et débats. Afin de mettre en évidence les particularités de la pensée genlisienne on évoquera les relations complexes de la comtesse avec ses contemporains illustres, les philosophes, les encyclopédistes, les autres femmes auteurs ainsi qu'avec leurs idées et préceptes.

1.1.1. L'opposition aux philosophes et aux encyclopédistes

On met souvent en parallèle Mme de Genlis avec Jean-Jacques Rousseau, dont beaucoup de préoccupations et de réflexions, surtout en pédagogie, se rapprochent. On a à plusieurs reprises commenté la présence des idées du philosophe de Genève dans *Adèle et Théodore* de Mme de Genlis, conçu comme réponse à *l'Emile ou de l'éducation* et paru vingt années plus tard. Même au-delà de cette oeuvre concrète la pensée rousseauiste a beaucoup influencé les positions théoriques de Genlis. Parfois contestant les raisonnements de son prédécesseur, parfois les développant, la comtesse fait constamment référence à cet auteur dans une sorte de « double mouvement d'adhésion et de refus »⁹. Les relations personnelles de ces deux personnalités notoires de la pensée pédagogique de l'époque des Lumières étaient également contradictoires et ont évolué d'une amitié sincère jusqu'à une rivalité manifeste.

La jeune Félicité de Genlis a rencontré Jean-Jacques Rousseau en 1764 et a fait un portrait fort élogieux de ce dernier dans ses *Mémoires*¹⁰. Elle l'a décrit comme l'homme de lettres le moins imposant et le plus aimable, elle a loué la simplicité avec laquelle il parlait de soi et la neutralité et le manque d'aigreur dans les discours à propos de ses ennemis. C'est à la recommandation de Rousseau lui-même qu'elle a commencé à lire *Emile* et à découvrir les questionnements et les raisonnements les plus importants du grand pédagogue et philosophe. Pendant une certaine période, une amitié réciproque a uni le grand penseur à la famille de Mme de Genlis. Mais une brouille quotidienne, principalement à cause de « la sensibilité excessive de

⁹ Isabelle Brouards-Arends, « Introduction » dans Madame de Genlis. *Adèle et Théodore ou Lettres sur l'éducation*, Presses Universitaires de Rennes, 2006, p. 13.

¹⁰ Madame de Genlis, *Mémoires*, vol. II, P. J. De Mat, Bruxelles, 1825, p. 8.

Rousseau »¹¹, a amené un changement total d'attitude de la part de la comtesse, et désormais elle n'a jamais hésité à déclarer avec force qu'elle trouvait beaucoup d'entre les idées de Rousseau fausses, tandis que les autres avait été simplement reprises de Montaigne, Locke ou Fénelon.

Tout en exprimant manifestement son opposition aux schémas éducationnels de Rousseau, Mme de Genlis ne pouvait pas passer outre certaines idées de référence résultant des combinaisons intertextuelles remontant à de grands noms de la réflexion éducative, y compris son antagoniste. Même si elle reprend des réflexions et des considérations des travaux rousseauistes, elle les commente de sorte à amoindrir le mérite concret de Rousseau, elle insiste sur les lacunes et les plagiat de ses concepts. En même temps la comtesse de Genlis cherche à exprimer une réflexion personnelle, originale, nouvelle et argumentée, elle veut prouver par son oeuvre littéraire, mais aussi par son activité quotidienne, qu'être femme et mère est un net avantage et un privilège, surtout quand il s'agit de se prononcer sur des questions d'éducation.

Un des points essentiels du projet pédagogique de Mme de Genlis est la certitude du pouvoir de l'éducation. Il est faux, selon elle, de croire à la bonté naturelle de l'homme, comme le fait Rousseau. S'il n'était pas guidé par l'éducation, l'enfant s'enfoncerait dans son égoïsme et ne pourrait jamais atteindre le bonheur de la vertu, de l'amour de l'autre et du développement de ses talents.

Un autre principe, qui a coûté, en grande partie, à notre auteure la réputation de l'ennemie des philosophes modernes, était l'inséparabilité catégorique de la morale et de la religion dans sa conception. Dans ses *Mémoires* la comtesse raconte une anecdote sur les circonstances dans lesquelles s'est produite sa brouille avec les philosophes. À ce que dit Mme de Genlis, pendant qu'elle se réjouissait de l'accueil favorable de son *Théâtre d'éducation* dans tous les journaux, d'Alembert, qu'elle connaissait bien depuis sa jeunesse et qu'elle considérait son aimable ami, est venu lui faire des observations sur ses pièces tirées de l'Écriture sainte. Il a dit qu'il lui conseillait « de ne jamais parler à l'avenir de la religion, parce que cette *mode était passée* ; qu'il fallait employer sa belle imagination sur des sujets *seulement moraux* »¹², et il lui a laissé comprendre qu'en tant que secrétaire perpétuel de l'Académie française il pouvait influencer le vote du prix littéraire Montyon, dit d'utilité, en faveur de Mme de Genlis. Cette dernière s'est indignée sincèrement d'une pareille démarche, car elle était convaincue que la religion se trouvait à la base de toute morale. Elle n'a pas seulement catégoriquement refusé le renoncement proposé par d'Alembert au nom des philosophes, qui tentaient de convaincre la prometteuse

¹¹ Alice Laborde, *L'Oeuvre de madame de Genlis*, Paris, Nizet, 1966, p. 22.

¹² Madame de Genlis, *Mémoires*, vol. III, P. J. De Mat, Bruxelles, 1825, p. 102.

auteure de s'allier à eux, mais a déclaré qu'elle parlerait sans cesse de la religion, en combattant « de tous ses faibles moyens » la fausse philosophie et les faux philosophes qui l'attaquaient et la calomniaient. Au nom de ses principes Mme de Genlis a perdu le prix littéraire, qui a été adjugé à son unique concurrente Mme d'Épinay pour les *Conversations d'Emilie*. Mais elle y a gagné la liberté de se déchaîner contre ceux qu'elle considérait déjà comme « une menace contre l'ordre établi »¹³, les philosophes, et d'Alembert est devenu une des principales cibles de ses critiques offensives.

Pour Mme de Genlis la philosophie qui nie la religion et qui propose une morale trompeuse, représente un danger pour l'éducation et ensuite pour l'évolution de toute la société. Elle se sent obligée de s'opposer à ce mouvement nuisible et constitue une véritable doctrine de sa position antiphilosophique¹⁴. On peut retrouver des allusions à cette doctrine à travers toute son oeuvre écrite après *Adèle et Théodore*, mais elle est surtout explicite à ce propos dans des essais, des traités et des dialogues qu'elle écrit à un double but : celui de prouver la grandeur et le rôle primordial du christianisme et celui d'anéantir les théories et les systèmes construits par les faux philosophes.

En 1787 Mme de Genlis a publié son essai au titre révélateur *La Religion considérée comme l'unique base du Bonheur et de la Véritable Philosophie*. Le prétexte de la parution de cette oeuvre était la première communion de son élève, le jeune duc de Chartres, futur Louis-Philippe. En tant que gouverneur, la comtesse a décidé d'écrire « un catéchisme » pour les jeunes enfants, fait pour lequel beaucoup l'ont sévèrement critiquée et lui ont donné des épithètes surtout péjoratives de *dévote*, *mystique*¹⁵ etc. Grimm a appelé Genlis « la mère de l'Église » lors d'une conférence à la Sorbonne la même année, au nom de ses amis, les philosophes¹⁶.

Mais il y a aussi des gens qui considèrent ce travail très sérieux et même utile. La comtesse a exposé avec savoir-faire ses connaissances et croyances religieuses. Elle en a démontré la validité et l'utilité sociale dans ses nombreuses oeuvres ultérieures, voulant faire comprendre que seul le christianisme peut enseigner à l'individu comment trouver le bonheur et l'amener au salut. Il apparaît naturel que l'éducation dans la conception genlisienne est

¹³ Alice Laborde, *op. cit.*, p. 8.

¹⁴ François Bessire, « Mme de Genlis ou l'« ennemie de la philosophie moderne », dans François Bessire et Martine Reid (dir.), *Madame de Genlis. Littérature et éducation*, Publications des Universités de Rouen et du Havre, 2008, p. 279.

¹⁵ J. Laforgue, « Madame de Genlis », *Journal de langue et de littérature françaises*, tome II, Dresde, chez M. Laforgue et M. Arnold, 1831, p.177.

¹⁶ Alice Laborde, *Ibid.*, p. 162.

nécessairement chrétienne, guidée par des principes d'une morale conforme aux enseignements du Christ. Toujours le christianisme est, pour Genlis, la base indispensable de tout état policé, car un état gouverné par des athées n'est pas viable¹⁷. Nier l'utilité de la religion c'est agir tant contre l'intérêt personnel de chacun, que contre l'intérêt public.

Pourtant Mme de Genlis ne parlait pas de la religion en bigote pédante. En restant toujours résolue dans son opposition aux philosophes, elle se fait cependant l'écho d'une tendance conciliatrice qui prétend accommoder la morale chrétienne aux exigences de la vie mondaine¹⁸. Son ami fidèle Buffon l'a complimentée sincèrement à ce propos dans une de ses lettres:

Prédicateur aussi persuasif qu'éloquent, lorsque vous présentez la religion et toutes les vertus avec le style de Fénelon et la majesté des livres inspirés par Dieu même, vous êtes un ange de lumière ; et lorsque vous descendez aux choses du monde, vous êtes la première des femmes et la plus aimable des philosophes.¹⁹

C'était surtout l'inculture des français en matière de Bible qui a conditionné en grande partie, selon la comtesse, le grand succès de Voltaire par exemple. Ses relations avec ce dernier étaient aussi objectivement complexes que celles avec Rousseau ou ses autres opposants idéologiques. Ce qui est resté dans la mémoire collective ce sont d'abord les jugements genlisiens plus que défavorables de Voltaire en tant que chef de *la plus grande conjuration* qu'on ait jamais formé en France et même en Europe²⁰, celle qu'ont entreprise les philosophes modernes. La comtesse indiquait impitoyablement à la fausseté et l'invalidité des œuvres de Voltaire en tant qu'historien, appelait ses comédies mauvaises, ses opéras détestables et il lui paraissait révoltant qu'on ait pu proclamer un homme si vil, lâche et hypocrite, qui a désavoué mille fois ses écrits, *génie universel*.

Et pourtant dans sa jeunesse, en rencontrant Voltaire à Ferney en 1776, Félicité le considérait avec une admiration silencieuse et était très fière d'aller lui faire visite. Il n'est pas difficile d'imaginer quel mélange de sentiments elle devait alors éprouver, et quelles choses flatteuses elle pouvait lui dire. Comme l'ont dit ses contemporains, c'était tout à la fois « un

¹⁷ *Ibid.*

¹⁸ Nicolas Brucker, « Éducation et religion dans l'oeuvre de Madame de Genlis », dans François Bessire et Martine Reid (dir.), *Madame de Genlis. Littérature et éducation*, Publications des Universités de Rouen et du Havre, 2008, p. 269.

¹⁹ Buffon, « Lettre DCXXV à la Comtesse de Genlis », dans *Correspondance de Buffon*, éd. électronique.

²⁰ Genlis, *Les Dîners du baron d'Holbach*, Paris, Trouvé, 1822, p. 1.

devoir qu'elle remplissait, et un tribut de louange qu'elle rendait, à titre de *littératrice* et de philosophe, au *patriarche* de la littérature et de la philosophie »²¹. Mais à ce qu'elle dit dans ses *Mémoires*, déjà lors de cette première rencontre elle a remarqué plusieurs traits antipathiques dans le comportement et les répliques de cet intellectuel engagé. Néanmoins il est vrai que l'aversion de Mme de Genlis était surtout orientée contre Voltaire en tant que penseur hostile à la religion, et que les attaques qu'elle lui adressait se sont multipliées graduellement et sont devenues plus dures surtout après la mort du patriarche de Ferney. Bref, s'il y avait quelque hésitation de la part de Genlis à propos des mérites de Voltaire au début de sa carrière littéraire, après la déclaration ouverte des hostilités entre la comtesse et les philosophes, elle présentait constamment toute sorte de réfutations de différentes erreurs de Voltaire et cherchait à « dessiller les yeux abusés des partisans de ses pernicieuses doctrines »²².

L'esprit indépendant et audacieux de Mme de Genlis, la fermeté de ses principes et la quête continuelle d'un savoir universel, son zèle religieux et son besoin de diriger l'ont opposée à beaucoup de personnalités célèbres de son époque, presque de la même manière qu'à Voltaire ou à Rousseau. Parmi ses antagonistes sur la scène intellectuelle de la fin du XVIII^e – début du XIX^e siècles on peut citer d'Alembert, La Harpe, Marmontel, elle satirisait l'Académie française et ses membres les plus illustres. Elle a même refusé le fauteuil d'académicienne qu'on lui était prêt à offrir si elle renonçait à son manifeste contre les Encyclopédistes. Mme de Genlis s'indignait de l'intolérance des encyclopédistes qui condamnaient tous leurs adversaires au nom de leurs préjugés, qu'elle considérait dangereux et pouvant mener à des catastrophes sociales.²³ Elle a évalué l'*Encyclopédie* comme « l'ouvrage le plus volumineux et le plus mal fait qui existe, et le plus dangereux... »²⁴. Elle a lu plusieurs fois les dix-huit volumes de l'énorme ouvrage de Diderot et de d'Alembert, et même a pris le temps de montrer de nombreuses fautes de style et de goût qu'avaient commises les auteurs de ce livre, dont le but était de tout détruire et de tout bouleverser.

Madame la comtesse se référait beaucoup au cercle des philosophes et des encyclopédistes comme à une secte. Le grand secret d'une secte était, selon elle, de faire du bruit autour de soi, de renverser l'ordre établi des choses, d'opérer une révolution, « c'est ainsi qu'on

²¹ L'abbé Duvernet, *La Vie de Voltaire*, Genève, 1786, p. 338.

²² Genlis, « Préface » dans *Les Dîners du baron d'Holbach*, Paris, Trouvé, 1822, p. vj.

²³ Michel Delon, « Réhabilitation des préjugés et crise des Lumières », *Revue germanique internationale*, nr.3, 1995, p. 147.

²⁴ Genlis, *Les Annales de la vertu*, vol. V, Paris, Lecointe et Durey, 1825, p. 193.

se rend célèbre à peu de frais, c'est-à-dire sans talent »²⁵. Elle leur reprochait ce qu'ils prêchaient la tolérance, mais dès qu'on essayait de mettre en doute leurs idées ils s'exaltaient avec beaucoup d'intolérance contre tout adversaire. Le principal problème était qu'en voulant à tout prix changer la façon commune de penser, ils ne tenaient pas compte de ce qu'au-delà de leur doctrine il y avait aussi des choses correctes, utiles et pratiques.

1.1.2. La solidarité littéraire féminine dans la vision de Mme de Genlis

Durant toute sa vie Mme de Genlis a évalué, critiqué et jugé beaucoup de personnes plus ou moins connues de son temps, de là le grand nombre d'ennemis qu'on lui attribue. Dans cette liste il y a assez de noms féminins, et il serait intéressant de se tourner du côté des relations de la comtesse avec les autres femmes auteurs de son temps. Celles-ci ont aussi à différentes occasions reçu des épithètes plus ou moins fâcheuses de la part de Genlis, qui les jugeait aussi strictement que les hommes. Tout en gardant une attitude de complicité professionnelle envers ses contemporaines qui exerçaient leurs plumes sur divers sujets, Mme de Genlis se permettait parfois d'être trop rigoureuse en les critiquant et en indiquant des fautes qu'elles ont commises. Cette double position de coparticipation et en même temps de critique vigilante, caractérise les relations de la comtesse avec presque toutes les autres femmes de lettres de son temps.

Ainsi, Mme de Genlis dit beaucoup de bien de Mme Cotin par exemple. Elle lui reconnaît une âme sensible, un esprit juste et une raison supérieure. Mais en même temps elle lui reproche un manque d'originalité et d'imagination, dit qu'elle n'a rien inventé en l'accusant de plagiat. Mme d'Épinay n'a pas impressionné la comtesse ni durant leur première rencontre, après la parution du *Théâtre à l'usage des jeunes personnes*, ni surtout après l'épisode avec le fameux prix de l'Académie. Elle indique les fautes de français et les locutions vicieuses qui devraient révolter le lecteur dans les *Conversations d'Emilie*, mais elle défend au fond les mêmes idées concernant le droit des femmes aux études et leur intégrité intellectuelle que Mme d'Épinay.

Les relations de Mme de Genlis avec Germaine de Staël ont depuis toujours aiguillonné la curiosité de leur entourage. On connaît qu'elles n'étaient pas des amies et certains disaient même que Mme de Genlis « sans s'abaisser, assurément, à être jalouse de Mme de Staël, n'a pas manqué une occasion de la mordre et de la déchirer quand elle fut vivante »²⁶. Mais c'est dans ses *Mémoires* que la comtesse a fait le point de ces relations particulières, en disant qu'elle

²⁵ Genlis, *La Religion considérée comme l'unique base du Bonheur et de la véritable Philosophie*, Paris, Lecoq et Durey, 1825, p. 407, note (a).

²⁶ L. de Sevelinge, *Mme la comtesse de Genlis en miniature*, Paris, J.G. Dentu, 1826, p. 165.

n'avait critiqué les ouvrages de celle qu'elle avait connue encore très jeune fille de seize ans, que parce que Mme de Staël y a attaqué ouvertement la morale et la religion. Elle se vantait d'avoir donné des leçons publiques de style, mais aussi d'orthographe et de grammaire française à sa cadette, pour conclure que les sentiments qu'elle avait pour Mme de Staël étaient fort intéressants et qu'elle regrettait parfois qu'elle n'ait pas été sa fille ou son élève :

« Elle m'a inspiré mille fois une idée et un sentiment qu'elle n'a jamais soupçonné : souvent, en pensant à elle, j'ai regretté sincèrement qu'elle n'eût pas été ma fille ou mon élève ; je lui aurais donné de bons principes littéraires, des idées justes et du naturel ; et avec une telle éducation, l'esprit qu'elle avait et une âme généreuse, elle eût été une personne accomplie et la femme auteur la plus justement célèbre de notre temps. »²⁷

On pourrait dire que c'était trop prétentieux de parler de cette manière de la femme de lettres que beaucoup de ses contemporains appréciaient clairement plus que Mme de Genlis, mais il faut prendre en compte que la comtesse vieillissante pouvait se permettre une certaine liberté d'expression et une familiarité de la hauteur de la notoriété qu'elle avait gagné le long de plus d'un demi-siècle d'activité littéraire. Il serait abusif de ne pas croire à sa sincérité et de ne pas saisir dans cet aveu une sorte d'hommage solidaire fin de l'auteur de *De l'Influence des femmes sur la littérature française* (1811) à celle qui défendait dans ses romans le droit des femmes supérieures à l'affirmation et à la reconnaissance dans la société.

Dans son essai publié en 1811, Mme de Genlis parlait avec considération et d'un ton de complicité des femmes auteures, en apportant divers contre-arguments persuasifs au dédain général face à cette catégorie d'écrivains. Céder au plaisir d'écrire ou à l'envie de faire carrière demeurerait mal vu. Elle prend la défense des femmes qui veulent écrire et invite les jeunes femmes à s'instruire et à publier, se montrant sur ce point sensiblement plus audacieuse que Germaine de Staël.²⁸ Mme de la Fayette, Mme de Lambert, Mme de Graffigny sont citées comme des femmes charmantes, d'une conduite irréprochable et d'un talent distingué. Professant l'écriture pendant 35 années, Mme de Genlis déclarait que nulle rivalité d'auteurs ne pouvait et ne devait raisonnablement exister entre les hommes et les femmes. Toute femme dont l'esprit, le talent, la conduite et les mœurs lui permettent d'écrire des ouvrages intéressants et utiles, mérite tous les égards dus à un auteur estimable. Toutes les protectrices des lettres et les femmes auteurs citées dans *De l'Influence des femmes sur la littérature française*, depuis Radegonde, femme de

²⁷ Madame de Genlis, *Mémoires*, tome V, Bruxelles, P.J. de Mat, 1825, p. 332.

²⁸ Martine Reid, « Madame de Genlis dans le champs éditorial de son temps », *Revue de la BNF*, 2011/3, n°39, p.40.

Clotaire I, jusqu'à Mme Necker et Mme Cotin les méritaient sans doute au premier abord dans l'opinion de Mme de Genlis.

Il serait donc injuste de voir dans Genlis une commère malicieuse, remplie d'amour propre et d'envie, toujours mécontente et arbitraire dans ses jugements. Elle fait solidement partie du champ littéraire pendant une longue période, et s'assume le droit de juger avec plus ou moins d'équité les œuvres et les auteurs qui s'y encadrent aussi. Au fil du temps la production de la comtesse a changé d'échelle et de statut, il paraît que les réflexions de la dame vieillissante sont devenues aussi moins impartiales, mais généralement dans ses prises de position, Mme de Genlis a donné la preuve non seulement d'un grand bon sens, mais aussi d'un goût très sûr, d'une intuition et d'une finesse qui faisaient d'elle un des meilleurs critiques de son temps.²⁹ Ses jugements, tout en reflétant les conceptions et les préférences d'une époque, s'avéraient en même temps comme assez indépendants des modes éphémères.

On l'a souvent accusée d'être trop conservatrice, elle comprenait la nécessité d'adaptation aux nouvelles conditions et tendances, mais s'en tenait à des critères qu'elle avait établis à partir de son intelligence et de son expérience. Ce qui est certain c'est qu'elle était parfois trop rigoureuse et inflexible dans ses attitudes. Il faut dire quand même que Mme de Genlis a su toujours intégrer ses thématiques anciennes dans une réflexion nouvelle et remise au goût du jour. En s'intéressant activement à l'actualité littéraire elle était toujours prête à partager son opinion sur les nouveaux noms et les nouvelles modes idéologiques et esthétiques en littérature.

1.1.3. Genlis et les nouveaux noms de la littérature française d'après la Révolution

La Révolution a imputé d'importants changements aux opinions et à l'existence de Mme de Genlis. En 1791 elle a dû quitter la France instable pour différentes raisons, mais essentiellement pour accompagner la princesse Adélaïde d'Orléans en Angleterre. De retour en 1800, après neuf ans d'exil, la comtesse a retrouvé Paris fort changé, elle n'a plus reconnu ni les immeubles ni les visages, même la façon de parler était différente. Il fallait se conformer à cette réalité qui imposait de nouvelles règles d'activité. C'est alors que commence une nouvelle étape dans la vie littéraire de la comtesse, quand elle travaille acharnement et cherche à gagner de l'argent de sa plume, en publiant beaucoup et en s'exerçant dans des ouvrages de toute nature.

En même temps Mme de Genlis est au courant de toutes les nouveautés du domaine de la littérature et de l'univers de l'imprimé. Elle ne se limite pas à relire les classiques et les célébrités reconnues du siècle passé, mais s'intéresse activement aux noms et aux titres

²⁹ Alice Laborde, *L'oeuvre de Mme de Genlis*, Paris, Nizet, 1966, p. 131.

nouvellement présentés au jugement du public. Ainsi, elle suit toutes les nouvelles publications de Chateaubriand, en se prononçant assez favorablement à chaque fois sur les talents de ce dernier et en le le défendant dans la société avec toute la vivacité dont elle est capable. Bien sûr elle ne peut pas laisser sans attention *Le Génie du Christianisme*, publié en 1802, en tant qu'ouvrage « qui a fait beaucoup de bien à la religion et par conséquent à la monarchie ; car la royauté légitime, ainsi que la morale, n'a de base véritablement solide que la religion »³⁰. Elle trouve d'admirables morceaux dans *Atala*, paru en 1801, il y a selon elle de grandes beautés dans *Les Martyrs*, sorti en 1809, mais elle loue particulièrement *L'Itinéraire de Paris à Jérusalem et de Jérusalem à Paris* (1811), car on y découvre « des descriptions délicieuses, et d'un bout à l'autre, un sentiment religieux toujours vrai, toujours touchant »³¹.

Dans le même ordre d'idées, en tant que protectrice des jeunes littérateurs, Mme de Genlis prétend avoir été une des premières critiques à découvrir le talent de Charles Nodier, auquel on attribuera ensuite une grande importance dans la naissance du mouvement romantique en France. La comtesse aurait été probablement assez surprise d'apprendre qu'on associe cet auteur, auquel elle a prédit un rang très élevé dans la littérature, au romantisme face auquel elle a toujours été réservée et sceptique. Mais les signes de cette nouvelle esthétique sont déjà partout, et voilà qu'un peu plus tard Genlis a l'occasion de se prononcer sur les vers de Lamartine. Elle est beaucoup plus bienveillante aux qualités humaines du poète, dont elle a connu la grand-mère, qu'aux qualités artistiques de ses vers. Elle reproche à son recueil *Méditations poétiques* (1820) un manque de propriété de l'expression et de clarté. Ce que la comtesse qualifie d'*expression impropre* et de *phrases hasardées*, apparaît pour la postérité comme trait d'originalité et de génie poétique. À tous les bouleversements et à toutes les agitations par lesquels a passé dans sa vie Mme de Genlis s'ajoute la révolution romantique, qui propose un aspect des arts et de la littérature trop différent des principes et des goûts néo-classiques auxquels la comtesse est restée, en gros, fidèle jusqu'à la fin.

Mais aucune révolution n'a pu effacer le nom de Mme de Genlis de la chronique de l'entre deux siècles, jamais l'inaction ou le désespoir ne l'ont effacée de la considération de ses contemporains. Elle est au courant et même prend part à tous les événements socio-historiques et culturels les plus importants de son temps, elle est restée une figure publique facilement repérable, connue et reconnue pas seulement en France, mais aussi dans toute l'Europe.

³⁰ Madame de Genlis, *Mémoires*, vol. V, *ibid.*, p. 288.

³¹ *Ibid.*, p. 290.

Pour mettre en évidence à quel point les idées et les œuvres de Mme de Genlis sont importantes et influentes parmi ses contemporains, pour souligner l'autorité et le crédit duquel jouit notre auteur auprès du public, on présentera quelques considérations sur le grand succès de la comtesse à l'étranger, en rappelant la large diffusion qu'ont connu ses œuvres dans presque tous les pays d'Europe pendant plus d'un demi-siècle.

1.1.4. La réception de l'œuvre de Mme de Genlis en Europe

Peu de noms de femmes auteurs de la période de la fin du XVIII^e – début du XIX^e siècle ont eu un écho européen aussi important que celui de Mme Stéphanie Félicité de Genlis. Dès le commencement de sa carrière littéraire la comtesse a connu un succès international, surtout avec *Adèle et Théodore* qui est vite devenu une réussite paneuropéenne. On l'annonce en 1783 dans le périodique anglais *English Review* comme à beaucoup d'égards le meilleur système d'éducation jamais publié en France. Ce roman a attiré la curiosité des lecteurs et des éditeurs britanniques pendant plus d'une dizaine d'années, entre 1783 et 1796 la traduction de cette œuvre a connu au moins quatre rééditions³². Lorsque Mme de Genlis a fait son premier voyage à Londres en 1785, elle n'y était déjà pas une inconnue. Sa réputation d'auteure de récits de morale pour les jeunes enfants et de pédagogue méritoire, l'avait précédée dans la capitale anglaise. Elle y a été reçue par la reine Charlotte et par le prince de Galles. Par une délibération spéciale, Mme de Genlis a été autorisée à assister à une séance de la chambre des communes d'où les femmes étaient exclues³³, ce qui témoigne du grand respect qu'on avait face à cette dame aux intérêts éclectiques, y compris la politique.

Dans les magazines britanniques pré-victoriens, les écrits de Mme de Genlis sont publiés en grand nombre, étant dépassés, parmi les écrivains français de son temps, seulement par ceux de Marmontel³⁴. Ainsi, les œuvres genlisiennes connaissent une grande diffusion outre-Manche, surtout les nouvelles et les romans courts qui apparaissent en plusieurs épisodes. On distingue deux grandes vagues de publication des écrits signés par Genlis en Angleterre³⁵, une première période de succès comprend les années 1782-1792, la période troublée de la Révolution a

³² Gillian Dow, « Stéphanie-Félicité de Genlis », *Women writers*, octobre 2010, Southampton University [en ligne].

³³ J. Fr. Michaud, L.G. Michaud, *Biographie universelle, ancienne et moderne*, tome 65, Paris, Michaud, 1838, p. 210.

³⁴ Diana Cooper Richet, « Entre culture, divertissement et bienséance, les écrits de Mme de Genlis dans les magazines britanniques », [en ligne] : www.academia.edu, p. 3.

³⁵ *Ibid.*, p. 4.

influencé négativement tant l'activité littéraire de la comtesse, que la confiance des anglais à l'égard des penseurs français, le retour des productions genlisiennes dans les magazines britanniques a eu lieu entre 1802 et 1814. En tout cas il est certain que Mme de Genlis était une des femmes de lettres françaises les plus appréciées par les intellectuels anglophones.

Il n'est pas étonnant que le style et les idées de Mme de Genlis ont influencé beaucoup d'auteurs anglais de cette époque. Ainsi Mary Wollstonecraft, Jane Austen et Hannah More ont lu attentivement l'œuvre de Mme de Genlis et ont même réécrit certains éléments de son roman pédagogique. Maria Edgeworth et Sydney Owenson (Lady Morgan) lui ont rendu visite à Paris pour lui parler personnellement. Les œuvres de Genlis ont eu une résonance particulière surtout parmi les femmes auteures, pas seulement à cause de la vue alternative sur l'éducation qu'elle y défend, mais aussi parce qu'on s'identifie en beaucoup de cas à la comtesse, privilégiant l'expérience active propre en éducation des enfants dans le processus de la création littéraire³⁶.

Les écrits de la comtesse ont été également très populaires en Espagne, auprès d'un public mixte de femmes et d'hommes dont les positions sociales étaient fort variées. Environ 20 de ses ouvrages ont été traduits en espagnol. La presse espagnole recommande ses livres, on les lit traduits ou bien en français. Les représentants du mouvement national des Lumières en Espagne sont attirés par la confiance qu'a la pédagogue française dans le potentiel intellectuel des femmes et par sa détermination de leur ouvrir l'accès aux connaissances sans violer les conventions sociales³⁷.

Lors de son voyage en Allemagne Mme de Genlis ne se sent pas à l'aise à cause de l'hostilité des autres émigrés français royalistes, et elle doit changer plusieurs fois de ville de résidence avant de pouvoir ouvrir un salon littéraire à Hambourg en mars 1795. Son nom est assez bien connu parmi les jeunes femmes d'esprit allemandes, qui admirent leurs homologues françaises audacieuses et dont elles voudraient suivre l'exemple. Parmi les femmes de lettres germanophones qui suivent attentivement l'activité littéraire de Genlis et s'en inspirent on cite Helmina von Chézy, qui a rendu visite à la comtesse à Paris et a contribué énormément à l'affirmation d'une communauté littéraire féminine dans l'Allemagne post-napoléonienne.

En Russie l'œuvre de Mme de Genlis a servi de modèle culturel pour les élites francophiles russes qui lisent massivement les écrits genlisiens en français, mais aussi en

³⁶ Penny Brown, "Tales of Castle and Cottage: Mme de Genlis and women writers for children in the Romantic period", *Corwey women writers on the web*, [en ligne]: www2.shu.ak.uk.

³⁷ Monica Bolufer, "Conversations from a distance: Spanish and French Eighteenth Century Women Writers", dans Xon de Ros et Geraldine Hazbun (dir.), *A companion to Spanish Women Studies*, Woodbridge, Tamesis, 2011, p. 185.

traductions, qui sont assez nombreuses. La production littéraire de la comtesse a été largement appréciée et a obtenu une valeur de référence. Ses livres sont accueillis toujours avec enthousiasme par le public et se trouvent parmi ceux qui ont marqué l'époque, les goûts et les exigences en lecture des couches les plus élevées de la société russe. Une étagère avec des volumes *de romans moralisateurs de la petite vieille Mme de Genlis* en maroquin bleu se trouve, selon le critique littéraire Belinsky, dans chaque propriété russe à cette époque.³⁸ Comme dans d'autres pays européens la diffusion des œuvres genlisiennes ne se fait pas seulement sous forme de livres, mais aussi par l'intermédiaire de la presse. Les auteurs russes les plus connus de la fin du XVIII^e siècle et tout au long du XIX^e, Tolstoï, Pouchkine, Griboédov, mentionnent dans leurs œuvres le nom de Mme de Genlis comme *topos* littéraire, chargé de connotations plus ou moins positives, qui renvoient tant à l'œuvre de la comtesse, qu'à sa personne et à sa vie mouvementée qui a fasciné également les lecteurs russes et a fait l'objet de plusieurs commentaires différents³⁹.

Toutes ces considérations sont la preuve de la valeur internationale et au delà des frontières de l'œuvre de Stéphanie Félicité de Genlis, de sa notoriété indéniable pendant une période importante de temps, et rendent encore plus injuste et embarrassant l'oubli dans lequel est tombé cette femme sans doute hors du commun, ainsi que ses idées et ses écrits.

1.2. Les différentes phases de la carrière littéraire de la comtesse de Genlis

La longue présence de Mme de Genlis dans le champ littéraire français n'a pas toujours eu la même valeur. Il y a eu des temps quand elle écrivait par plaisir et sa plume inspirée contait allégrement des choses intéressantes et justes, il y a eu d'autres temps quand l'instabilité et la gêne poussaient la comtesse à privilégier le côté commercial de son activité, plutôt que celui artistique ou esthétique. Néanmoins, en analysant sa carrière de femme de lettres à une époque où les idéaux et les critères du beau et du vrai sont si fluctuants, il faut rendre hommage à son courage et à sa ténacité. Pour mieux replacer les 3 romans qui constituent le corpus de notre étude, dans le panorama vaste de toute la carrière littéraire de la comtesse de Genlis, on remarquera le fait que sa voie en tant que femme de lettres n'a pas été uniforme et on passera en revue les principales phases évolutives de ce parcours dans les lignes qui suivent.

En reconstituant les moments principaux de la carrière prodigieuse de Mme de Genlis, on y distingue 3 périodes dissemblables, qui reflètent éloquentement l'évolution de l'espace éditorial

³⁸ Alla Polosina, Alicia C. Montoya, « Madame de Genlis dans la littérature russe du XIX^e siècle : Pouchkine, Léon Tolstoï et autres », Relief, vol. 7, num. 1, 2013, p. 126.

³⁹ *Ibid.*, p. 128.

en France dans les années pré- et postrévolutionnaires.⁴⁰ La première étape s'étend sur une décennie avant la Révolution, et marque l'entrée de la comtesse de Genlis dans la carrière des lettres avec la publication en 1779 du *Théâtre à l'usage des jeunes personnes*. La jeune aristocrate a accepté de publier ses pièces morales pour les enfants au profit de deux gentilshommes condamnés à la prison pour avoir molesté un commerçant. Sous ce noble prétexte Mme de Genlis accède au cercle des littérateurs du temps, témoignant de son désintéressement matériel et échappant ainsi à la désapprobation collective orientée contre les femmes qui veulent faire carrière en tant qu'écrivains. Dans ces conditions les volumes ont été enlevés au triple de leur valeur.⁴¹ Toute la cour discute les œuvres de la jeune comtesse, on parle même de présenter une de ses pièces au Théâtre Français. Un accueil si bienveillant permet à Mme de Genlis de ne plus dissimuler ses ambitions et son désir de s'affirmer dans la profession et de reconnaître qu'elle écrit tout d'abord par plaisir. Également pendant cette première période a été publié l'ouvrage qui a consolidé la popularité de la comtesse et a fait résonner son nom dans beaucoup de pays étrangers, *Adèle et Théodore ou lettres sur l'éducation* (1782). C'était un grand succès, y compris commercial, la première édition étant enlevée en moins de huit jours, plusieurs rééditions et adaptations de ce roman ont suivi dans peu de temps.

La deuxième période de la carrière de Genlis commence en 1789, comprend les années troubles d'après la révolution et le temps de l'expatriation de la comtesse. Elle publie dans cet intervalle surtout des brochures avec des essais et des discours, des épîtres et des réflexions. En France ont paru *Discours sur la Suppression des couvents de religieuses et l'Education publique des femmes* ; *Discours sur l'Education publique du Peuple* ; *Leçons d'une gouvernante à ses élèves* et *Discours sur le Luxe et l'Hospitalité* en 1791. Ensuite, après 4 ans seulement elle vend son roman *Les Chevaliers du Cygne* à un libraire de Hambourg, qui achètera également en 1796 son *Précis de ma conduite depuis la Révolution*. Cette fois la question de l'argent est fort importante pour Mme de Genlis qui indique avec précision dans ses *Mémoires* les sommes qu'elle a gagnées pour ses écrits. En 1798 elle publie à Berlin *Le Manuel du Voyageur* qui contient des dialogues et des expressions en 3 langues (français, allemand et anglais) et doit être surtout utile aux émigrés. Comme la comtesse s'est trouvée fort dépourvue lors de son séjour en Allemagne et en Suisse, cette œuvre, qui a été ensuite rééditée et complétée plusieurs fois,

⁴⁰ Martine Reid, « Madame de Genlis dans le champs éditorial de son temps », *ibid.*, p. 42.

⁴¹ Alice Laborde, *ibid.*, p. 29.

souvent à l'insu de l'auteure⁴², pourrait être appelée *alimentaire*, c'est-à-dire rédigée dans un but lucratif. Pendant les années de la Révolution et immédiatement après, Mme de Genlis cherche ouvertement à gagner de l'argent et à vivre de sa plume, en négociant, parfois âprement, avec les imprimeurs et les libraires étrangers qui impriment des livres en français.⁴³ Elle commence plusieurs œuvres à la fois, il lui arrive même de travailler à une œuvre le matin et de s'occuper d'une autre dans l'après-midi. Avec cette décision de mettre au profit son talent et ses connaissances, la comtesse accomplit un travail colossal, mais le plus souvent les ventes de ses ouvrages à cette époque ne lui rapportent pas autant qu'elle l'espère. Ce n'est pas étonnant qu'après avoir fini le roman *Les Mères Rivaies* en 1800, un prodigieux travail, car elle a écrit les 4 volumes publiés chez Delagarde en huit mois et demi, elle ait décidé de ne plus écrire pendant un moment, épuisée par tant de labeur⁴⁴.

Selon la périodisation proposée par Martine Reid dans son article sur Mme de Genlis dans le champs éditorial de son temps, la troisième étape de la carrière de la comtesse s'étend sur les vingt-huit dernières années de sa vie. C'est une période particulièrement féconde, suite à son retour à Paris, Mme de Genlis publie au moins un ou deux ouvrages par an. Il s'agit de romans, de nouvelles, des essais de toute nature, des journaux ou des observations critiques. Au tout début de cette période ses œuvres ont attiré de nouveau l'attention du public et l'auteure en a obtenu des gains substantiels. C'est d'abord sa nouvelle *Mademoiselle de Clermont* (1802) qui a connu un grand succès et pour laquelle son éditeur Maradan lui a donné quatre mille francs au lieu de douze cents prévus. Peu de temps après ont paru *Les Nouveaux Contes moraux* (1802) très appréciés par les critiques, ensuite *La Duchesse de la Vallière* (1804), et *Madame de Maintenon* (1806) qui ont également valu beaucoup de louanges à l'auteure. On prétend même que le succès de ces œuvres a éclipsé pour un temps le succès de Mme de Staël⁴⁵.

La publication de nombreux essais, discours ou des brochures à des sujets les plus divers n'a pas causé le même intérêt et surtout la même approbation de la part des critiques et du public. Pendant cette période la comtesse a composé également *De l'Influence des femmes sur la littérature française* et *Observations critiques pour servir à l'Histoire de la littérature française du XIXe siècle* (1811), ouvrages qui ont suscité des réactions controversées, mais qui ont sans

⁴² J. Fr. Michaud, L.G. Michaud, «Genlis» dans *Biographie universelle, ancienne et moderne*, tome 65, Paris, Michaud, 1838, p. 224.

⁴³ Martine Reid, « Madame de Genlis dans le champs éditorial de son temps », *ibid.*, p. 43.

⁴⁴ Alice Laborde, *ibid.*, p. 49.

⁴⁵ *Ibid.*, p.52.

doute influencé le développement de nouvelles conceptions socio-culturelles en France et même dans d'autres pays européens. Les écrits de Genlis étaient imprégnés d'un amalgame d'idées ambivalentes, qui hésitaient entre une réelle foi dans le progrès (au moins en ce qui concernait la condition des femmes) et l'impossibilité de se débarrasser de la nostalgie du passé, une nécessité inévitable de ressusciter des modèles d'avant la Révolution.

Dans les années suivantes, après 1811, Mme de Genlis est restée fidèle à l'éclectisme de ses préoccupations en littérature, en publiant des nouvelles morales, des manuels de piété, des discours critiques contre les philosophes et les encyclopédistes, et même une édition Genlis de l'*Emile* de Rousseau en 1820.

La période jusqu'en 1820 est particulièrement féconde en romans, tantôt Mme de Genlis se passionnait pour des périodes historiques plus ou moins éloignées, en écrivant *Mademoiselle de La Fayette ou Siècle de Louis XIII* (1813), *Histoire de Henri-le-Grand* (1815), *Jeanne de France* (1816), *Inès de Castro* (1817), tantôt elle se tournait vers le roman d'aventures ou le roman psychologique tout en abordant la critique sociale : *Les Battuécas* (1816), *Zuma ou la Découverte du Quinquina* (1817), *Les Parvenus* (1824), etc. Mme de Genlis mérite d'être rappelée comme une romancière de qualité et « une faiseuse d'histoire(s), qui doté ou non de majuscule(s), savait mêler informations savantes, leçons de morale et plaisir de l'imaginaire »⁴⁶.

Enfin, l'ouvrage qui sans doute a constitué le couronnement de sa carrière littéraire est intitulé *Mémoires inédits de madame la comtesse de Genlis sur le XVIII^e siècle et la Révolution Française*, publié en 1825 en 8 volumes chez le libraire-éditeur Camille Ladvoat. C'était un précieux témoignage d'une femme curieuse d'esprit, de fort caractère, énergique et combative, parfois intrigante et subjective, mais toujours spirituelle et attentive aux détails, qui racontait comment elle avait embrassé les valeurs d'une époque, en se préservant le droit de les discuter et de les juger. C'était un autre grand succès, d'abord en France, ensuite à l'étranger. Les réactions ont été encore controversées, et les auteurs de la *Biographie universelle ancienne et moderne*, contre les attaques desquels la comtesse avait dû se battre à plusieurs reprises, ont déclaré que « rien n'égalait le scandale de ces mémoires dans lesquels on a dit que l'auteur, à l'exemple des mauvaises dévotes, avait confessé les péchés de tout le monde, excepté les siens »⁴⁷. Néanmoins on ne pouvait pas ne pas reconnaître la valeur de ce « roman » de toute une vie, présentée avec humour et élégance, en reflétant minutieusement les mœurs et les goûts d'une époque et d'une

⁴⁶ Nicole Pellegrin, « Une pratique féminine de l'histoire » dans François Bessire et Martine Reid (dir.) *Madame de Genlis...*, ibid., p. 243.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 231.

société désormais disparues, et dévoilant la personnalité de Mme de Genlis, femme remarquable et hors du commun.

Largement appréciée pour ses ouvrages pédagogiques et pour ses contes et pièces de théâtre pour les enfants dans sa jeunesse, pendant la Révolution et immédiatement après, Mme de Genlis, a ensuite continué d'écrire pour gagner de quoi vivre. Les régimes politiques et les réformes se succédaient les uns après les autres, mais la comtesse vieillissante n'a jamais abandonné sa plume et a su faire en sorte qu'on parle d'elle et qu'on achète toujours ses livres. Ses œuvres ont changé de statut et d'échelle à travers le temps mais en portant l'empreinte du talent de leur auteure laborieuse et si multilatéralement intéressante, elles ont été injustement oubliées peu à peu après sa mort en 1830. Ainsi, malgré sa prolificité littéraire et son implication active dans le champ culturel pendant une période de très longue durée, le nom de Mme de Genlis n'a pas été mentionné dans *l'Histoire de la littérature française* (1895) de Gustave Lanson, comme dans la grande majorité des entreprises du même type jusqu'à aujourd'hui.⁴⁸

L'œuvre de Mme de Genlis, fort riche et très diverse, qui décourage peut-être le lecteur moderne par son ampleur et son hétérogénéité, mérite sans doute d'être « dépolvoisiérée ». En effectuant une tentative de redécouverte de Mme de Genlis en tant que romancière, on se propose de sensibiliser le public par le présent travail au charme particulier, toujours épicé de quelque controverse, des écrits genlisiens autres que les contes pédagogiques ou les discours critiques, qui se sont trouvés plus ou moins régulièrement dans le viseur des spécialistes. L'œuvre romanesque de la comtesse se caractérise par une peinture sociale très authentique et minutieuse, par une psychologie des personnages toujours surprenante mais reconnaissable et enfin par un souci constant d'une morale universelle et pour tous les temps, prêchant des vertus fondamentales qui ne devraient jamais se démoder.

Le corpus qui sera analysé dans les pages qui suivront, comprend trois romans sentimentaux de Mme de Genlis : *La Calomnie ou les mères rivales* (1800), *Alphonsine ou la tendresse maternelle* (1806) et *Alphonse ou le fils naturel* (1809) écrits dans la première décennie du XIX^e siècle. Parus dans une période de reconfiguration sociale et esthétique, ces œuvres reflètent la stratégie que l'auteur a choisi pour maintenir l'attention du nouveau lectorat en plein devenir. C'était de la littérature de large diffusion, et Mme de Genlis devait établir de nouveau le contact avec le public français considérablement changé pendant les années de l'exil de la comtesse à l'étranger.

⁴⁸ Martine Reid, « Madame de Genlis dans le champs éditorial de son temps », *ibid.*, p. 40.

1.3. Le roman, espace de conciliation des visions genlisiennes avec les modes intellectuelles du nouveau siècle

Dans un contexte d'instabilité générale, le roman restait un genre populaire et pouvait assurer à son auteur un revenu satisfaisant, ce qui était très important pour Mme de Genlis à la fin de la deuxième et au tout début de la troisième période de sa carrière littéraire. Les trois romans qui nous intéressent dans ce travail, ont tous au centre un ou plusieurs couples mère-enfant et une histoire d'éducation dans la meilleure tradition genlisiennne. Ce choix est représentatif dans le sens où il illustre l'adaptation d'une auteure héritière consciente des conceptions des Lumières et de certaines formules de succès du passé, aux nouvelles exigences objectives apparues suite à la rupture révolutionnaire.

Pendant son séjour en Allemagne Mme de Genlis a eu l'occasion de prendre connaissance avec des légendes et des récits folkloriques spécifiques, comportant toute une tradition allemande des spectres et des mystères remontant au Moyen Âge. Déjà dans *Les Chevaliers du Cygne* (1796) on trouvait une influence provisoire allemande, qui était traduite notamment par le thème du double et par l'abondance des scènes dialoguées.⁴⁹ D'autre part, le succès du roman gothique anglais ne pouvait pas laisser indifférente la comtesse qui voulait que le public aime ses livres. Elle a lu Horace Walpole, Clara Reeve, Ann Radcliff qui faisaient du roman « qui avait l'architecture gothique pour décor et le surnaturel pour thème principal »⁵⁰. Dans le dictionnaire littéraire Larousse on cite parmi les caractéristiques du roman gothique dit encore roman noir ou roman de terreur, le fait qu'on y rassemble d'habitude un arsenal surnaturel (apparitions, fantômes, etc.) et un fort argument moral, ce qui devait évidemment retenir l'attention de notre auteure sur ce genre. Mme de Genlis a bien tenu compte de certains horizons d'attente du lectorat potentiel et a su associer ses atouts littéraires vérifiés par le temps avec les nouveaux goûts à la mode.

Avec l'abbé Prévost, Baculard d'Arnaud et Loaisel de Tréogate, Genlis est parmi les auteurs qui apportent leur contribution à l'adaptation du roman gothique anglais à l'actualité littéraire française, où on l'appelait *le genre sombre* et plus tard *frénétique*.⁵¹ En parlant des particularités du roman gothique en France, on a signalé le goût français pour « un surnaturel

⁴⁹ Émilie Pezard, « Les nuances du noir », *Acta fabula*, vol. 12, n° 5, Notes de lecture, Mai 2011, [en ligne]: <http://www.fabula.org/revue/document6327.php>.

⁵⁰ *Ibid.*

⁵¹ *Dictionnaire littéraire Larousse*, Paris, Larousse, 2001, p. 1029.

expliqué »⁵², ce qui est parfaitement vrai dans le cas des romans de la comtesse, qui faisait appel à sa formation en sciences pour expliquer rationnellement tout épisode mystique ou extraordinaire à première vue. Il est aussi vrai que le goût des paroxysmes propre aux romans genlisiens est quand même toujours canalisé par un respect ostentatoire de l'ordre et de la morale. Le gothique des romans de Genlis est plus léger et plus sentimental que dans une variante radcliffienne, mais pour elle le roman sombre est aussi une occasion d'aborder des sujets délicats et habituellement évités. En effet, dès la fin du XVIII^e siècle, le roman noir apparaît comme le moyen de traiter des tabous sociaux par la réversion établie entre passé et présent, moralité et immoralité, espace ouvert et claustration, réel et irréel⁵³ qui est largement appréciée et recherchée par le public.

D'autre part, en même temps que les romans de Mme de Genlis, qui constituent le corpus de la présente étude, sont publiés des ouvrages comme *Justine* (1801) de Sade, imprégné de violence et refusant toute morale ; *Delphine* (1802) et *Corinne ou l'Italie* (1807) de Mme de Staël, exprimant le mal de vivre général et surtout celui des femmes à la fois brillantes et malheureuses, proposant des réflexions sur le désenchantement, la douleur, le caractère éphémère du bonheur, le suicide, mais aussi des descriptions charmantes de la nature, des sentiments et des passions ; *Atala* (1801), *René* (1802), *Le Génie du Christianisme* (1802) de Chateaubriand qui crée des poèmes en prose avec des représentations exaltées des paysages exotiques, des passions tourmentées et dramatiques et fait l'éloge de la religion chrétienne, de l'espoir et de la croyance. Mme de Genlis est au courant de toutes ces publications, elle loue Chateaubriand, attaque violemment Mme de Staël et continue de maintenir ses positions, sans renoncer à des formules et des valeurs qu'elle a testées pendant sa jeunesse, même si sa réputation littéraire n'est plus celle d'autrefois. L'atmosphère littéraire générale à l'époque du Consulat et du début de l'Empire apparaît comme prudente à la recherche d'expérimentations en littérature qu'a préparé l'éclosion d'un nouveau mouvement romantique. Mme de Genlis reste plutôt conservatrice dans ses vues et ses goûts littéraires, elle est décidée à ne pas faire des concessions importantes, mais ses romans vont subir quand même de petites reconfigurations.

Pour rendre plus attrayant le pathétique du roman sentimental, apprécié au XVIII^e siècle, Mme de Genlis devait le parsemer de traits du roman noir, en vogue dès la fin du XVIII^e siècle. Aux agitations du cœur causées par la destinée émouvante d'un couple, elle ajoute un décor naturel souvent exotique, des paysages nocturnes, des souterrains ou de vieux châteaux sinistres,

⁵² Émilie Pezard, *ibid.*

⁵³ *Dictionnaire littéraire Larousse*, *ibid.*

des personnages manichéens et des intrigues un peu mystifiantes. Le romantisme naissant était encore faible et nébuleux, et en plus la comtesse s'est toujours montrée réservée vis-à-vis des canons de cette nouvelle esthétique, mais les descriptions abondantes et expressives de la nature, le goût pour la campagne et pour la retraite du monde, qui sont présents dans tous les trois romans analysés, pourraient rapprocher les romans de la comtesse de certains nouveaux principes littéraires. Donc, on a affaire à un ensemble de traits génériques divers qui devaient amortir le passage d'un siècle littéraire à un autre, et que Genlis a incorporé de façon relativement cohérente dans ses œuvres romanesques.

Tout en persistant dans l'exaltation des vertus du passé, en conservant une intention pédagogique assez évidente, Mme de Genlis développe des intrigues assez tortueuses et sophistiquées dans ses longs romans. L'histoire centrale du couple des protagonistes est à retrouver dans un tas de sujets secondaires et de personnages épisodiques. Des souvenirs d'autrefois, des révélations ou des réflexions, même si parfois assez ingénieuses, ne facilitent pas la suite du fil du récit et l'assimilation du message principal de l'auteur. La comtesse ne se soucie pas de la facilité de lecture de ses textes. Publiant quelques ouvrages par an, elle compose vite et il arrive que, surtout dans ses romans, « la forme, l'agencement de l'intrigue, le rythme du récit, l'incorporation d'idées pédagogiques, religieuses et philosophiques ne font pas tout »⁵⁴. Il faut avoir en tête des dizaines de noms d'amis et de bienfaiteurs, d'adversaires ou de scélérats pour les replacer correctement dans les circonstances de leur apparition dans l'histoire, et pour pouvoir se réjouir, s'indigner, souffrir, s'amuser, se repentir ou se consoler avec les héros, tout en se laissant emporter par le style toujours élégant de l'auteure, dans la réalité captivante de ses romans sentimentaux-noirs.

1.4. Trois romans sentimentaux-noirs à la Genlis

Ayant à l'esprit toutes les considérations déjà présentées sur les positions idéologiques et les principes esthétiques de Mme de Genlis, son rôle dans le climat intellectuel de l'entre deux siècles et ses relations complexes avec des contemporains illustres, ayant dégagé des facteurs externes qui ont relativement influencé les directions de l'évolution des visions et de la carrière littéraire de la comtesse, on se tourne vers trois romans sentimentaux-noirs écrits pendant la première décennie du XIX^e siècle, qui constitueront le corpus de notre étude : *La Calomnie ou les mères rivales* (1800), *Alphonsine ou la tendresse maternelle* (1806) et *Alphonse ou le fils naturel* (1809). Ces trois romans constituent un échantillon représentatif d'un pan peu commenté

⁵⁴ Alice Laborde, *ibid.*, p. 232.

de l'œuvre genlisienne qui est moralisateur et divertissant à la fois, qui suit une mode durable et rentable portant la marque morale et stylistique de l'auteure. En tant que romancière Mme de Genlis garde toujours un ton pédagogique en restant fidèle au souci de pureté et de bienséance qui caractérise ses discours théoriques et ses essais. Mais le roman ouvre beaucoup plus de possibilités de configurer une morale attrayante et convaincante, de façonner un arsenal original de concepts éthiques solides et de les intégrer à des intrigues accrocheuses. Dans le présent travail on s'intéressera au concept de vertu pratique ou expérimentale qui marque la démarche moralisante de Mme de Genlis en général et en particulier dans les trois romans choisis.

Dans les lignes qui suivent on présentera chacune des œuvres faisant partie de notre corpus. On essaiera également de les replacer dans un contexte critique qui permettra d'estimer l'accueil que leur a fait le public et de tirer des conclusions sur l'actualité des idées, des moyens et des méthodes dont Mme de Genlis s'est servie à cette période concrète de son activité, à la composition de ces œuvres, voulant suivre ou peut-être anticiper l'épanouissement de nouveaux intérêts et goûts littéraires.

1.4.1. La Calomnie ou les mères rivales (1800)

La Calomnie ou les mères rivales a été publié en 1800 en 4 volumes chez le libraire Delagarde, qui l'a payé à Mme de Genlis à cent francs la feuille. C'était un gros travail que la comtesse a achevé non sans mal. Dans ses *Mémoires* elle affirme à ce propos : « Je me fatiguai beaucoup pour finir *Les Mères Rivales*, ouvrage que j'ai fait en huit mois et demi, ce qui est prodigieux comme travail »⁵⁵. Il s'agit de l'histoire d'une jeune épouse et mère, Pauline d'Erneville mariée avec Albert, qui avait été élevé par la mère de Pauline, et qu'elle avait aimé longtemps comme un frère. La jeune femme avait reçu une éducation parfaite et ne connaissant pas l'amour passionné ou sensuel, elle a pu pardonner l'infidélité de son mari et a élevé avec abnégation sa fille naturelle Léocadie. Pauline aimait cette enfant de tout son cœur, et quand après beaucoup de temps la vraie mère de la fille est réapparue, l'héroïne a dû faire un effort extraordinaire et invoquer toutes ses vertus pour ne pas reprocher à Léocadie la tendresse et l'amabilité qu'elle montrait à l'égard de sa mère biologique, la comtesse Camille de Rosmond. Celle-ci a décidé de se retirer au couvent après avoir eu le pardon de son enfant, pour expier sa faute de jeunesse.

Selon les témoignages du temps, le roman genlisien a fourni *un fond inépuisable de conversation* dans la société parisienne. Tout le monde voulait le lire et certains commençaient

⁵⁵ Mme de Genlis, *Mémoires*, vol.V, *ibid.*, p. 40.

par le juger⁵⁶. Parmi ces derniers on comptait les auteurs de la *Biographie universelle*, qui ont accusé l'auteur de fausseté et d'in vraisemblance en donnant une courte description de ce roman dans l'article consacré à Mme de Genlis :

« Ce roman repose sur une donnée fausse et le caractère de l'héroïne est encore plus faux. Elle n'est point vicieuse, au moins dans l'intention de l'auteur ; et pourtant facile à l'excès pour un homme marié qu'elle n'a jamais vu, elle envoie secrètement le fruit de sa faiblesse, à qui ? à l'épouse même de son amant ! »⁵⁷

Ces critiques étaient sans doute trop sévères, et les défauts du sujets auxquels on indiquait sont facilement réfutables, car idéaliser les protagonistes, ainsi qu'amplifier exprès les épreuves auxquelles sont soumises leurs vertus, dans le cas de Mme de Genlis ne faisait qu'augmenter la valeur illustrative et instructive des situations et des personnages présentés. Dans la préface des *Mères Rivaies*, l'auteure annonçait qu'elle voulait qu'on regarde ses romans comme *des traités de morale*, et qu'elle ne leur donnait le titre de romans que parce qu'elle cherchait à échapper, autant que possible, au ton sèchement docte de moraliste ennuyeux. Son intention était de présenter la morale sous une forme captivante, et dans ce but son imagination pouvait proposer des configurations inattendues et même frappantes des rapports humains ordinaires. Dans le cas des romans sentimentaux, plus les conflits internes ou externes sont durs, plus la performance est touchante et mémorable. Ce qu'on a traité de faux, peut aussi bien passer pour irrégulier, novateur et intéressant, d'autant plus que la comtesse indiquait seule dans la préface des procédés et des idées qu'elle qualifiait comme *des novations hardies dans un roman*. Une de ces innovations était l'idée de dépasser la simple opposition traditionnelle entre le vice et la vertu et « d'avoir osé mettre en parallèle avec la vertu parfaite, unie à l'innocence, la vertu souillée par un instant d'erreur, et purifiée par tout ce que le repentir peut offrir de touchant et d'héroïque »⁵⁸.

Les ambitions de la comtesse étaient de démêler les nuances subtiles du vaste spectre des qualités morales, aller au-delà des choses banales et évidentes, donner une utilité plus délicate à ses réflexions. La vertu n'est pas nécessairement statique, elle doit être mise en action, soumise à des épreuves, contrastée et comparée afin de produire des enseignements moraux précieux. Selon Mme de Genlis, il ne faut jamais sacrifier au nom de l'intrigue la primauté de la vertu sublime, celle qui résiste et anoblit les faiblesses humaines. Elle laisse à ses personnages le droit à l'erreur, mais elle définit bien les priorités, elle veut faire préférer la vertu sans tache. La

⁵⁶ Mme Guizot, « Lettre sur Les Mères rivaies de Mme de Genlis » dans *Essais de littérature et de morale*, Paris, 1802, p.23.

⁵⁷ J. Fr. Michaud, L.G. Michaud, *Biographie universelle, ancienne et moderne*, ibid., p. 225.

⁵⁸ Mme de Genlis, *La Calomnie ou les mères rivaies*, tome 1, Berlin, Delagarde, 1800, p. ix.

romancière est maximaliste dans le modèle de morale qu'elle défend. Elle se montre assez décidée à ce propos dans l'introduction au roman quand elle déclare que :

« Il est reconnu que, dramatiquement, le repentir est plus intéressant que l'innocence, que l'expiation est plus touchante que la persévérance, que la vertu, qui s'est égarée d'une manière excusable et qui se révèle avec éclat, a quelque chose de plus sublime que la vertu inébranlable. Ces idées cependant sont fausses et dangeuses, rien ne peut être aussi beau que la vertu qui ne s'est jamais démentie ; voilà ce que j'ai voulu démontrer, et ce que j'ai prouvé, si j'ai rendu Pauline plus intéressante que sa rivale. »⁵⁹

Ainsi, elle ne cherchait pas à compenser *l'immoralité par la dévotion*, comme l'avait remarqué Chénier⁶⁰, et si le personnage de la mère coupable apparaît parfois comme assez sympathique, c'est que Mme de Genlis essaye d'avancer dans l'analyse de la complexité de la nature et de la psychologie humaine. Et c'est notamment le caractère contrastant et piquant de la comtesse qui peut présenter un attrait du roman.

D'ailleurs il semble qu'après tout, les attraits des *Mères Rivaies* étaient assez nombreux et que le public a trouvé des choses à son gré dans ce roman qui a connu huit rééditions du vivant de l'auteur et de nombreuses traductions dans les langues européennes. Mme Guizot donne le résumé de ce roman dans une de ses lettres, se montrant assez impressionnée par le sujet et l'intention de l'auteur. Elle considérait que le roman était intéressant, touchant, amusant et même instructif, contenant « des observations vraies et une morale utile, bien que parfois un peu sévère »⁶¹. Elle recommandait ce livre en quatre volumes *d'un intérêt pressant*, qui ramenait le public en face avec le style reconnaissable de Mme de Genlis, toujours noble, clair, élégant et un peu uniforme, avec la vivacité de peinture, la vérité des portraits et la fécondité de détails qui en constituaient la marque.

1.4.2. *Alphonsine ou la tendresse maternelle* (1806)

Alphonsine ou la tendresse maternelle, a paru en 1806 à Paris chez Nicolle, et a connu cinq rééditions revues et corrigées par l'auteur jusqu'en 1825. L'année de la publication du livre un mélodrame en trois actes, imitant le roman de Mme de Genlis a été représenté au Théâtre de la Gaité. C'était un grand spectacle adapté par Joseph Servières et mis en scène par Louis-François Ribié.

⁵⁹ *Ibid.*

⁶⁰ J. Fr. Michaud, L.G. Michaud, *Biographie universelle, ancienne et moderne*, *ibid.*, p. 225.

⁶¹ Mme Guizot, « Lettre sur Les Mères rivales de Mme de Genlis », *ibid.*, p. 30.

Cette histoire s'inscrit encore plus dans la thématique du roman noir, avec les treize ans de captivité dans un sombre souterrain de la comtesse Diana de Mendoce, punie par son mari violent et cupide pour une liaison équivoque avec un autre homme. Diana est enceinte au moment de son enfermement et c'est dans le souterrain qu'elle donne naissance à une fille qu'elle appelle Alphonsine. L'héroïne fait preuve d'un courage extraordinaire et d'une dévotion maternelle admirable pour élever, soigner et instruire pendant beaucoup d'années son enfant dans des conditions atroces, ne pouvant compter que sur la pitié d'une servante qui lui apportait un panier avec de la nourriture et des bougies tous les deux jours. Comme au bout de quelque temps on ne lui apportait plus de bougies, elle a dû élever son enfant dans une obscurité presque totale et permanente. C'est seulement après la mort du mari cruel, que Diana et Alphonsine ont pu sortir du souterrain et ont dû apprendre à voir, à vivre et à être pleinement heureuses à la lumière du jour.

Dans la *Biographie universelle* on parlait de ce roman comme présentant un sujet invraisemblable, mais éveillant chez le lecteur une émotion continue, ce qui pourrait compenser les autres défauts du texte. Pourtant ce n'est vrai que pour une partie du roman, car on est touché des malheurs de Diana qui élève une fille adorée plongée au fond d'un souterrain, mais dès que les captives retrouvent la liberté, l'émotion cesse et l'histoire prend un tout autre rythme en se traînant longuement sans exciter la curiosité⁶².

Malgré des circonstances parfois trop romanesques et affabulatrices le roman présente un intérêt indubitable dans le sens où on y décrit un projet d'éducation à l'extrême, où l'amour et l'abnégation maternelle, la foi et la patience permettent d'élever un enfant sain, vertueux et sensible dans un espace clos, obscur et sclérosé. Dans la préface du roman, Mme de Genlis avoue son intention initiale d'appeler cet ouvrage *L'Éducation sensitive ou la tendresse maternelle*, parce que ce premier titre exprimait parfaitement l'idée qui forme le fond de ce roman. Mais elle a supprimé ce premier titre parce qu'il pouvait renvoyer de quelque façon à l'ouvrage de Rousseau dans lequel il « proposait une manière de vivre et un régime extérieur qui (...) pouvait mettre ou maintenir l'âme dans l'état le plus favorable à la vertu »⁶³, et qu'il a appelé *La Morale sensitive ou le matérialisme du sage*.

Ce projet d'éducation sans voir mérite d'être pris au sérieux d'autant plus que Mme de Genlis a eu en réalité une expérience semblable. Elle avait rencontré, lors de son séjour à Berlin,

⁶² J. Fr. Michaud, L.G. Michaud, *Biographie universelle, ancienne et moderne*, ibid., p. 227.

⁶³ Mme de Genlis, *Alphonsine ou la tendresse maternelle*, tome I, Paris, H. Nicole et Compagnie, 1806, p.viii.

une jeune fille aveugle, Mlle Itzig, qui est devenue son amie et à qui elle avait enseigné à jouer de la harpe. La comtesse a fait confectionner pour son amie une machine qui devait permettre à la demoiselle non-voyante d'écrire des lettres à sa sœur qui habitait Vienne. Mme de Genlis lui a appris l'orthographe et en passant beaucoup de temps avec elle, la comtesse lui a servi de guide pendant les promenades.⁶⁴ Cette expérience pouvait servir de point de départ pour les réflexions de l'auteure à ce sujet et ne pouvait en pas contribuer à la crédibilité des situations modelées par l'éducatrice réputée dans cette œuvre de fiction.

L'intention morale que Mme de Genlis annonce dans la préface de son roman *Alphonsine ou La Tendresse maternelle* est celle de montrer que dans la situation la plus déplorable, il reste aux âmes vertueuses et sensibles des ressources infinies. La double puissance de la vertu et de la sensibilité adoucit tous les malheurs et toutes les peines des héroïnes enfermées pendant 13 ans dans un souterrain et n'ayant pour toute consolation que l'une l'autre. L'auteur explore la notion de sensibilité dans ses multiples manifestations, dans *le contexte extraordinaire, mais très probable*⁶⁵ qu'elle a créé.

Dans la multitude des approches possibles de la question d'une éducation sensitive moralement bienfaisante, Mme de Genlis a imaginé la situation utopique de son roman *Alphonsine ou la tendresse maternelle*, où la mère peut diriger, ménager et façonner les sensations de son enfant. Décrivant un exemple à l'extrême, l'auteur exploitait la métaphore de l'aveuglement qui, rapporté à la mère ou à l'éducateur, suggère la nécessité d'une introspection purgative et d'une préparation fondamentale à l'éducation de l'enfant ; de l'autre côté par rapport à l'enfant cette image relève son inexpérience et son auto-insuffisance dans la découverte de ses propres sens. Selon Mme de Genlis il faut chercher à donner à son disciple l'éducation la plus complète et pratique possible, en encourageant sa curiosité et sa sensibilité. Si on prend soin d'attacher à toutes les sensations de l'enfant des souvenirs touchants et des sentiments vertueux, il les gardera pour toute sa vie, et en tirera des avantages en tant qu'adulte. Cent ans avant Freud, Mme de Genlis mettait en évidence le rôle capital des sensations ressenties dans la première enfance⁶⁶ et des associations qu'elles éveillent, des traces qu'elles laissent dans l'esprit de l'enfant. En tant que catholique zélée et moraliste, elle recommandait de s'appuyer toujours sur la religion et sur le bon sens dans l'éducation des enfants, de les guider vers la vertu et de leur apprendre à apprécier les biens dont ils disposent et qui les rendent heureux.

⁶⁴ Alice Laborde, *ibid.*, p. 50.

⁶⁵ Mme de Genlis, *Alphonsine ou la tendresse maternelle*, *ibid.*

⁶⁶ Alice Laborde, *ibid.*, p. 62.

Jane Austen, qui figure parmi les premiers lecteurs de *Alphonsine ou la tendresse maternelle* de Mme de Genlis, a écrit dans son journal que ce roman ne lui a pas plus et qu'à la fin de vingt pages elle a été rebutée, avec tous ceux qui se rassemblaient dans la maison de sa famille pour faire des lectures à haute voix⁶⁷. Elle reprochait à ce livre un manque de délicatesse dans certaines questions liées au mariage ou aux liaisons extraconjugales, ce qui rendait ce roman inconvenant pour la lecture en famille. « Les hardiesses du sujet aussi bien que le ton du récit, à la fois prêcheur et libertin »⁶⁸ pouvaient en effet offenser le goût et effaroucher la pudeur de certains lecteurs, qui après avoir lu le titre s'attendaient à une œuvre toute d'édification. Néanmoins, on ose dire qu'il était prématuré de juger une œuvre en 3 tomes, après vingt pages de lecture.

1.4.3. *Alphonse ou le fils naturel* (1809)

Enfin le troisième roman qui entre dans notre corpus, *Alphonse ou le fils naturel* a été publié à Paris chez Maradan en 1809, étant structuré en deux volumes. C'est l'histoire fabuleuse d'un jeune homme élevé par son oncle et une très jeune créole, Mélanie, séduite par un homme riche, méprisable et pervers et qui a donné naissance à Alphonse à l'âge de treize ans. Alphonse ne sait pas que Mélanie est sa mère et malgré la différence d'âge il tombe amoureux d'elle. Quand il lui ouvre son cœur, Mélanie doit lui révéler le secret de sa naissance. Le jeune homme subit un choc violent en apprenant la vérité et quitte sa maison pour s'enfuir à Paris. Dans la capitale, malgré tous les préjugés sociaux concernant les enfants naturels, grâce à ses vertus inébranlables issues d'une bonne éducation, Alphonse réussit à s'affirmer dans la société et à épouser une jeune fille charmante et riche, même si ce n'est pas celle qu'il aime et désire en vérité.

Dans la *Biographie universelle* on parle de ce roman comme d'« un des plus faibles de l'auteur »⁶⁹. Selon les mêmes critiques la seule chose louable qui méritait l'attention du public dans cette œuvre était la tendresse passionnée et courageuse d'une mère. Le personnage d'Alphonse était dépourvu de toutes les bonnes qualités qui distinguaient les caractères masculins de l'auteur dans les œuvres de sa jeunesse. On écrivait à propos de ce héros agité et obstiné que « il est sauvage sans sensibilité romanesque, il est excentrique sans originalité, ses émotions les plus touchantes n'éveillent pas de sympathie ; ses aventures les plus extravagantes,

⁶⁷ Léonie Villard, *Jane Austen, sa vie et son oeuvre*, Lyon, A. Rey, 1915, p. 250.

⁶⁸ *Ibid.*

⁶⁹ J. Fr. Michaud, L.G. Michaud, *Biographie universelle, ancienne et moderne*, *ibid.*, p. 227.

tout en produisant un effet de choque et de dégoût, ont à peine le mérite d'intéresser ou de surprendre »⁷⁰.

Tout de même le sujet abordé, celui de la condition des enfants naturels, était d'un assez grand intérêt, surtout pour les âmes sensibles, qui devrait « éprouver les plus vives émotions au récit des malheurs de la plus innocente victime des préventions sociales »⁷¹. En touchant à ce sujet, Mme de Genlis ne pouvait pas trop attaquer un préjugé qui était apparemment bien fondé et justifié du point de vue de la morale et de la préservation des mœurs. En plus, se révolter d'une manière radicale contre l'injustice du mal traitement social des enfants naturels, signifiait fragiliser l'ordre dans les familles, ce qui était fort loin des objectifs de Mme de Genlis. C'est peut-être une des raisons pour lesquelles la comtesse s'est contentée dans ce roman, qui abordait une thématique si délicate, de présenter un tableau un peu excentrique et fort adouci de la situation dans laquelle se trouvaient, à son époque, les petits rejetés de leurs familles, que la loi civile punissait pour les infractions commises par leurs parents.

Dans la préface de ce roman l'auteure rappelle le côté souvent secret du problème, déclarant que la cible de sa plume moralisatrice était cette fois le vice caché ou non-dit. Dès le début on est averti que la vertu n'est pas une chose conventionnelle et que « toute mauvaise action a des suites funestes ; toute désobéissance à la loi divine a tôt ou tard de pernicieux résultats »⁷². Les réflexions sont reportées de nouveau dans le cadre de l'antinomie vice – vertu, cette fois s'orientant plus sur le caractère socialement préférable de la vertu comme condition absolument nécessaire pour l'ordre et l'harmonie dans la société. Un autre couple conceptuel abordé également dans les deux premiers romans de notre corpus, est constitué de la vertu et des passions. Dans le cas de *Alphonse ou le fils naturel* l'incompatibilité des deux est le plus clairement affirmée, la fermeté avec laquelle le protagoniste refuse tout opportunisme réduit peut-être de son naturel et indique au fait que l'auteur est restée trop prudente et circonscrite dans le cercle des préjugés pour impressionner le public avec une approche plus audacieuse du genre romanesque où la pensée s'exerce sans limite.

Les trois romans faisant partie de notre corpus et étant représentatifs d'une période intermédiaire de la carrière littéraire de Genlis, comportent des réflexions, des observations et des enseignements moraux précieux qui participent à la modélisation d'un spécimen original et

⁷⁰ Ralph Griffiths, « Alphonse ou le fils naturel, & c.i.e. Alphonso or the Natural Son, by Mme de Genlis », *The Monthly Review or Literary Journal*, vol. LXI, London, Becket and Porter, 1810, p. 471.

⁷¹ Eustache Toulotte, *La Cour et la Ville, Paris et Coblenz : ou l'ancien régime et le nouveau*, tome I, Paris, Amable Costes, 1828, p. 333.

⁷² Mme de Genlis, *Alphonse ou le fils naturel*, tome I, Paris, Maradan, 1809, p. I.

personnalisé de vertu. Analyser les coordonnées théoriques et empiriques de ce concept à la Genlis, dans le cadre des œuvres étudiées sera notre objectif dans le chapitre suivant de ce travail.

FOR AUTHOR USE ONLY

II. La vertu dans le discours moral de Mme de Genlis

Au siècle des Lumières la notion de vertu se trouve au centre des préoccupations des penseurs, des auteurs et des artistes. Tant les partisans du rationalisme expérimental que les apologistes de la religion révélée s'accordent pour dire que la vertu constitue le fondement de la morale.⁷³ Mais au-delà de ce constat de départ, de longs débats acharnés se portent sur la nature de la vertu, sur qui la pratique le mieux et sur le rôle de la science et de l'Église dans le discernement de la morale en général et de ses fondements vertueux en particulier. Le plus souvent on oppose une morale expérimentale fondée sur l'étude de l'homme et de sa nature raisonnable à une morale religieuse résultant de la croyance à un Dieu législateur. Les philosophes, parmi lesquels Helvétius, d'Holbach, Voltaire, etc. veulent démontrer qu'ils sont les seuls qualifiés à diriger la recherche de la vraie morale laïque, en rejetant sans détour la religion, tandis que les apologistes de la religion assurent qu'au-delà du christianisme il n'y a aucune morale. Pourtant il faut dire que ce combat ne se réduit pas à une contradiction entre deux pôles, et il y a plus que des nuances et des ramifications de ces deux démarches intellectuelles à travers le temps.

Comme la littérature se fait inévitablement l'écho de cette polémique, Mme de Genlis s'y engage avec enthousiasme, d'autant plus qu'à cette époque on assignait volontairement aux femmes le rôle de gardiennes des valeurs morales et des bonnes mœurs⁷⁴. La comtesse se déclare l'ennemie des philosophes en prêchant dans ses écrits une vertu chrétienne, pratique et en même temps sensible. Le développement des qualités morales et la formation à la vertu sont parmi les objectifs essentiels de son système pédagogique. S'avancer dans le chemin de la vertu ayant à l'esprit les enseignements du Christ est la seule possibilité d'accéder au vrai bonheur dans la conception genlisienne. Cette problématique est largement présente dans les oeuvres de la comtesse, dès ses contes pour les enfants jusqu'aux essais théoriques. Les romans qui forment le corpus de notre étude se font aussi le lieu des réflexions de la comtesse à ce sujet. Employer l'imagination à parer la vertu lui paraît un beau projet, et la morale selon elle est très bien placée dans un roman, parce qu'« il est plus utile et plus aisé d'en développer les principes dans des fictions ingénieuses que dans des dissertations »⁷⁵.

⁷³ Jacques Domenech, *L'Étique des Lumières: Les fondements de la morale dans la philosophie française du XVIII^e siècle*, Paris, Vrin, 1989, p. 9.

⁷⁴ Isabelle Tremblay, « La fiction de Mme de Genlis, espace d'interrogation sur la vertu », *Relief* 7 (1), 2013, p. 19.

⁷⁵ Genlis, *Alphonsine ou la tendresse maternelle*, tome I, Paris, Nicolle et Compagnie, 1806, p. xxiii.

Qu'elle parle d'amour, d'éducation ou des aspirations sociales de l'individu, Mme de Genlis renvoie toujours à la vertu et parle d'elle comme d'un devoir et d'une nécessité. Elle est ordinairement accompagnée de beauté, d'ordre et de générosité de caractère chez ses personnages. L'auteure met en place un vrai dispositif permettant d'affronter tous les malheurs et les injustices possibles de la vie à travers les exemples de ses héroïnes vertueuses, qui trouvent des justifications aux épreuves auxquelles elles sont soumises dans une morale dont la vertu est le fondement et le modèle de référence. En tant que lectrice avertie et penseuse nourrie d'idées des Lumières, la comtesse est au courant de tous les arguments des philosophes et des moralistes de son temps, mais élabore un spécimen propre de la vertu qu'elle décrit et qu'elle exalte dans ses ouvrages.

Pour déterminer les constantes théoriques à partir desquelles Mme de Genlis a commencé la déclinaison du terme et le modelage d'un concept personnel de vertu, on se reportera aux principaux dictionnaires de l'époque qui proposent différentes explications de la notion en cause. En analysant dans les lignes qui suivent des indications plus ou moins générales, on essaiera ensuite de préciser quels paramètres particuliers présente la variante genlisienne de vertu.

2.1. Définir la vertu à l'époque de Mme de Genlis

Étymologiquement le mot *vertu* vient du latin *virtus*, lui-même dérivé du nom latin *vir*. Tandis que *vir* sert à nommer la qualité virile par excellence, *virtus* désigne l'énergie morale, la force, et aussi la valeur, le courage et la discipline⁷⁶. Dans un contexte chrétien la notion de *vertu* est devenue le symbole de la recherche du bien dans toute chose.

Les dictionnaires explicatifs de la seconde moitié du XVIII^e siècle présentent la notion de *vertu* comme terme abstrait désignant une habitude bienfaisante de l'âme. Dans la quatrième édition du *Dictionnaire de l'Académie française* (1762) on indique que la vertu est « une disposition habituelle de l'âme à faire le bien et à fuir le mal »⁷⁷. Il est à souligner le caractère systématique ou ordinaire de la prédisposition au bien et aux bonnes actions qui est fixé dans cette définition. Hors cela l'explication reste assez générale et peu développée, fait compensé en partie par ce qu'on énumère immédiatement après des expressions et des syntagmes comportant le terme *vertu*. Notons que les deux premières dans cette liste sont *vertu chrétienne* et *vertu morale*, ce qui pourrait faire allusion à un certain contexte dans lequel le terme était le plus

⁷⁶ *Wictionnaire*, [en ligne], URL : <http://fr.wiktionary.org/wiki/vertu>.

⁷⁷ *Dictionnaire de l'Académie française*, 4^e édition, 1762, p. 927.

souvent employé. Ce même article sur la vertu est repris presque sans modifications dans la cinquième édition du *Dictionnaire de l'Académie française* en 1798.

Dans le *Manuel Lexique ou Dictionnaire portatif des mots français dont la Signification n'est pas familière à tout le monde* (1788) la vertu est définie comme « l'habitude d'aimer et de faire le bien »⁷⁸. L'amour est ici encadré dans le champ sémantique de la vertu, à laquelle on attribue un côté sensible. Dans ce même paragraphe on fait référence aux *Théologiens* pour étendre l'explication à des exemples en indiquant que ces derniers appellent l'habitude d'aimer *vertu affective* et celle de faire le bien – *vertu effective*. Au-delà de ce jeu de mots significatif et à la fois relevant, le rallongement de la définition principale comporte également un certain ancrage du terme expliqué dans le domaine de la religion et des études théologiques. Comme il n'y a pas d'autres informations dans cet article, il semble que dans le dictionnaire d'Antoine Prévost on insiste sur la connotation religieuse du terme.

Presque une synthèse des deux premières définitions déjà citées se retrouve dans *Le Dictionnaire critique de la langue française* (1788) de Jean-François Féraud. La vertu humaine y est présentée comme « habitude de l'âme, qui porte à aimer et à faire le bien, comme à abhorrer et à fuir le mal »⁷⁹. Une différence relative peut être pourtant signalée en opposant les trois explications : dans celle du *Dictionnaire critique*, la vertu est surtout traitée comme élan poussant à aimer et à faire de bonnes actions, tandis que dans les deux dictionnaires précédents on entend par vertu les actions mêmes. Parmi les exemples d'expressions figées ou de citations d'œuvres littéraires mentionnées dans le dictionnaire de Féraud, on retrouve le syntagme *vertu chrétienne ou morale*. Dans ce syntagme les deux épithètes rattachées au terme central sont reliées à l'aide de la conjonction de coordination « ou », en laissant entendre un rapport d'alternative entre *chrétien* et *moral* dans cet emploi.

Voltaire dans son *Dictionnaire philosophique portatif* (1764) se réfère au terme de *vertu* dans une perspective différente. Il la définit comme « bienfaisance envers le prochain »⁸⁰, en mettant en avant la relation de l'homme aux autres hommes. Étant élevé par les Jésuites et maîtrisant bien le vocabulaire théologique, le philosophe oppose sa vision de la vertu à celle qui est fixée dans le christianisme, qui range les vertus en deux catégories : les vertus cardinales et les vertus théologales. Les vertus cardinales, identifiées depuis Platon, sont la prudence, la

⁷⁸ Antoine François Prévost, *Manuel Lexique ou Dictionnaire portatif des mots français dont la Signification n'est pas familière à tout le monde*, tome II, Paris, Les Libraires Associés, 1788, p. 637.

⁷⁹ Jean-François Féraud, *Le Dictionnaire critique de la langue française*, tome III, Marseille, Mossy, 1788, p. 800.

⁸⁰ Voltaire, *Dictionnaire philosophique portatif*, Londres, 1764, p. 342.

tempérance, le courage et la justice⁸¹. Elles visent à réglementer la relation de l'homme à lui-même. Les vertus théologales, la foi, l'espérance et la charité, complètent les quatre vertus cardinales dans le christianisme, et sont importantes dans la détermination de la relation de l'homme à Dieu. Voltaire, tout en rappelant ces deux catégories de vertus, affirme que celles-ci peuvent rester dans les théories et les enseignements théologiques. Le plus important selon lui c'est d'élever au rang de vertu la bienfaisance de l'homme envers son semblable, envers son prochain.

L'instance de référence dans l'évaluation de la vertu pour Voltaire n'est pas l'Église ou Dieu, c'est la société dans laquelle vit l'individu : « Nous vivons en société, il n'y a donc véritablement bon pour nous que ce qui fait le bien de la société »⁸². Il avertit également des dangers que présente la société pour les hommes de bien, il déclare que « dans la société les défauts augmentent et les bonnes qualités diminuent »⁸³. Mais en dehors de la communauté un homme solitaire ne peut pas être vertueux, car un vrai acte de vertu est exclusivement ce dont les autres hommes peuvent effectivement profiter. Ainsi on peut dire que la définition philosophique de la vertu de Voltaire est surtout altruiste et met en doute la vision ecclésiastique du problème. Il propose une alternative laïque de délimitation et d'estimation des bienfaits dans la société.

Ne respectant pas le principe chronologique dans la présentation des explications du terme *vertu* dans différents dictionnaires de l'époque, on a laissé pour la fin de cette sous-partie la définition la plus ample et la plus vaste – celle qu'on trouve dans l'*Encyclopédie* de Diderot et de d'Alembert. On passera en revue les points essentiels des renseignements sur cette notion offerts dans cet ouvrage et regroupés dans plusieurs articles. Le terme *vertu* est présenté de plusieurs perspectives différentes : celle de la morale et de la politique, de la critique sacrée, de la mythologie, plus un tout petit article traitant les acceptions du terme dans la langue française. On s'intéressera surtout aux interprétations de la *vertu* d'un point de vue moral et politique, ainsi qu'aux remarques à propos de l'utilisation du mot en français.

La première chose qu'on laisse entendre à propos du mot *vertu* est que c'est un mot abstrait à un sens assez vague qui laisse beaucoup d'arbitraire dans les jugements. C'est aussi un mot générique qui comprend plusieurs idées. Il désigne en général « tous les devoirs de

⁸¹ Frédéric Simon, «Les Vertus cardinales », [en ligne].
URL : http://frederic.simon1.free.fr/les_vertus_cardinales

⁸² Voltaire, *ibid.*

⁸³ *Ibid.*

l'homme, tout ce qui est du ressort de la morale »⁸⁴. Mais comme les devoirs de l'homme dans la société sont quelquefois assez compliqués et entremêlés les uns dans les autres, les vertus mêmes se croisent et se modifient de sorte que ce qui est quelquefois bienfaisant, peut devenir dangereux dans d'autres conditions. Donc, les auteurs de l'article de l'*Encyclopédie* signalent la nécessité d'établir des principes simples et généraux qui nous guideraient et nous éclaireraient dans la délimitation des vraies vertus. Un de ces principes serait de juger les actions d'après l'intention initiale de celui qui agit : « plus l'intention est pure, plus la vertu est réelle »⁸⁵.

On ne parle pas dans l'*Encyclopédie* de la vertu comme d'une habitude ou d'une action, mais plutôt comme d'un sentiment supérieur. On nous propose de penser à la vertu comme à un grand sentiment qui contribue à ce que « des êtres faibles par leur nature se rendent forts par leur volonté ; se vaincre soi-même, asservir ses penchants à sa raison, voilà l'exercice continu de la vertu »⁸⁶. À partir de la valeur sémantique de *virtus* latin, qui signifiait à l'origine force physique et courage, on a étendu le sens de *vertu* à une force spirituelle intérieure, une sorte de maîtrise de soi, un exercice de la volonté qui permet de soumettre ses désirs au contrôle de la raison. En d'autres mots la vertu est « un grand sentiment qui doit remplir toute notre âme, dominer sur nos affections, sur nos mouvements, sur notre être »⁸⁷. Le côté altruiste de la vertu est aussi mis en valeur, on nous rappelle qu'il faut s'identifier à ses semblables et en se mettant à la place des autres réprimer tout bas intérêt qui nous serait profitable, mais qui nuirait à notre prochain. On mentionne d'ailleurs dans la suite la nécessité de former nos enfants à la vertu, ce qui suppose de leur apprendre à modérer leurs désirs, d'être humains et bons.

D'un côté on affirme dans la suite que la vertu est « l'observation constante des lois qui nous sont imposées, sous quelque rapport que l'homme se considère »⁸⁸. Mais ces lois à leur tour ont été formulées par des législateurs à partir d'un principe primordial de vertu présent naturellement dans le cœur de chaque homme. Il y a des lois naturelles antérieures aux lois civiles et indépendantes des caprices humains, et sur elles seules peut se fonder un établissement social durable. Les lois tirent toute leur force et tout leur pouvoir des mœurs et des vertus. La vertu est également essentielle aux états qu'aux particuliers. Donc il est faux de réduire la vertu à la loi ou à l'ordre social qui peuvent évoluer et changer, mais ces deux éléments s'encadrent

⁸⁴ J.E.Romilly, Diderot, Seguiran, « Vertu » dans *L'Encyclopédie*, tome 17, 1751, p. 176.

⁸⁵ *Ibid.*

⁸⁶ *Ibid.*

⁸⁷ *Ibid.*, p. 182

⁸⁸ *Ibid.*, p. 176.

forcément dans la manifestation communautaire de la vertu. Cette dernière est universelle et pérenne, transcendant toute lois humaine :

« [...] la vertu est une, simple et inaltérable dans son essence, elle est la même dans tous les temps, tous les climats, tous les gouvernements ; c'est la loi du Créateur qui donnée à tous les hommes, leur tient partout le même langage : ne cherchez donc pas dans les lois positives, ni dans les établissements humains, ce qui constitue la vertu ; ces lois naissent, s'altèrent et se succèdent comme ceux qui les ont faites ; mais la vertu ne connaît point ces variations, elle est immuable comme son Auteur. »⁸⁹

En reliant la vertu à un Créateur ou à un Auteur suprême, on reconnaît la nature religieuse du concept. On déclare que la religion est un frein moral nécessaire au bon fonctionnement de l'état, au-delà des devoirs politiquement et juridiquement imposés aux individus. La réponse à la question si les athées peuvent être vertueux et si la vertu peut exister sans nul principe de religion, est plutôt négative dans le propos des auteurs de cet article. Dans leur vision il ne reste aucun fondement solide à la vertu d'un homme qui méconnaît et viole les premiers de ses devoirs, la dépendance de son créateur et sa reconnaissance envers lui. Pour un athée il n'y a aucun contrepois opposable aux passions criminelles qui s'emparent de son âme. Un athée peut avoir l'extérieur des sentiments et des vertus pour se faire aimer et apprécier dans la société, mais dès que la vertu exigera des sacrifices et des sacrifices secrets, il n'acceptera pas de les faire. Enfin, des trois principes fondamentaux de la vertu : la conscience, la raison et la volonté de Dieu,⁹⁰ l'athée dans le meilleur des cas peut connaître seulement les deux premiers, tandis que c'est le dernier qui donne aux préceptes moraux le caractère de devoir et d'obligation stricte et positive.

En plus de ces arguments, on nous met en garde, chose intéressante, contre « les idées brillantes, mais fausses que certains philosophes nous donnent sur la vertu et qui ne tendent au fond qu'à un athéisme plus raffiné, plus spécieux »⁹¹. Au moins dans cet article concret, les encyclopédistes ne se montrent pas disposés à renoncer complètement à la religion dans le règlement des relations interhumaines. L'idée de l'existence d'un Dieu rémunérateur est selon eux absolument nécessaire pour donner une base à la vertu et pour engager les hommes à la pratiquer. D'un autre côté on n'indique nulle part que ce doit être obligatoirement le christianisme ou le catholicisme qui conduisent les gens à la vertu. D'autant plus que tant Romilly fils que Jaucourt, les deux auteurs qui ont écrit les articles sur la vertu, sont protestants.

⁸⁹ *Ibid.*

⁹⁰ *Ibid.*, p. 180.

⁹¹ *Ibid.*

Pour ce qui est de la liaison entre la vertu et le bonheur, elle est incontestable, même si pas toujours immédiatement évidente. Si dans la vie quotidienne être juste et vertueux n'attire pas nécessairement une satisfaction et une félicité immédiate, il y a toujours l'encouragement du bonheur éternel. La vertu conspire à notre perfection et quand on croira mourir, on va renaître pour être récompensé pour tous les bienfaits, même ceux qu'on croyait perdus ou oubliés. D'ailleurs la vertu doit être constamment développée, tout notre existence doit en être un continuel développement et dans n'importe quelles conditions il ne faut point *capituler avec la vertu*. On retrouve dans l'*Encyclopédie* cette idée surabondante à l'époque que « la vertu est une heureuse habitude, qu'il faut contracter, comme toute autre, par des actes réitérés »⁹². Dans cette logique il faut avancer sans cesse dans le chemin de la vertu, si l'on ne veut pas rétrograder.

La vertu n'est pas quelque chose dont on doit faire parade. Celui qui cherche les acclamations des autres en agissant, n'est vertueux qu'en apparence. La véritable vertu « se soutient avec dignité dans la vie la plus retirée, dans les plus simples détails ». La relation entre la vertu et la simplicité est une autre suggestion à laquelle on revient régulièrement dans l'article. Les vertus les plus solides se trouvent dans *les âmes vulgaires* qu'on dédaigne généralement et qu'on croit inférieures. Mais ce sont ces gens simples et dont la vie est souvent dure et pénible, qui offrent les modèles les plus admirables de vertu. Paradoxalement, mais pour trouver l'innocence et la grandeur « il faut souvent descendre plutôt que monter », et ce qui est encore plus audacieusement affirmé c'est que l'honnête homme et l'homme vertueux sont deux êtres fort différents, et il vaut mieux être humain que noble et riche. Voilà des signes de la nouvelle pensée et de la nouvelle vision intellectuelle et sociale réformatrice et révolutionnaire.

Cette même tonalité agitatrice de nouvelles interrogations sur l'ordre des choses dans la société du temps, s'entend dans le dernier argument de cet article sur la vertu, qui dit que « le bien général est un point fixe dont il faut partir pour apprécier tout avec justesse : on peut être bon soldat, bon prêtre et mauvais citoyen »⁹³. La vertu s'évalue à partir des intérêts collectifs et de la volonté générale. Il ne suffit pas d'être bon pour soi et pour son entourage immédiat, on fait appel à la conscience sociale de chacun pour parler pas seulement des vertus particulières, mais des vertus sublimes, importantes et bienfaitantes pour la patrie.

À cet article ample et riche en diverses pistes de réflexion sur la vertu, signé par le théologien Jean-Edme Romilly, Louis de Jaucourt ajoute une seule remarque du domaine de la langue française. Il spécifie que le mot vertu s'utilise souvent en français pour désigner la pudeur

⁹² *Ibid.*, p. 182.

⁹³ *Ibid.*

ou la chasteté, en parlant des jeunes filles. Cette remarque pourrait servir de détail caractéristique sur les mœurs de l'époque et sur certaines rigueurs spécifiques envers les femmes. Tout de même, il est à noter qu'il y a des tentatives de se révolter contre une morale réduisant la vertu féminine à la chasteté et imposant aux femmes des devoirs sociaux autres, plus sévères qu'aux hommes⁹⁴. Cette démarche audacieuse d'affirmation et de défense des droits des femmes se fait notamment à travers les œuvres de plusieurs écrivaines de l'époque, parmi lesquelles on cite Marie-Jeanne Riccoboni, Françoise de Graffigny, Isabelle de Charrière et bien sûr Félicité de Genlis.

Il reste maintenant à voir comment à partir de toutes ces réflexions communes, Mme de Genlis configure et popularise son modèle original de vertu dont elle décrit les avantages et argumente l'utilité.

2.2. La vertu dans la conception genlisienne

Annonçant sa volonté de faire de ses romans des œuvres aux intentions moralisatrices, Mme de Genlis place au centre des intrigues romanesques des enseignements moraux divers, souvent perçus comme trop sévères. Pour elle on ne peut pas être un moraliste estimable que quand on montre des principes absolus, positifs et par conséquent austères⁹⁵. L'idée d'austérité ou de contrainte se glisse toujours dans le tableau que l'auteure fait du bien et de la vertu. Dans la conception genlisienne la vertu n'est point arbitraire ou abstraite, comme elle est pour Sade, ni naturellement et instinctivement présente dans notre conscience, comme le dit Rousseau, mais clairement et strictement circonscrite par le devoir et patiemment cultivée au cours de toute la vie. Dans ses romans l'auteure met en scène surtout des héroïnes vertueuses qui accomplissent un travail assidu sur soi, qui leur permet de se perfectionner et de s'estimer en s'élevant par l'éducation et par l'exercice constant de la vertu au-dessus de la condition sociale féminine déterminée seulement par la fonction biologique de procréation.

Il ne peut pas y avoir de morale relâchée pour Genlis quand on parle des vertus ou des vices comme tels, mais quand on parle des personnes concrètes, ne soient-elles que des personnages imaginaires, on doit être indulgent et trouver des excuses à leurs fautes, n'en eussent-elles point⁹⁶. La comtesse déclare suivre cette règle dans la société aussi bien que dans ses écrits, en fixant un idéal moral de la vertu très exigeant et élevé, mais tout en gardant une

⁹⁴ Isabelle Tremblay, « La fiction de Mme de Genlis, espace d'interrogation sur la vertu », *Relief* 7 (1), 2013, p. 19.

⁹⁵ Genlis, *Alphonse ou le fils naturel*, vol.1, *ibid.*, p. iii.

⁹⁶ *Ibid.*

possibilité de disculpation aux belles âmes qui se sont égarées non en se rabaissant, mais en voulant accéder à des hauteurs inaccessibles. Cette petite particularité a souvent valu aux héros et aux héroïnes de Mme de Genlis la qualification de faux ou d'in vraisemblables de la part de certains critiques.

La logique littéraire d'une pareille position est expliquée dans la préface de *La Calomnie ou les mères rivales* (1800). L'auteure y rappelle le fait que dramatiquement la vertu parfaite et l'innocence absolue seraient plates et fades, tandis que le repentir et l'expiation offrent d'innombrables possibilités de toucher le lecteur, de l'attirer, de le faire vouloir s'identifier au personnage à une époque où la sensibilité, le sentiment déterminent les coordonnées du beau et du bien. Et comme « la manière de sentir vient de l'âme et tient à la morale »⁹⁷, ce qui doit retenir l'attention, selon l'intention de Mme de Genlis, c'est surtout la correction des fautes commises imprudemment, « la vertu qui s'est égarée de manière excusable se relève avec éclat »⁹⁸ et il y a sans doute une morale sublime dans ce redressement. C'est une approche très chrétienne d'ailleurs, mais il ne faut pas substituer ce schéma à l'idéal de la vertu inébranlable. La vertu qui ne s'est jamais démentie est incontestablement et premièrement préférable et louable en toutes circonstances. Tout en restant une moraliste rigoureuse, en tant que romancière Mme de Genlis sait faire de petites concessions stratégiques afin de rendre sa morale attrayante et persuasive.

2.2.1. Vertu et bonheur

Dès les temps les plus anciens les philosophes ont cherché à établir un rapport entre vertu et bonheur. Dans l'Antiquité les réflexions sur la vertu se cantonnaient sur deux voies privilégiées : tandis que les stoïciens définissaient la vertu comme le règne de la raison et parlaient d'elle comme d'une prémisses obligatoire du bonheur, pour les épicuriens ignorant ce que c'est que le devoir, la vertu se définissait par le plaisir et n'avait aucune valeur en elle-même, sauf si elle permettait d'accéder au bonheur⁹⁹. Cette dichotomie continue de se faire entendre à l'époque où écrit Mme de Genlis, quand certains philosophes militent pour la reconnaissance de l'idée que le bonheur se constitue d'une somme de plaisirs physiques et moraux, et d'autre part les défenseurs de la religion se prononcent catégoriquement contre tout plaisir et toute volupté parce qu'ils peuvent entraîner au vice.

⁹⁷ Genlis, *La Calomnie ou les mères rivales*, *ibid.*, p. xiv.

⁹⁸ Genlis, *ibid.*, p. ix.

⁹⁹ Antoine Furetière, "Vertu", *Dictionnaire universel*, tome 4, La Haye, Husson, Johnson et Swart, 1727.

Dans les romans de Genlis le bonheur est présenté comme très différent des jouissances ou des plaisirs charnels. La comtesse nie l'idée de la primauté des perceptions physiques sur les sensations de l'esprit. Elle considère que c'est une erreur que les philosophes modernes soutiennent de bonne foi, que d'affirmer la supériorité presque absolue du physique sur le moral¹⁰⁰. À la différence des matérialistes, des athées et des épicuriens, Mme de Genlis dénonce le faste et la délectation du corps. Ni la richesse ni l'admiration publique ne font pas heureux les personnages genlisiens, c'est plutôt la satisfaction d'une conscience pure et la tranquillité de l'âme qui font le vrai bonheur humain dans la conception de l'auteure.

Bonheur et morale vont toujours ensemble. Les règles de morale sont conçues pour maintenir un ordre bienfaisant dans le monde, et le bonheur, tel qu'on le trouve chez Genlis, est un état d'ordre et de sérénité, presque de repos. Le plaisir est toujours instable et passager, tandis que la vertu est modérée et calme, laissant la conscience lucide et lui procurant les moyens nécessaires pour apaiser toute angoisse et pour soumettre à la raison tout faux désir. À l'aide d'un de ses personnages, l'auteure dit : « c'est une grande folie de quitter le bonheur pour le plaisir »¹⁰¹. On ne trouve pas de recette universelle de bonheur dans les romans genlisiens, chaque personnage est heureux à sa manière propre, ce qui reste cependant constant dans leur quête du bonheur ce sont les moyens et les procédés vertueux qu'ils y utilisent.

Le bonheur de Pauline d'Erneville, l'héroïne vertueuse, innocente et délicate des *Mères rivales*, apparaît d'abord comme naïf et enfantin, artificiellement cultivé par sa mère, qui la tient loin du monde pour la protéger du théâtre dangereux des faux plaisirs et de la dépravation, par son mari qui lui procure toutes les tendresses conjugales sans se confier entièrement à elle, par ses amis qui veillent sur ses douces illusions en lui cachant les tristes détails des rumeurs qu'on répand sur sa famille. Tout l'entourage de Pauline la considère trop sensible et fragile pour pouvoir résister aux menaces du grand monde tout en restant heureuse. Mais après avoir été arrachée à sa sécurité imaginaire par les intrigues des calomnieurs, la jeune femme toujours soucieuse du bonheur de ses proches plus que du sien, ne trouve de la consolation que dans la vertu. Pardonner ceux qui ont douté de sa correction, se défendre de tout dédain ou irritation, être patiente et indulgente, c'est ce qui aide Pauline à surmonter les difficultés de la déception et du désillusionnement. Toutes ces composantes de la vertu mises en pratique ont rendu à Pauline un autre bonheur, plus conscient et moins artificiel.

¹⁰⁰ *Alphonsine ou la tendresse maternelle*, tome I, Paris, Nicolle et Compagnie, 1806, p. x.

¹⁰¹ *La Calomnie ou les mères rivales*, tome III, Paris, Maradan, 1819, p. 245.

Ne pouvant et ne cherchant pas à réfuter les fausses accusations des détracteurs envieux de sa vie paisible et harmonieuse, Pauline suit les sages conseils de sa mère qui lui dit : « cherchez à vous justifier non par des discours, mais par votre conduite ; attendez avec résignation et courage, et le temps, ou pour mieux dire le ciel découvrira la vérité »¹⁰². Le bonheur consiste encore chez elle dans une confiance sincère dans la justice suprême et dans le triomphe inévitable de la vérité. Au lieu de s'agiter et de s'épuiser en s'avalissant dans des tentatives de contredire les médisants, la véritable vertu lui dicte de patienter avec courage et avec espérance en se fiant à l'équité de la Providence. Accepter et se résigner en face des inconvénients du moment et croire à la justice divine, c'est ce qui sauve Pauline du désespoir et de la corruption morale. Elle trouve le bonheur dans des choses simples et immédiatement bienfaisantes à l'âme.

On pourrait traiter un tel bonheur de passif ou de non assumé, car dans le tableau que l'auteure nous en fait il n'y a pas d'incitation à agir ou à lutter pour l'atteindre. Mais la modération et l'humilité dans les actions des personnages genlisiens a derrière soi une mobilisation spirituelle considérable, une motivation morale constante et des combats intérieurs importants pour ne pas s'écarter de la vertu même dans les moments les plus pénibles de la vie. De même que Pauline trouve les forces de se dire que « l'infortune la plus affreuse peut n'être que la préparation nécessaire d'une félicité suprême »¹⁰³, l'héroïne d'*Alphonsine ou la tendresse maternelle*, Diana de Mendoce, mère enfermée avec sa fille dans un sous-terrain pendant treize ans, endure vertueusement des privations terribles dans l'espoir d'un bonheur à venir.

Malgré sa situation déplorable, qui devrait la livrer au désespoir et l'amener à une mort malheureuse, Diana a des moments précieux de bonheur grâce auxquels sa destinée apparaît des fois comme bizarrement enviable. Il y a une nette intention morale dans la description que Mme de Genlis fait de la conduite de cette captive et de son courage devant les coups du sort, en illustrant que la double puissance de la vertu et de la sensibilité suspend, ou du moins adoucit tous les maux. Trouver du bonheur dans des choses élémentaires et remercier la Providence pour le fait d'être vivant et sain, sont des choses qu'on oublie ou qu'on néglige injustement. Le bonheur de Diana est paradoxal, stoïque et bravement mérité par sa persévérance en vertu malgré les privations corporelles. Elle illustre par son exemple que le bonheur vient de l'âme et de la conscience satisfaite et qu'il a ses origines à l'intérieur et pas à l'extérieur de l'homme :

« On peut le (le bonheur) trouver dans les cloîtres les plus austères, dans les déserts les plus arides, et, en dépit du sort et des tyrans, dans les prisons, sur les

¹⁰² *La Calomnie ou les mères rivales*, tome I, Paris, Maradan, 1819, p. 255.

¹⁰³ *Ibid.*, tome III, p. 220.

échafauds même ; et lorsqu'on en jouit dans ces diverses situations, ce ne peut être qu'avec transport, parce que c'est toujours avec la sécurité délicieuse de la vertu, et avec tout l'enthousiasme d'une imagination exaltée. »¹⁰⁴

Isolée du monde entier, n'ayant à sa disposition que de modestes provisions alimentaires, des livres et Dieu, Diana est l'artisane de son bonheur. Tout inhibitrice sur le plan physique que soit sa captivité, elle est fort mobilisatrice sur le plan moral. Elle est parvenue à se former un bonheur de circonstance à partir des ressources spirituelles qu'elle a découvert en soi dans les moments les plus horribles de son emprisonnement. Dépourvue de toute ressource matérielle et de toute aide extérieure, la malheureuse captive ne pouvait compter que sur soi dans l'affrontement des épreuves de la vie. Si son corps est soumis à la faim, au froid et aux ténèbres, son âme demeure libre, ce qui lui permet de survivre, de rêver et de songer à l'avenir. L'existence de cette jeune femme noble d'esprit et ayant une âme *née pour la vertu* ne s'est pas réduite à une existence animale grâce aux prières, à la lecture et à la bouleversante découverte de l'affection maternelle après la naissance de sa fille Alphonsine. Le sentiment maternel lui a fait goûter des joies célestes et pures en matérialisant son bonheur jusque là illusoire, en agrandissant son âme, en lui donnant du courage et en perfectionnant ses vertus.

Pour Herminie, la bien-aimée inaccessible d'Alphonse, le bonheur est dans le calme et la tranquillité de la raison. Trop méfiante à l'égard des passions et des élans incontrôlables, elle fuit l'union avec celui qui éveille en elle tant de sentiments turbulents, en préférant une vie paisible et prévisible dans la vertu. Cette jeune fille décidée et à fort caractère, ayant perdu ses parents à un très jeune âge, est habituée à faire des choix et à prendre des décisions toute seule. Le bonheur tranquille et uniforme avec le baron de Jussy est un choix conscient de l'héroïne qui sacrifie raisonnablement sa *passion dangereuse* pour Alphonse au nom du bien de tout le monde. Cette décision lui a coûté beaucoup de larmes et il lui a fallu solliciter toute sa fermeté pour mener à la fin ce vertueux calcul. Elle a renoncé à de très chères illusions pour rentrer dans *la route unie du devoir* dont l'amour l'avait arrachée. Dans cet effort moral la femme révèle toute la force de son esprit et s'avère être plus résolue et plus courageuse que l'homme. Dans l'opinion d'Herminie, un bonheur tranquille et monotone est surtout une destinée féminine, dont aucune jeune fille ne doit se plaindre, sachant que:

« Le bonheur n'est pas enivrant, mais fruit heureux de la raison, de la droiture et de la persévérance, il est solide et durable. Là, point de vives émotions, point d'élan ; il faut seulement marcher d'un pas solide et ferme... Dans cette carrière obscure et fortunée, la vertu ne veut point briller, nul éclat ne l'environne ; au-

¹⁰⁴ *Alphonsine ou la tendresse maternelle*, tome II, *ibid.*, p. 116.

dessus des récompenses humaines et des louanges, elle dédaigne la gloire, se cache dans l'ombre, et ne cherche que la paix et la vérité... »¹⁰⁵

Une autre vertu qui peut procurer un bonheur extrême aux personnages genlisiens est la philanthropie. Pour Pauline, par exemple, il n'y a rien de plus agréable que de recueillir la reconnaissance vive et affectueuse de ceux qui ont profité de ses bonnes actions. Elle fait beaucoup plus que l'aumône de bon ton, elle tend vers l'idéal de la charité véritablement chrétienne. Étant riche, mais n'aimant pas le luxe, elle est prête à retrancher toutes les dépenses superflues et à se limiter au simple nécessaire, elle construit dans son imagination l'image d'un bonheur humble et vertueux loin du monde et de ses convenances. Selon elle se faire volontaire en faveur de l'humanité et renoncer à des excès de confort au profit des nécessiteux, c'est le seul bonheur réel qu'on puisse goûter sur terre :

« Que je serais heureuse, si débarrassée des entraves de l'usage, et loin du monde, je pourrais porter une robe de bure, n'être servie que par une servante et ne brûler que de la chandelle ! Honorable et noble économie, que vous plairiez à mon cœur ! vous me rappelleriez sans cesse de petits sacrifices qui me procureraient le seul bonheur réel que l'on puisse goûter sur la terre. »¹⁰⁶

Et pourtant, il est à noter que Pauline ne parle pas d'abnégation fanatique et de privations extrêmes, sa vertu consiste en de *petits sacrifices* qui lui procurent le bonheur de la bienfaisance. Il y a des nuances de cette vertu qu'elle spécifie comme importantes : donner à quelqu'un qu'on connaît ou qu'on aime, n'a rien de vertueux parce que dans ce cas on ne fait que suivre son penchant. La véritable vertu à apprécier c'est « de donner aux êtres qui souffrent, et dont on n'attend ni plaisir, ni reconnaissance »¹⁰⁷. Il y a de la félicité à faire du bien aux autres lorsqu'on le fait par sentiment et de façon désintéressée.

Si on parle dans ce contexte de sacrifice, il n'est pas question d'autoflagellation ou d'arrachement à soi, dans ce sens Mme de Genlis n'est pas parmi les auteurs qui privilégient la dimension sacrificielle de la vertu. Elle propose une variante plus subtile de contribution volontaire au bien des prochains, être utile est un bonheur. Contribuer au bonheur collectif ne négligeant pas le sien propre, cette idée s'inscrit dans l'effort général de la comtesse de concilier les valeurs des Lumières, qui encouragent l'affirmation de l'individu, avec des préceptes chrétiens, qui prescrivent d'aimer son prochain plus que soi-même.

¹⁰⁵ *Alphonse ou le fils naturel*, tome II, Londres, *ibid.*, p. 251.

¹⁰⁶ *La Calomnie ou les mères rivales*, tome III, *ibid.*, p. 136.

¹⁰⁷ *Ibid.*, p. 137.

Toujours en abordant cette question Mme de Genlis reste fidèle à un autre de ses principes, celui de la réhabilitation de l'homme qui a la foi aux dépens du philosophe, n'ayant que soi-même pour arbitre de ses actions et pouvant se permettre d'être inconséquent dans ses bienfaits : « l'homme religieux est seul, sur ce point toujours conséquent ; il est seul capable d'immoler ses goûts, et de mépriser l'usage pour secourir les infortunés »¹⁰⁸. En aidant les autres l'homme véritablement pieux ne croit que remplir un devoir indispensable et sacré, tandis que le philosophe « croit beaucoup faire en sacrifiant *quelquefois* une *très petite* partie de son superflu »¹⁰⁹. On revient ainsi à l'idée que la religion peut être la seule base de la morale et des actions vertueuses.

Trouver du bonheur à remplir ses devoirs, c'est encore une vertu incontestable. La fille de Pauline, Léocadie éprouve un bonheur palpitant à suivre les conseils de sa mère qu'elle admire sincèrement, et aucun des devoirs filiaux ne lui paraît accablant. Aller à la messe tous les dimanches et toutes les fêtes, en remplissant le devoir de chaque chrétien est aussi un bonheur pour elle, car c'est une occasion de sentir la complicité des autres dans son sentiment religieux. Herminie, la bien-aimée d'Alphonse, ayant dû épouser un autre homme que celui qu'elle aimait et qu'elle désirait véritablement, a découvert qu'il y a un grand bonheur à chérir ses devoirs familiaux et « à offrir constamment le modèle le plus parfait d'une femme également aimable et vertueuse »¹¹⁰. Mélanie prend du goût pour l'étude et son attitude très sérieuse envers les devoirs scolaires en parallèle avec les soins qu'elle procure à son fils, lui permettent de survivre à sa confusion et à sa honte. Pour Diana, allaiter son enfant nouveau-né est le plus doux et le plus satisfaisant des devoirs maternels qui lui procure un bonheur inexprimable. À partir de ces divers devoirs positifs « imposés par la raison et, en même temps épurés et fortifiés par la religion »¹¹¹, les personnages genlisziens élaborent des doctrines morales propres, qui dans leur opinion doivent leur permettre de marcher avec franchise d'un pas ferme sur le sentier noble de la vertu pour arriver au bonheur. Différents devoirs moraux donnent du sens et mettent de l'ordre dans les relations humaines. Accepter ses devoirs avec discernement et les remplir avec dévouement c'est faire preuve de bon sens et mériter son bonheur.

L'enfant innocent et pur a plus encore que les autres le droit d'être heureux. La petite Alphonsine née dans la grotte n'a jamais connu les joies profanes de la terre et rien n'a pu jeter

¹⁰⁸ *Ibid.*, p. 138.

¹⁰⁹ *Ibid.*

¹¹⁰ *Alphonse ou le fils naturel*, vol.III, Londres, Dulau et Co, 1809, p. 186.

¹¹¹ *Ibid.*, vol. I, p. 138

dans son cœur les germes de la corruption. Cette enfant qui n'étant pas aveugle vivait dans une obscurité profonde et ne pouvait pas éprouver tant de sensations qui nous paraissent élémentaires et indispensables, n'était pas cependant malheureuse. Ses pensées chastes comme son cœur étaient pleins d'amour et de reconnaissance pour sa mère et pour le Créateur, et ces deux idoles lui suffisaient pour être tranquille et heureuse. Ignorant tant de choses et menant une existence primitive à beaucoup d'égards, Alphonsine répandait le bonheur dans le souterrain, elle le sanctifiait par sa pureté originaire. C'est l'incarnation de la vertu absolue, une tentative de modeler un expériment philosophique, la mise en scène d'un idéal moral chimérique, qui n'est pourtant viable qu'à condition qu'elle soit toujours accompagnée d'un protecteur, d'un guide et d'un confesseur.

Vu que la vertu absolue est un idéal non autosuffisant, Mme de Genlis recommande dans ses écrits le pardon et l'indulgence face aux infortunés et aux malheureux. Ceux qui s'accaparent le bonheur par des actions vicieuses et criminelles, qui simulent la vertu par vanité et ne se soucient pas des fondements moraux de leur bien-être, sont impitoyablement punis par le sort. Tel est le cas du comte de Rosmond qui a conspiré contre Pauline d'Erneville, du duc d'Olmène le père ingrat d'Alphonse, de don Sanche et du comte de Moncalde qui ont enfermé Diana dans le souterrain. Tous ces malfaiteurs meurent ruinés, déshonorés et agités. Mais ceux qui ont gardé leurs scrupules malgré des fautes, ceux qui sont capables de reconnaître leurs erreurs, de se repentir et de se réhabiliter dans la vertu, ont le droit d'être pardonnés et de retrouver leur bonheur. Pauline pardonne son mari Albert, Léocadie n'en veut pas à sa mère biologique la comtesse de Rosmond, Diana oublie les maux que lui a causés la servante Léonore, etc. La clémence et la bonté de ceux ou celles qui pardonnent dans tous ces cas est suffisamment touchante et éclatante pour laisser comprendre au lecteur que la vertu sans tache est toujours préférable à celle qui s'est souillée par un instant d'erreur et qu'il vaut mieux persévérer dans le bien que de se repentir amèrement.

La conclusion qui émerge après avoir commenté tous ces exemples est que la relation entre le bonheur et la vertu dans la représentation de Mme de Genlis est conçue comme un rapport de causalité réciproque, où l'un est strictement nécessaire, même si pas toujours suffisant, à l'achèvement de l'autre. Il faut mener une vie vertueuse, en étant généreux, indulgents, philanthropes, responsables, confiants et reconnaissants à la Providence, prêts à de petits sacrifices, etc. pour atteindre l'état spirituel de plénitude et de béatitude. D'autre part pour agir toujours *avec une parfaite droiture et avec une noble fierté*, pour ne pas s'écarter du chemin de la vertu et pour montrer sa grandeur humaine, il faut être heureux. Une personne heureuse a dans son cœur toutes les vertus, tandis qu'un infortuné n'est pas toujours capable de discerner le bien du mal et de trouver les moyens de montrer la noblesse de son âme.

2.2.2. Vertu et religion

La morale de Mme de Genlis est généralement connue comme ayant un caractère religieux prononcé. La comtesse considère que sans religion toute morale serait fort arbitraire. Pour elle la morale chrétienne est universelle et vit naturellement au fond des cœurs des hommes. Par conséquent elle doit fournir les principes de base de toute éducation correcte et complète. Dans son *Avis sur l'éducation* (1802), Genlis recommande d'inspirer aux enfants dès le plus jeune âge la crainte de Dieu comme d'un père de famille auquel on doit tous ses biens. Cette idée doit motiver et stimuler la conscience humaine à une conduite vertueuse, plus que tout autre argument : « La crainte de Dieu peut conduire à la perfection ; la seule crainte du blâme des hommes n'a jamais donné de vertus réelles, et n'inspire communément que de la lâcheté et de la fausseté »¹¹².

Dans la vision de la comtesse la connaissance de la doctrine du salut et la conformité aux lois du Seigneur peuvent rendre à l'homme la paix intérieure et doivent contribuer à son progrès dans la vertu. La science de la religion et le soin de la bien pratiquer est utile à tous, du prince à son subalterne le plus misérable, à tous les âges et à tous les moments de la vie : « Il faut connaître la religion, parce que c'est la seule lumière véritable et le seul guide qui ne puisse égarer »¹¹³. La piété est un aspect important de la vie spirituelle de chaque homme qui aspire au salut de son âme et au bonheur éternel que nous promet la Bible.

Comme « la piété s'exerce principalement par la prière et l'on ne doit rien épargner pour apprendre aux enfants à prier et à bien prier »¹¹⁴, Diana de Mendocce a décidé d'apprendre par cœur des prières à sa fille Alphonsine dès que celle-ci a commencé à donner les premiers signes d'intelligence. Les deux captives prient avec une ferveur exaltée et un recueillement plus qu'enthousiaste. Pour la fille la prière est un rituel d'expression de ses sentiments les plus élevés dans un élan commun avec sa mère, tandis que pour Diana c'est une occasion d'introspection aux effets thérapeutiques, lui permettant de retrouver l'état d'équilibre psychologique. Cet état de réconciliation avec soi et avec Dieu est le plus favorable à la vertu, même dans les moments les plus troublants de la vie.

¹¹² *La Calomnie ou les mères rivales*, vol.III, *ibid.*, p. 27.

¹¹³ *Alphonsine ou la tendresse maternelle*, vol. III, *ibid.*, p. 118.

¹¹⁴ *Avis sur l'éducation*, 1802, [en ligne]. URL : <http://clairedebru.com/curiosa/madame-de-genlis-avis-sur-leducation-inedit-transcription-diplomatique>.

La piété est abordée dans les romans genlisiens comme « un don céleste, puisqu'il n'est point de malheur qu'elle n'adoucisse »¹¹⁵. Que ce soit au moment d'un grand malheur ou par contre après un événement qui fait déborder le cœur de joie, la prière calme l'esprit agité et réconcilie l'homme avec lui-même. C'est un acte de recharge énergétique, de méditation, de redressement moral suite à l'invocation à une force suprême et omnipotente dont on croit obtenir la bienveillance et la protection. Diana de Mendoce croit échapper à l'aide de la prière à la solitude et à l'affliction extrême causée par son isolation :

« Après avoir fait cette prière, toutes mes terreurs se dissipèrent, tout me parut possible, je me sentis rattachée à la vie, et fortifiée comme par un enchantement. [...] je n'étais plus seule, je n'étais plus dénuée de secours, le souverain protecteur veillait sur moi... J'étais confiante parce que j'étais soumise. [...] Je ne songeais plus qu'à retourner sincèrement à la vertu et à calmer mon esprit et mon imagination[...]. »¹¹⁶

Dans d'autres cas, par l'intermédiaire de la prière, on croit se retirer de tout le monde en se plongeant complètement dans ses sentiments et en sentant l'union avec le Créateur. Agnès, l'amie fidèle de la comtesse de Rosmond se croit seule avec Dieu dans sa joie suite au rétablissement de sa bienfaitrice, même si une foule l'observe à ce moment :

« Elle oublie les témoins qui la contemplent ; elle se croit seule avec l'Être suprême qu'elle invoque et qu'elle remercie ; elle fait mentalement une prière dont l'éloquente ferveur, se peignant sur son visage avec la plus touchante énergie, fait passer dans mon âme tous les mouvements de la sienne. »¹¹⁷

La piété est un attribut indispensable d'une conduite vertueuse dans la conception de Genlis. L'homme dépouillé de tout sentiment de religion ne connaît pas ce que l'humanité ou la bienveillance envers ses semblables est, et par conséquent il devient cruel et sans scrupules. Les personnages les plus monstrueux et condamnables des romans de Genlis sont des hommes indifférents à la religion, comme le comte de Moncalde le mari de Diana, ou des hypocrites qui feignent la piété comme le père d'Alphonse, le comte d'Olmène. La seule chose qui détermine Léonore, la servante cupide et dure, à protéger Diana avec un courage et une constance estimables, est le fait d'avoir *quelques principes religieux* qui l'ont retenue de la chute de son âme dans l'abîme du crime. La religion apparaît ainsi comme un frein moral important qui empêche le recul des hommes vers le vice dans toutes ses manifestations.

¹¹⁵ *Alphonsine ou la tendresse maternelle*, vol. II, *ibid.*, p. 314.

¹¹⁶ *Alphonsine ou la tendresse maternelle*, *ibid.*, p. 49.

¹¹⁷ *La Calomnie ou les mères rivales*, vol. II, *ibid.*, p. 190.

La religion inspire la probité et guide vers la vertu. Dans la même logique, la conduite vertueuse est le plus grand mérite de l'homme, au-delà de toutes les différences de rang et de fortune. Albert, marquis d'Erneville, parle avec admiration et avec respect des paysans d'Auvergne, qu'il appelle *le peuple le plus humain et le plus charitable de la terre*. Ces gens qui travaillent honnêtement et assidûment, qui aident généreusement les pauvres et qui accueillent hospitalièrement les voyageurs, sont premièrement très religieux. « Toutes les maisons des paysans sans exception, sont surmontées d'une croix, et ce signe révérend de la religion se retrouve dans toutes les chambres qu'ils habitent. Partout la prière se fait en commun deux fois par jour avec recueillement et une ferveur touchante. »¹¹⁸ Albert admire le calme de la vie de ces paysans qui ne cherchent pas le faste et l'agitation urbaine, qui ont gardé une simplicité patriarcale et une piété sincère dans tout ce qu'ils font et qu'ils disent, cette simplicité n'a rien de grossier ou de répugnant, car c'est celle de la vertu même.

Chacun a besoin de trouver un refuge dans cet enseignement divin qu'est la religion, de s'adresser à une force surnaturelle omnisciente qu'on peut prendre pour arbitre moral de toutes les actions et de toutes les pensées. En donnant la foi, la religion donne aussi l'espérance et affermit le courage. La première chose que fait Diana après avoir compris toute l'insolvabilité de sa situation, c'est l'aménagement d'un oratoire dans le souterrain, qui devient pour elle l'endroit le plus chéri et vénéré, où elle peut sentir le plus la présence et l'assistance de Dieu et où la voix puissante de la vérité peut lui parler sans obstacle. Cette sensation de proximité du Créateur lui permet de se sentir à l'abri de tout danger et de toute faiblesse. Les prières et le recueillement l'aident à accepter humblement sa nouvelle condition et lui font prendre conscience de sa force interne qui l'aidera à faire tout d'une façon vertueuse, de façon d'être toujours digne de Dieu. Arrachée à la vie terrestre, Diana s'est tournée entièrement vers l'Être éternel, et par des pratiques spirituelles permanentes elle croit s'élever au-dessus de sa condition mortelle, elle croit toucher à l'immortalité, car là où finissent toutes les illusions de la vie, l'éternité commence.

Se réfugier au sein de la religion est la voie la plus correcte d'expier ses fautes et de se retrouver dans la vertu. La comtesse de Rosmond, la vraie mère de Léocadie qui s'est repentie mille fois de sa malheureuse passion de jeunesse pour Albert, ne peut pas avoir la conscience tranquille même après avoir reconnu publiquement ses péchés et après avoir reçu le pardon de sa fille. Son cœur n'a pas cessé d'aimer l'homme qui lui a causé tant de souffrances, mais elle ne peut pas détruire le bonheur de la bienfaitrice de Léocadie, de sa rivale et sa complice en maternité, Pauline. Pour épurer et pour perfectionner l'ouvrage du repentir et de la raison, la

¹¹⁸ *La Calomnie ou les mères rivales*, vol. I, *ibid.*, p. 365.

belle comtesse de Rosmond décide de prendre le voile. À toutes les tentatives de la dissuader, elle répond que c'est un triomphe et pas un sacrifice de se consacrer entièrement de cette façon à la vertu. Cette pénitence austère qu'elle a choisi est le prix qu'elle doit payer pour le repos de son âme et de sa conscience. Seule la religion, à l'avis de la comtesse, lui permettrait de « montrer à sa fille et au monde comment une âme née pour la vertu sait réparer ses égarements »¹¹⁹. La religion apparaît dans ce cas comme le système de définition, de production et de correction de la vertu par excellence.

Le siège du sentiment religieux, de la piété, de la charité ou de l'humilité est l'âme humaine, donc on ne cherche pas de public pour faire parade de toutes ses vertus. Celui qui prétend être généreux et croyant pour obtenir l'approbation des autres s'abaisse à une vile hypocrisie, la modestie et la simplicité naturelle sont les vraies marques d'une piété admirable. C'est pourquoi tous les personnages vertueux de Mme de Genlis préfèrent la retraite au bouillonnement de la vie mondaine. C'est au sein de la tranquillité de la campagne, loin des bals, des salons et de la galanterie que choisissent d'élever leurs enfants la vieille comtesse d'Erneville, son amie Mme d'Orgeval, Pauline, Mélanie. Ces mères inculquent à leurs enfants des principes austères et inébranlables qui les consacrent à jamais à la vertu, elles leur procurent une instruction religieuse inspirée par l'enthousiasme maternel le plus touchant, elles les préservent de toutes les tentations corruptrices de la courtoisie en les rapprochant de la nature et en tachant de conserver le plus longuement possible l'état premier de leurs âmes.

Dans son roman *Les Mères rivales*, Mme de Genlis exprime sa conviction que « plus les hommes sont rapprochés de la nature, plus ils sentent ce besoin d'avoir une religion, ce désir sublime inspiré par l'espoir et par la reconnaissance »¹²⁰. L'état de nature rappelle cette grâce plénière où baignait le premier homme avant le péché. Entouré d'arbres, d'herbes et de fleurs, face à la grandeur des montagnes, à l'immensité de l'horizon ou au milieu de la forêt, l'être humain sent le plus aiguement possible ce qu'il est – « toujours l'ouvrage de Dieu, toujours dépendant, toujours dans la main de Dieu, toujours plongé en quelque sorte dans la plénitude de Dieu »¹²¹. De ce sentiment d'humilité face à l'Être suprême doit résulter l'élan primordial de suivre tous les préceptes et tous les enseignements sacrés.

Les personnages de Pauline et d'Alphonsine représentent chacune à sa manière cette condition morale utopique, qui illustre le mieux l'accomplissement de l'existence humaine sous

¹¹⁹ *Ibid.*, vol. III, p. 335.

¹²⁰ *Ibid.*, p. 19.

¹²¹ *Avis sur l'éducation*, *ibid.*

le signe de la religion et de la vertu. Toutes les deux mènent une vie paisible dans une isolation plus ou moins nette de la civilisation, leurs mères font des efforts à différentes étapes de leurs vies pour les préserver des dangers de la société, et cela apporte sa contribution à ce que les deux sont avant tout pieuses et pénétrées de vertus incorruptibles. L'histoire de Mélanie peut aussi être attribuée à ce scénario récurrent d'apologie de la vie simple à la campagne, dans une isolation de la société, bénéfique au mœurs. Bien sûr qu'il ne s'agit pas dans ce cas d'une intention de Mme de Genlis de propager des idées du domaine de la sociopathie ou de l'agoraphobie par ses romans, mais rapporté à sa propre expérience et le choix qu'elle a dû faire entre la vie mondaine et la vie en retraite avec ses enfants et ses élèves à Bellechasse, il apparaît que ces scénarios et ces idées sont repris pas par hasard. La comtesse veut probablement exprimer ainsi des observations et des constatations personnelles et pratiques sur l'effet particulier de l'environnement sur le devenir d'une jeune personne. Conformément à la morale telle qu'elle est conçue par Genlis, il vaut mieux limiter les contacts avec la communauté trop hétérogène et infectée de toute sorte d'idées vicieuses, que de corrompre le cœur et l'esprit de ses élèves.

Une de ces idées dangereuses qu'on doit éviter est l'athéisme : « L'athéisme est un rêve monstrueux de l'homme civilisé ; corrompu par l'orgueil ; tous les sauvages ont établi parmi eux des cérémonies religieuses »¹²². Selon Mme de Genlis il est primordial et naturel pour l'homme de reconnaître un pouvoir souverain, de l'honorer et de l'invoquer, tandis que ses contemporains athés ou même déistes, comme les philosophes et les encyclopédistes, se livrent à la *dépravation la plus absurde et la plus étonnante*¹²³ en niant ou en se montrant sceptiques face à l'idée de l'existence de Dieu. L'homme irréligieux est insensé et inconséquent dans sa conduite, dans ses desseins, il nie tout, il est privé des bienfaits de la prière et de la confession. La comtesse défend avec zèle la foi chrétienne, la sublimité de la morale évangélique et la primauté du lien sacré qui unit l'homme à son Créateur. La chose la plus déplorable qui peut arriver à un peuple c'est, d'après elle, qu'on le prive de la religion de ses pères. Le code religieux est nécessaire pour servir d'appui au code des lois humaines. La religion est une morale publique que nul livre de philosophie ne pourra remplacer. À toutes les provocations des athés et des déistes elle répond catégoriquement qu'il faut au peuple une religion, parce que c'est elle qui « donne à la fois un but, un encouragement et un prix à la vertu »¹²⁴. Enfin pour être encore plus convaincante dans ses arguments, Mme de Genlis évoque les œuvres de Fénelon, de Pascal, de Bossuet, de Racine

¹²² *La Calomnie ou les mères rivales*, vol. III, *ibid.*, p. 19.

¹²³ *Ibid.*

¹²⁴ *Ibid.*, p. 23.

etc., qui prouvent que « la véritable vertu ne peut exister sans la religion »¹²⁵. Loin de propager un fanatisme religieux insensé, celle qui sera surnommée la mère de l'Église, ne cherche que relier les principes éthiques qui lui paraissent corrects à une tradition morale patriarcale qui comporte une sagesse séculaire indéniablement supérieure à toute philosophie moderne. Dans ses romans la comtesse exprime au fond la même idée, en intensifiant le caractère religieux et plus précisément chrétien de la vertu à la genlis.

2.2.3. Vertu et passions

Le débat philosophique sur la définition et le rôle des passions a une longue histoire et connaît une acuité considérable au XVII^e et XVIII^e siècles. Conformément au modèle ontologique stoïcien les passions sont des jugements erronés, des maladies de l'âme qu'il faut traiter. L'homme en proie à la passion est dépourvu de bon gré de toute possibilité d'appel à la raison et sa conduite irrationnelle peut devenir dangereuse.¹²⁶ L'approche chrétienne de ce problème est très proche de la perspective des stoïciens. Les philosophes du XVII^e siècle ont essayé de montrer que pas toutes les passions sont mauvaises en soi, et ont contribué à la réhabilitation des passions. Si Diderot parle dans *Le Rêve de d'Alembert* (1769) de l'homme sensible comme d'*un être médiocre*, Condillac, Vauvenargue et Prévost dans ses romans mettent en valeur le rôle des sensations et de la sensibilité à la même époque. Alors que ceux qui condamnent les passions en conformité à l'esprit rationaliste des Lumières sont encore nombreux, dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle, des œuvres comme *La Nouvelle Héloïse* de Rousseau, *Paul et Virginie* de Bernardin de Saint-Pierre, qui exaltent les passions et la sensibilité, connaissent le plus grand succès.

Dans un pareil contexte polémique, Mme de Genlis prend une position intermédiaire et conciliatrice, en ne niant pas la sensibilité, mais en dénonçant les passions violentes et affolantes comme incompatibles avec la modération et la vertu. La comtesse est convaincue que toute passion nous prive de la raison et par conséquent nous égare plus ou moins, selon les circonstances. Dans ses œuvres de portée pédagogique elle veut avertir le jeune lectorat contre les dangers des passions, en prônant l'idée qu'on peut s'empêcher d'avoir des passions, parce qu'elles sont toutes le résultat de notre propre imagination. Comme les passions naissent par degrés et progressent à mesure qu'on néglige les signaux de la raison, on peut et on doit

¹²⁵ *Ibid.*, p. 25.

¹²⁶ Laetitia Montels-Laeng, « La version stoïcienne du conflit de l'âme : entre intellectualisme moral et tragédie de la raison », dans *Rationalité tragique*, S. Alexandre et O. Renaut (ed.), Zetesis - Actes des colloques de l'association [en ligne], n°11, 2010, URL: <http://www.zetesis.fr/actes/spip.php.article5>.

s'efforcer d'arrêter leur développement par un effort ferme de la volonté. Mme de Genlis rappelle que cet effort peut être vraiment pénible ; c'est pourquoi il vaut mieux les éviter et se garantir contre les passions que de passer par des souffrances odieuses afin de les déraciner de son esprit : « Il est bien facile de se préserver des passions ; il en coûte beaucoup pour les vaincre »¹²⁷.

Sur ce point Mme de Genlis s'oppose à Mme de Staël qui, dans son traité *De l'influence des passions sur le bonheur des individus et des nations* (1796), affirme que l'homme ne parvient pas à dompter individuellement ses passions et que seulement un pédant dont l'âme est froide et l'esprit médiocre peut croire qu'on est capable de borner et « de circonscrire l'empire des mouvements de l'âme »¹²⁸. Mme de Genlis réagit contre cette thèse de sa consœur, en déclarant qu'elle est du nombre de ces auteurs pédants dont parlait Mme de Staël, parce qu'à son avis on est indigne du titre de moraliste lorsqu'on prétend qu'il y a des passions invincibles¹²⁹. La comtesse s'oppose clairement à l'idée commode qu'il faut au moins essayer de diriger ses passions indomptables, elle déclare que la force de l'homme est dans la raison et que c'est à l'aide de la raison qu'il doit réussir à être toujours maître de soi. On ne peut pas conserver la vertu sans renoncer à des penchants coupables qui animent les passions.

C'est presque une règle que les héroïnes vertueuses des romans de Mme de Genlis n'ont pas connu de passions impérieuses et aveuglant la raison ou bien elles ont tout fait pour s'en débarrasser définitivement. Herminie, la cousine germaine d'Alphonse qui s'est éprise de lui, a élaboré un plan pour échapper aux effets condamnables de cette passion extravagante. Ne voulant pas rompre un mariage désiré par son père, mais également dans un souci de fuir des égarements que produisent les grandes passions, Herminie a besoin de toute sa volonté afin d'obéir à la voix de la raison et de l'honneur pour demeurer dans le chemin du devoir. Ayant à l'esprit toutes les préjugés publics qui rendaient un possible mariage avec Alphonse une mésalliance, l'argument le plus fort qui la détermine à fuir cette relation amoureuse est la crainte de se perdre dans cette passion, de ne plus avoir d'empire sur elle-même, de devenir dépendante d'autrui et de ne plus pouvoir disposer librement de sa raison, de son temps, de sa fortune. À ses vingt-deux ans, étant une riche héritière et disposant d'un capital symbolique aussi important, Herminie tient sans doute beaucoup à des principes moraux qu'on lui a inculqués, et le sacrifice

¹²⁷ Genlis, *Les Veillées du château*, vol. I, Paris, Didier, 1847, p. 116.

¹²⁸ Mme de Staël, *De l'influence des passions sur le bonheur des individus et des nations*, Lausanne, Jean Mourer et Hignou et Comp., 1796, p. 354.

¹²⁹ Genlis, *Le Petit La Bruyère*, Paris, Maradan, 1801, p. 207.

de sa passion est fait au nom de la vertu, mais on ne peut pas ne pas remarquer le goût de liberté et les ambitions, assez audacieuses pour une jeune femme de son époque, que Mme de Genlis prête à son héroïne : « Je pense avec délices que je resterai libre, maîtresse de mon sort, de mes démarches, et que je n'aurai de compte à rendre qu'à l'amitié, et non à un maître »¹³⁰.

Quelle force de caractère et quel esprit ferme doit avoir une femme pour élaborer un projet de résection de son cœur d'un sentiment dont la raison comprend la nocivité. Quand on est doué d'une raison supérieure comme celle d'Herminie, on doit l'employer à éviter les fautes et non à les réparer. Selon son projet raisonnable Herminie fait tout pour exalter chez Zoé, son amie d'enfance, des sentiments puissants pour Alphonse. Comme l'attachement d'Herminie pour Zoé est très fort et sincère, elle ne veut et ne peut pas blesser son cœur en l'empêchant de se marier avec l'homme qu'elle aime. Par contre, elle décide d'augmenter sa dot pour rendre cette alliance plus avantageuse pour Alphonse. La jeune femme comprend que rien de l'extérieur ne peut combattre ses sentiments, le remède contre ce type de mal se trouvant à l'intérieur. De cette façon Herminie met entre celui qu'elle aime et soi une barrière qu'elle ne pourrait franchir sans perfidie et sans trahir tous les devoirs les plus sacrés de l'amitié. Dans les romans genlisiens dans lesquels on célèbre les sentiments harmonieux, durables et discrets, c'est chose courante de préférer l'amitié exaltée à l'amour impulsif et irraisonné.

Se distinguant toujours par une indépendance remarquable de caractère et par des idées souvent singulières, Herminie choisit des armes assez bizarres dans le combat avec sa passion. Ayant pris tant de précautions contre un possible abatement, elle se croit enchaînée par tous ses projets et par les confidences de Zoé, à tel point qu'elle est certaine de ne point céder à son inclination redoutable. Après avoir immolé son amour pour Alphonse dès sa naissance, la jeune fille ne croit plus qu'il est nécessaire de le combattre dans la suite. L'alibi préparé, Herminie se permet de nourrir secrètement son amour mystérieux, en s'encourageant de le cultiver comme une vertu, avec le plus de pureté et de désintéressement possible. Ce parallèle que fait Mme de Genlis entre amour et vertu et qui apparaît comme assez inconséquent à premier égard, vise en fait à esquisser une alternative recommandable, un enseignement subtil pour tous ceux qui cultivent dans leurs cœurs des sentiments contestables au lieu d'orienter leur zèle spirituel à se perfectionner dans la vertu. L'effort dans les deux cas est équivalent, mais les effets sont manifestement différents.

C'est une erreur de croire pouvoir être aussi désintéressé et raisonnable en amour qu'on l'est en vertu. « L'amour illégitime qui ose s'appuyer sur la vertu, afin de se nourrir en secret

¹³⁰ *Alphonse ou le fils naturel*, vol. II, *ibid.*, p. 198.

sans remords, est le plus dangereux de tous »¹³¹, rappelle le baron de Jussy en voyant qu'Herminie essaye de trouver des excuses à sa passion. La jeune femme comprend qu'elle perd toute indépendance et liberté d'esprit, toute bonne contenance et maîtrise de soi dès qu'elle se trouve en tête à tête avec celui qu'elle aime. Elle est sûre de pouvoir tout sur soi-même, à la seule exception de la dissimulation de sa passion. Seule la raison et le sentiment du devoir l'empêchent de découvrir son amour que tout doit réprimer.

Plus qu'autre chose Herminie craint d'autoriser par ses sentiments ceux d'Alphonse, qui l'aime aussi, et de devenir par cela une amie perfide et une bienfaitrice hypocrite. Tandis que son cœur est prêt à succomber aux perspectives délicieuses que lui promet un amour ardent et réciproque, les engagements solennels qu'elle a pris l'arrêtent devant cette faiblesse criminelle. Sa conscience est son censeur le plus sévère, le devoir et la vertu prennent le dessus sur le désir égoïste d'être heureuse. Cette singularité de caractère et ce sang-froid avec lequel Herminie sacrifie sa passion à son amitié, ont suscité beaucoup de critiques à l'adresse de l'auteure, à qui on reproche de donner des exemples moraux exagérés et invraisemblables. Ce qu'on ne prend pas en compte en lui faisant de pareils reproches, c'est que Mme de Genlis croit hardiment et fièrement à la puissance spirituelle des femmes, à leur potentiel psychologique et à leur supériorité morale dans une société où le *qu'en dira-t-on* est incomparablement plus sévère envers elles qu'envers leurs homologues masculins.

On pourrait voir une intention de l'auteure dans le fait que les exemples de capitulation condamnable en face des passions qu'on retrouve dans ses romans concernent le plus souvent des personnages masculins. Le mari de Pauline Albert, le père d'Alphonsine don Père, l'admirateur de la comtesse de Rosmond le comte Poligni, don Sanche amoureux de Diana etc., ne peuvent rien devant leurs penchants impératifs blâmables et ne trouvent pas en soi les ressources intérieures nécessaires pour se soumettre à la voix de la raison, en gardant leur honneur et leurs vertus.

Albert d'Erneville marié depuis dix-huit mois avec la femme la plus adorable, tendre et vertueuse, Pauline, s'enflamme d'une passion invincible pour la jeune comtesse de Rosmond dont il ne connaît pas l'identité. Aimant son épouse d'un amour tendre et solide, mais n'ayant jamais éprouvé pour elle de passion ardente, le jeune homme succombe étourdimement à ce saisissement nouveau qu'une autre femme éveille en lui. Tandis que Pauline résiste sans hésitations aux charmes du séducteur le plus réputé de la cour, Albert oublie toutes ses scrupules et se livre à des fantaisies romanesques :

¹³¹ *Ibid.*, p. 233.

« Je m'abandonnai sans scrupule au charme dangereux de toutes les idées romanesques que m'inspirait si naturellement cette aventure extraordinaire ; mon imagination acheva de s'enflammer, je tombai dans un tel délire qu'au milieu de la nuit je crus entendre chanter une romance !... »¹³²

Albert honnête, responsable et consciencieux a perdu tout contrôle sur son moi sensible. Les symptômes les plus pénibles d'une passion pathologique mettent fin à sa pondération. Son imagination s'exalte, sa raison est inhibée, il ne trouve ni le sommeil ni le repos dans l'anticipation coupable de son péché. Mille sensations se confondent dans son cœur, il attend, il désire, il se blâme et il craint en même temps. La confusion la plus agitée s'empare de lui à un tel degré qu'il se sent physiquement infirme: il tremble, il chancelle, il est prêt à s'évanouir en présence de l'objet de ses désirs, il lui paraît qu'un nuage épais couvre ses yeux, mais le plus grave c'est qu'il conclut : « J'avais entièrement cessé d'être d'accord avec moi-même ! »¹³³. Totalement embrouillé dans ses sentiments et dans ses réflexions, Albert fait une dernière tentative pour revenir à la raison, il se souvient de Pauline et ne peut pas s'empêcher de comparer les deux femmes qui ont frappé son imagination. La différence pour lui est évidente, mais cela ne le préserve pas d'une erreur honteuse. En égalant Pauline à la vertu, il compare l'autre à une impulsion violente, tandis que son épouse l'édifie et le remplit de tendresse délicate, sa passion le consume et le subjugué. Il comprend que son attachement pour Pauline est définitif et que la passion pour l'autre est momentanée, mais une faiblesse passagère annule tous ses progrès dans la vertu et le condamne à ressentir amèrement sa médiocrité :

« L'une s'insinue doucement au fond de l'âme pour l'occuper délicieusement, pour y régner toujours ; l'autre s'empare de l'imagination qu'elle enflamme, qu'elle exalte. Il faut aimer la première comme on aime la vertu, sans emportement, mais avec constance ; on ne peut aimer la seconde qu'avec enthousiasme, le sentiment qu'elle inspire par sa violence même ne saurait subsister longtemps, mais il absorbe, il consume, tant qu'il dure. »¹³⁴

En cédant à un égoïsme insensé Albert a oublié tout ce que sa mère lui avait enseigné avec tant de soin. Il a oublié l'honneur, le devoir, la vertu, il ne s'appartient plus. Et en ce moment il ne reste plus aucune différence entre lui et l'homme le plus vicieux, car et l'homme vicieux et l'homme vertueux, maîtrisés l'un et l'autre par des passions criminelles s'engagent également dans la même carrière fatale, sont conduits au même abîme du vice à des perspectives funestes.

¹³² *La Calomnie ou les mères rivales*, vol. II, *ibid.*, p. 79.

¹³³ *Ibid.*

¹³⁴ *Ibid.*, p. 87.

Céder à la passion ne veut pas dire devenir heureux, ce qui suscite l'envie la plus séduisante apporte des remords et de la déception. Albert devra passer le reste de ses jours à se guérir de ce mal de l'âme qui a souillé son harmonie familiale sereine et paisible jusque là. Il ne pourra jamais retrouver le bonheur pur et clair dont il a joui avant, le poids de sa culpabilité ne laissera pas son esprit s'élever vers les hauteurs de la félicité, il le réalise et le déclare lui-même : « Hélas ! Je suis trop coupable pour retrouver le bonheur... »¹³⁵. L'idée que Mme de Genlis veut stipuler par les exemples d'Albert, de don Pèdre, de Poligni etc., est que les passions ne peuvent pas procurer le bonheur, conviction que d'ailleurs elle partage avec Mme de Staël¹³⁶. Le bonheur va du côté de la vertu et de la modération. Toutes les femmes auteures qui se permettent de peindre l'amour passionnel pour l'intérêt de la morale et des mœurs, selon Genlis doivent le représenter « tel qu'il est, toujours dangereux et fragile, et toujours incompatible avec la sagesse et le bonheur »¹³⁷.

Pourtant cela ne veut pas dire que l'on doit chasser de son cœur tout sentiment de tendresse envers qui que ce soit. À condition que ce ne soit pas une passion violente, produite par l'imagination, l'orgueil et la vanité, l'amour est très bien vu et même célébré dans les œuvres genlisiennes : « sans les raffinements de l'esprit et des mœurs, et l'exaltation de l'imagination, l'amour ne serait point du tout une passion violente »¹³⁸. Mme de Genlis décline l'amour dans ses aspects les plus divers, en démontrant que l'amour sensuel ne peut pas être seulement intéressant dans un roman.

L'attachement paisible et inaltérable de Pauline pour Albert est plus proche de l'amitié ou du sentiment fraternel, mais il est présenté comme mille fois préférable à l'amour exalté et impulsif entre deux amants. Née dès l'enfance, renforcée par une longue intimité cette affection vertueuse à tous égards ne craint ni le temps ni le désenchantement, elle tisse un lien indissoluble entre les deux époux qui ont vaincu tant d'obstacles ensemble. Après toutes ses hésitations, fatigué de l'intrigue et du vice, Albert vient *se reposer dans les bras de la vertu*, près de sa Pauline – sa femme, sa sœur, sa douce et tendre amie. Tel est, tel doit être l'amour conjugal dans la vision de l'auteure qui défend avec hardiesse les avantages d'une pareille union tendre et sacrée formée sur des principes de protection généreuse, d'appui reconnaissant et d'amitié sincère.

¹³⁵ *Ibid.*, vol. III, p. 214.

¹³⁶ Genlis, *Le Petit La Bruyère*, Paris, Maradan, 1801, p. 208.

¹³⁷ *La Calomnie ou les mères rivales*, vol. I, *ibid.*, p. 339.

¹³⁸ *Ibid.*, p. 10.

Dans le souci d'écrire des œuvres moins monotones et plus instructives que les traditionnels romans à l'eau de rose, cherchant à renforcer le lecteur dans son amour de la vertu, Mme de Genlis dépeint avec délice l'amour maternel et l'amour filial, qu'elle conçoit comme les élans de l'âme les plus vertueux et les plus désintéressés.

Diana de Mendocce enfermée dans un souterrain impénétrable au jour à cause des passions débridées et odieuses de son mari cupide, craignant toujours les extravagances de la passion criminelle et vulgaire qu'avait pour elle don Sanche, a trouvé une consolation salutaire dans le sentiment incomparable qu'elle a découvert en soi après la naissance de sa fille :

« Rien cependant ne peut se comparer au sentiment que m'inspire ma fille. Avant d'être mère, je n'avais même pas l'idée d'un tel attachement, parce que tout est égoïsme et déraison dans l'amour, tout est pur et désintéressé dans la tendresse maternelle. Une affection si généreuse pourrait-elle ne pas agrandir l'âme, perfectionner les vertus, et donner le courage ? »¹³⁹

Si la sensibilité humaine peut produire des affections sublimes et indéniablement bienfaitantes, l'amour maternel en est sans doute la plus noble, la plus touchante et la plus utile. Produite par les fibres les plus fines de l'âme, consolidée par la raison et la patience la plus magnanime, orientée vers le but le plus admirable, la tendresse d'une mère est l'exercice le plus éloquent de la vertu. Toutes les bonnes mères des romans genlisiens sacrifient le plaisir de plaire au bonheur ou à l'espoir d'être utiles, l'amour maternel se confond dans leurs cœurs avec la pitié, rien ne peut les distraire de leurs devoirs qui les réjouissent plus que tous les plaisirs profanes du monde, elles sont mères, uniquement mères dans tous les moments de leurs vies. C'est là leur passion englobante, la seule excusable et la seule compatible avec le bonheur et la vertu dans la conception de Mme de Genlis.

De même la pitié filiale ne peut se comparer à aucun autre attachement, étant un mélange d'admiration, d'estime et de gratitude. C'est « un culte fondé sur la plus juste reconnaissance, c'est un sentiment défini par son nom même, le plus noble, le plus touchant dont on puisse honorer une affection humaine »¹⁴⁰. C'est le sentiment qui donne le plus de motivation et de persévérance dans la carrière de la vertu. On chérit d'abord la morale instinctivement pour contenter ceux qui méritent notre vénération et notre confiance, ceux qui représentent pour les enfants l'image auguste de la Divinité sur la terre. Un tel amour ne peut pas être déraisonné ou affolant, c'est l'écho vertueux de l'amour parental et de la grâce béni de la Providence.

¹³⁹ *Alphonsine ou la tendresse maternelle*, vol.II, *ibid.*, p. 137.

¹⁴⁰ *La Calomnie ou les mères rivales*, vol.III, *ibid.*, p. 140.

Enfin il y a l'amitié, qui peut aussi être passionnée, enthousiaste et généreuse. L'appui et la dévotion de la baronne de Vordac et de M du Resnel pour Pauline, la solidarité parfaite entre Agnès et la comtesse de Rosmond, le soin protecteur d'Herminie pour Zoé etc., font comprendre qu'« il n'est sur la terre que deux biens réels et désirables, la vertu et l'amitié »¹⁴¹. L'amitié demande une parfaite égalité et de la conformité et dans les âges et dans les goûts. Opposés aux vaines illusions des amours impossibles et chimériques, les atouts du sentiment le plus altruiste qu'est l'amitié, sont réels et saisissables, utiles et pratiques. L'amitié offre tant d'occasions pour mettre en œuvre les plus beaux penchants vertueux de l'âme, on y manifeste sa charité, son attention, sa compassion et sa complicité. En plus c'est un remède pour se guérir des passions nuisibles, tandis que le temps brise impitoyablement les liens fragiles des attirances vulgaires, l'indissoluble nœud de la sainte et véritable amitié ne peut que se resserrer et s'affermir au cours des années. L'amitié, à côté de la religion et d'une conscience tranquille, est ce qui assure le bonheur d'une personne vertueuse.

Ainsi, malgré sa morale sévère et une forte influence des dogmes chrétiens sur son point de vue à ce sujet, Mme de Genlis ne représente pas le binôme vertu/passion comme catégoriquement incompatible. Tout en reconnaissant le rôle essentiel de la sensibilité pour le développement spirituel et moral de l'homme, elle avertit contre les impulsions incontrôlables qui obscurcissent la raison et amènent à des erreurs insensées qui nous écartent de la vertu. Selon elle on doit craindre les émotions vives qui aveuglent et empêchent de rester lucide et se méfier de tout ce qui est fait au nom de la passion. La recommandation principale qui peut être dégagée à cet égard à partir des exemples esquissés dans ses romans, est qu'il faut combattre promptement tout penchant à priori nuisible ou condamnable, en trouvant une alternative dans des affections bienfaisantes et solides qui se fondent sur une solidarité désintéressée des âmes, le mieux illustrée dans le cas de l'amour maternel, filial ou de l'amitié.

2.2.4. Allégories de la vertu

Le potentiel pédagogique du mythe et de l'allégorie était connu et exploité depuis l'antiquité. Platon disait que l'image esquissée dans le mythe ou dans une allégorie est la meilleure façon d'exprimer la philosophie et d'expliquer les choses¹⁴². Mme de Genlis,

¹⁴¹ *Ibid.*, p. 338.

¹⁴² Platon, *Les Lois*, livre I, 644c.

cherchant à élaborer une pédagogie pratique et plaçant un message moralisateur dans chacune de ses œuvres, ne peut pas laisser sans attention cette modalité expressive et efficace d'explication des notions abstraites de la morale. En parlant de la vertu, concept qui admet beaucoup d'arbitraire dans son interprétation selon la définition de l'*Encyclopédie*, la comtesse recourt à des procédés poétiques permettant de représenter indirectement cette notion en la concrétisant dans une forme matérielle.

Genlis se sert souvent de la géographie, de l'espace comme de support comparatif pour ses allégories de la vertu. Les lieux, l'espace sont des ressorts majeures pour exprimer des idées morales et un discours éducatif plus ou moins subtiles. Les enseignements éthiques et les conseils moraux dans les romans genlisiens prennent parfois la forme de descriptions pittoresques et édifiantes à la fois de beaux jardins, de parcs extravagants ou des îles personnalisées. Dans cette géographie éducative et moralisatrice, la vie est le plus souvent considérée comme un long chemin plus ou moins embrouillé, le long duquel Genlis place, avec plus ou moins d'originalité par rapport à des modèles classiques, les multiples allégories exprimant des préceptes fondamentaux d'un code de conduite recommandable. Ainsi l'espace fonctionne comme un outil conceptuel, géré et représenté en fonction des leçons morales exemplaires que l'auteure a prédéterminées. Les personnages, et par la suite les lecteurs aussi, doivent être capables de décrypter des messages axiologiques à partir des séquences topiques ingénieusement et soigneusement réfléchies.

Dans le souci de concrétiser la représentation de la vertu et de la passer dans le champ du pratique et du saisissable, Mme de Genlis propose une belle allégorie de la vertu dans *La Calomnie ou les mères rivales*, en décrivant le parc de la morale de la comtesse de Rosmond. Il s'agit des jardins composés et organisés dramatiquement et représentant la vie humaine avec toutes ses valeurs les plus importantes et tous ses dangers potentiels. Des pavillons et des salons représentant les différentes étapes de la vie sont ornés de fleurs et de fresques, de statues et de peintures symboliques. Face à cette description idyllique de la nature aménagée selon un projet ingénieux, on ne peut pas reprocher à l'auteure un manque d'imagination et de tempérament poétique. La description minutieuse de ce parc conçu pour *parler au cœur et à l'esprit* de ceux qui le contemplant, est dans le cadre du roman un agent puissant de transmission et de transformation morale.

La Vertu y est représentée par une route qui commence au pieds de la statue de la Vérité, et qui s'oppose à une autre route – celle de l'Erreur. Le visiteur doit choisir entre ces deux routes, le spectacle de la nature qu'il observe dans chacune d'entre elles ayant valeur d'avertissement et d'exemple. La route de l'Erreur est tortueuse et les caisses remplies de fleurs qui la bordent cachent en elles des épines et des plantes vénéneuses. On reconnaît dans cette

allégorie des images de l'Ancien testament, dans lequel Salomon parle en mêmes termes de la vertu comme d'un chemin remplis de plaisirs, avec des sentiers paisibles ; tandis que le chemin du méchant est bordé d'épines étant tout empierré.¹⁴³

La route de la Vertu occupe un espace beaucoup plus étendu dans le jardin. Elle apparaît d'abord comme « une allée droite, mais étroite et raboteuse, on voit devant soi un chemin très escarpé...mais à mesure qu'on avance, la route s'embellit »¹⁴⁴. On sent bien une intention pédagogique dans cette représentation, qui renvoie à un éventuel sentiment initial décourageant face aux restrictions qu'impose le parcours d'une personne vertueuse, mais, comme la vertu apporte du contentement, on prend goût en poursuivant son chemin, et la vie devient clairement plus belle. Il faut avoir du courage et de la persévérance pour s'engager dans le parcours vertueux et en passant avec patience par le segment initial assez difficile et peu attirant, arriver ensuite aux fruits doux de ses efforts.

L'espace est organisé en respectant une graduation hiérarchisée, tout dans sa gestion reçoit un sens moral. À mesure qu'on avance la route s'embellit et celui qui a parcouru sa partie raboteuse arrive « dans une plaine riante, entrecoupée de ruisseaux »¹⁴⁵. On identifie un appel à la sensibilité par la description du paysage, par le regard on doit activer sa réceptivité, ressentir une levée des émotions, fait reflété dans la métaphore qui présente la plaine comme riante. Ayant parcouru la plaine on se retrouve dans le temple de l'Espérance à l'intérieur duquel la Vertu est représentée par une statue se levant d'un amas de nuages et soutenue par la figure de l'Espérance qui lui montre le ciel. Chaque détail dans cette architecture de l'espace est minutieusement accordé aux autres pour faire augmenter la transparence du message moral de l'ensemble et l'effet éducatif qu'il produit. L'espérance et l'aspiration à des hauteurs de perfection et de bonheur doivent guider et soutenir la vertu dans sa voie compliquée. L'essentiel est que cette voie est toujours montante, promettant une ascension morale salutaire, même s'il faut marcher péniblement, *sur des roches glissantes*.

Rester fidèle à l'itinéraire vertueux n'est pas toujours facile, cela demande de la prudence et de la décision car « la longue route de la Vertu est toujours coupée par de petits sentiers tortueux de traverse, qui tous conduisent au chemin de l'Erreur »¹⁴⁶. L'accent est mis sur la

¹⁴³ Germain Marc'hadour, *Thomas More et la Bible*, Paris, Librairie Philosophique J. Vrin, 1969, p. 191.

¹⁴⁴ *La Calomnie ou Les Mères rivales*, tome II, Paris, Maradan, 1813, p. 205.

¹⁴⁵ *Ibid.*

¹⁴⁶ *Ibid.*, p. 208.

constance et la ténacité qui sont nécessaires dans la pratique de la vertu, car seulement en étant décidé de ne pas dévier de la direction juste on en prend l'habitude et le chemin devient doux et agréable : « bientôt les rochers disparaissent, la montagne s'aplanit, la verdure et les fleurs se reproduisent, et la perspective surtout s'embellit »¹⁴⁷. Il faut mériter le bonheur en tant que récompense de l'effort moral, de la persévérance et de la fermeté d'esprit dans le système axiologique circonscrit par Mme de Genlis, qui reprend des modèles dialectiques classiques. La logique de ces raisonnements n'étant pas nouvelle se résume dans la fameuse locution latine *Per aspera ad astra*, tout comme dans les prescriptions bibliques qui stipulent qu'il faut mériter le salut de l'âme par une conduite vertueuse dans la vie terrestre.

En continuant la route du parc moral, on monte, on s'élève toujours, jusqu'à ce qu'on parvienne au sommet d'une montagne, et là le premier objet qui frappe les regards, c'est une autre statue de la Vertu. C'est encore une allégorie moralisatrice qui représente Hercule assis, appuyé sur sa massue avec l'ancienne devise grecque : *Après les travaux, le repos*. Cette fois-ci la vertu est également pensée comme la récompense pour la persévérance et pour l'heureux effort avec lesquels on a parcouru patiemment le long itinéraire de perfection spirituelle. Enfin « de l'autel de la Vertu un sentier de gazon conduit au temple de la Paix »¹⁴⁸, après avoir passé par toutes les épreuves et après avoir goûté la béatitude de l'accomplissement, on accède à la tranquillité et à la complétude, dans ce modèle qui revient souvent dans les romans de Genlis.

Dans cette allégorie on reconnaît plusieurs éléments qui renvoient aux principales idées de la définition de la vertu proposée dans l'*Encyclopédie*. Par le schéma de son parc moral Mme de Genlis exprime sa conviction que la vertu est une condition indispensable du véritable bonheur humain, d'une conscience pure et d'un esprit tranquille. Il faut espérer et garder la foi, rester fidèle à soi-même et faire des efforts pour ne pas s'écarter du chemin juste, parce que le plus grand plaisir c'est de se tourner en arrière et de contempler avec contentement la noble carrière qu'on a eue la force de parcourir. C'est une immense satisfaction personnelle et une vraie réalisation individuelle d'atteindre le délicieux état de repos de la conscience que seule la constance dans la vertu peut apporter.

Une dramatisation des lieux semblable à l'exemple du parc moral est reprise dans *Alphonsine ou la tendresse maternelle*, avec l'île d'Alphonsine. Dans cet espace utopique ménagé par la mère afin de transmettre à sa fille des avertissements et des enseignements moraux d'une manière touchante, on retrouve les mêmes symboles principaux et des supports

¹⁴⁷ *Ibid.*, p. 206.

¹⁴⁸ *Ibid.*, p. 207.

comparatifs pareils à ceux décrits dans *Les Mères rivales*. Une longue et large allée bordée d'acacias blancs représente le parcours pur et serein auquel la mère prépare son Alphonsine. Les ruisseaux d'eau limpide, les fleurs de lis, les citronniers, les arbustes de jasmin etc., renvoient toujours à l'idée d'innocence et de candeur. Une petite montagne recouverte toujours de fleurs blanches et comportant un groupe de statues en marbre réapparaît également dans cette description comme dans la précédente. L'appel à la vertu se fait cette fois par l'intermédiaire de la figure de l'Innocence réfugiée dans les bras de la Religion qui la soutient avec toute *la douce sécurité de la piété et de la foi*. L'explication de cette allégorie est un axiome morale que Diana rappelle à sa fille et qui consiste en ce que « il est impossible sans le secours de la religion, de conserver l'innocence jusqu'à la fin de sa carrière »¹⁴⁹, et c'est toujours la religion qui nous fortifie lorsqu'on est troublé d'un penchant désapprouvé par la raison.

Dans *Alphonse ou le fils naturel*, si on trace un parallèle entre la patrie exotique de Mélanie, qu'elle a dû quitter après avoir été déshonorée par le comte d'Olmène, et le jardin d'Éden d'où l'homme a été chassé après le péché originel, on finit par constater que dans tous les trois romans analysés, Mme de Genlis utilise avec adresse la représentation moralisatrice de l'espace en revenant chaque fois à des allégories expressives de la vertu et de la vie juste. Les principaux satellites de la vertu qui réapparaissent dans ses schémas édifiants sont l'innocence, la simplicité et la religion. Le chemin de la vertu est l'itinéraire le plus noble et recommandé pour arriver au bonheur qui est la récompense bien méritée pour un effort moral conscient et ferme.

Cette modélisation et cette concrétisation artistique des notions éthiques abstraites comme la vertu caractérisent l'approche créative et en même temps pragmatique de l'instruction et de l'édification morale que choisit Mme de Genlis. Appuyant ses thèses sur les exemples concrets et largement commentés des parcours vitaux de ses personnages romanesques et illustrant des axiomes éthiques dans des allégories transparentes et claires, la comtesse cherche à démontrer l'efficacité de ses enseignements et privilégie l'aspect pratique de sa morale. Sous ces angles de vue le concept genlisien de vertu apparaît comme le plus empiriste possible.

¹⁴⁹ *Alphonsine ou la tendresse maternelle*, vol. III, *ibid.*, p. 198.

III. Les héroïnes genlisiennes – incarnation de la vertu

Dans les réflexions genlisiennes sur la vertu une place prééminente est accordée aux femmes et aux qualités considérées comme étant surtout féminines. La morale de Genlis est illustrée par des exemples d'héroïnes idéalisées qui incarnent ses idées de la supériorité de la vertu dans toutes les circonstances.

Les représentantes du sexe faible sont censées avoir plus de sentiments purs et naturels que les hommes dont la manière de penser et de sentir a été subordonnée aux exigences de la carrière publique, du service militaire ou des relations du marché. Selon l'auteure la perfection de la sensibilité ne se trouve que dans une femme¹⁵⁰, et il n'y a pas d'être plus touchant et plus digne qu'une femme sensible et vertueuse à la fois. Tout en avertissant ses lectrices contre des passions corruptrices, la comtesse encourage chez ses personnages les sentiments nobles et désintéressés qui se basent sur la vertu. Une mise en évidence de la vertu féminine se fait, dans le cas des héroïnes de Genlis, en parallèle avec l'intensification de certaines qualités traditionnellement attribuées aux femmes qui doivent être avant tout dévouées à leurs familles et remplir avec enthousiasme les attributions que la coutume leur indique.

Dans les trois romans visés, comme d'ailleurs dans l'œuvre de la comtesse en général, l'honneur d'une femme réside dans la pureté de sa morale, sa performance se reflète dans l'amour pour sa famille et dans l'attention à ses devoirs. Les femmes doivent obéir à leurs maris qui leur délèguent des pouvoirs et des responsabilités. Mais grâce à une éducation correcte et à des principes de sagesse féminine transmis surtout de mère en fille, tout ce fardeau n'accable pas leur vie. Selon Mme de Genlis, même si les fonctions que doivent remplir les femmes et la perfection qu'on attend d'elles sont presque surhumaines, la destinée des femmes est préférable à celle des hommes, parce qu'elles n'ont que *des devoirs de sentiment*.¹⁵¹

Toutes ses héroïnes sont des femmes vertueuses, certaines le sont depuis l'enfance grâce à l'effort éducatif de leurs mères, d'autres en viennent après quelques égarements de jeunesse qu'elles expient pendant toute leur vie. Mais elles réussissent toutes à trouver leur bonheur, et elles le trouvent dans la vertu, suite à un long et minutieux travail sur soi-même. Cette quête leur coûte souvent des privations et des souffrances tant physiques que spirituelles, mais l'état provisoire de victime, *la plus intéressante des victimes*, stimule les femmes à réaliser tout leur potentiel ce qui légitime leurs aspirations à la reconnaissance sociale de leur valeur. La religion et les vertus chrétiennes ont une importance définitive dans l'idée que les héroïnes genlisiennes

¹⁵⁰ Mme de Genlis, *Les Mères rivales*, vol. I, *ibid.*, p. 284.

¹⁵¹ *Ibid.*, p. 75.

se font de leurs rôles et de leur identité. Reste à voir quelles autres ressources sont mises à leur disposition pour résister aux tentations de la mondanité, pour modérer les passions et pour rester des mères, des filles et des épouses exemplaires dans n'importe quelles circonstances. Car c'est seulement dans une femme honnête et digne qui veille tout au long de sa vie à son perfectionnement spirituel, qui ose être ambitieuse tout en remplissant consciencieusement tous ses devoirs, que la vertu peut atteindre son apogée à l'avis de notre auteure.

3.1. Revendications d'égalité morale pour les femmes

En réservant une place de prédilection aux femmes dans le cadre de sa morale, Mme de Genlis tend à promouvoir par ses écrits l'idée de l'égalité morale et spirituelle des sexes. L'intérêt pour la vertu féminine est assez large dans la littérature française après 1750, on s'interroge de plus en plus sur l'impact de la femme vertueuse sur la vie des autres et sur son rôle dans la société¹⁵². Le thème du conflit entre un homme de haute naissance, sans scrupules, qui profite de son pouvoir, et une femme naturellement vertueuse et décidée de rester fidèle à ses principes moraux malgré tout, a été repris dans d'innombrables variations après les romans de Richardson. En accord avec ce goût du temps, Mme de Genlis se prononce pour l'accentuation de l'intégrité morale des femmes, de leur potentiel psychologique et de leur force intérieure qui forment un contraste injuste avec leur impotence sociale presque absolue à son époque.

Dans la théorie politique du temps la femme figure principalement comme symbole de la vertu abstraite, mais son importance est beaucoup plus significative dans la question de la relation entre politique et moralité¹⁵³. On associe généralement tout ce qui tient de la moralité aux femmes et on reconnaît leur impact majeur sur la santé morale de la nation. Par leur gentillesse, par leur sensibilité et leur modération contrastantes avec les passions effrénées des hommes, les femmes exercent une influence civilisatrice sur la société¹⁵⁴. Cette participation des femmes à la moralisation de la société, équivalente et complémentaire à la contribution des hommes aux mêmes processus, autorise la mise en question de l'infériorité d'organisation et de condition des représentantes du beau sexe.

Dans son roman *Les Mères rivales*, Mme de Genlis déclare que l'organisation des femmes n'est en rien différente de celle des hommes. À son avis la faiblesse physique n'entraîne

¹⁵² Marisa Linton, "Virtue Rewarded? Women and the Politics of Virtue in Eighteenth-Century France", II partie, [en ligne] URL: www.academia.edu, p. 1.

¹⁵³ *Ibid.*, p. 8.

¹⁵⁴ *Ibid.*

pas la délicatesse morale, le manque de vigueur corporelle ne rend pas l'esprit des femmes moins étendu ou moins solide¹⁵⁵. Cette revendication progressiste est d'autant plus audacieuse que l'auteure parle ainsi au nom d'un homme, le sage et respectable M de Resnel, aristocrate riche et noble d'esprit qui est toujours très juste et impartial dans ses énonciations. L'argument de la supériorité de la constitution physique, qui se trouve à la base de la domination sociale des hommes, est à plusieurs reprises invalidé par l'auteure. Elle exprime le fait qu'il n'y a pas d'interdépendance inconditionnelle entre les capacités du corps et le potentiel de l'âme et de l'esprit. De grandes âmes et du génie se trouvent dans des corps aux paramètres assez modestes, comme dans le cas de Pascal ou de Pope, tandis qu'il n'est pas rare que des hercules aux possibilités physiques considérables soient d'une extrême sottise.

L'argumentation de la position socio-idéologique de Mme de Genlis se tourne souvent du côté de la religion. Ainsi, en cherchant à expliquer les desseins impénétrables de *l'auteur de l'Univers*, il faut tenir compte selon la comtesse du fait que les femmes sont aussi bien destinées à l'immortalité que les hommes, ce qui veut dire que leurs âmes doivent être semblables. Il serait frivole et superficiel d'admettre que le Créateur puisse concevoir des êtres faits pour s'unir intimement, et cependant qui soient essentiellement dissemblables. Les unes et les autres doivent posséder au même degré toutes les facultés intellectuelles. Le fait que les hommes sont plus grands et plus forts que les femmes s'explique par ce qu'ils doivent employer cette force pour protéger et défendre leurs femmes, leurs enfants et leurs biens. Mme de Genlis affirme que c'est pour cela que les femmes doivent aux hommes de la reconnaissance et du respect¹⁵⁶, et cela n'est pas l'expression de subordination spirituelle ou intellectuelle de leur part, mais plutôt une preuve de politesse, de générosité et de bon sens.

Les héroïnes vertueuses des romans genlisien acceptent consciemment leur destinée, mais elles ne veulent pas être considérées subalternes ou inférieures, elles sont offensées par l'idée d'être classées implicitement au-dessous de tout homme, cela leur paraît injuste et étrange. Le compromis que propose Genlis consiste dans l'acceptation de la subordination de situation des femmes en échange de la reconnaissance de l'égalité de leurs facultés avec celles des hommes. La faiblesse féminine n'est qu'apparente selon l'auteure, et ne doit entraîner nul classement vertical humiliant et unilatéral.

¹⁵⁵ Mme de Genlis, *Les Mères rivales*, vol. I, *ibid.*, p. 284.

¹⁵⁶ Mme de Genlis, *Alphonsine ou la tendresse maternelle*, vol.II, Paris, Nicolle et Compagnie, 1806, p.182.

La conscience vierge et incorrompue par des stéréotypes patriarcaux d'Alphonsine qui vient de sortir de l'isolation de la caverne dans laquelle elle est née et élevée, ne peut pas concevoir une chose si extraordinaire que cette différence entre les hommes et les femmes. Les explications les plus délicates de sa mère sur le mariage et sur l'obéissance et le respect qu'une femme doit avoir pour son mari finissent par embarrasser la jeune fille et lui posent beaucoup de questions. La plus importante de ces questions est : « Mais pourquoi ont-ils (les hommes) donc plus d'esprit et de raison qu'une femme ? »¹⁵⁷. Cette interrogation revient à plusieurs reprises dans tous les trois romans genlisiens de notre corpus, et exprime discrètement l'intention de Mme de Genlis de contester la thèse de la préexcellence morale et intellectuelle des hommes. La réponse de Diana à la question de sa fille est exhaustive, ironique et sérieuse à la fois : les hommes sont plus intelligents et possèdent un potentiel spirituel supérieur à celui féminin parce que *ils le disent*¹⁵⁸. Donc toute cette prétendue primauté n'est que de la démagogie, c'est uniquement en vertu du fait que les hommes disent qu'ils sont meilleurs que les femmes, qu'ils le sont.

Le consentement implicite des femmes à rester dans certains aspects dans l'ombre du sexe fort, ne doit pas être vu comme une capitulation, mais comme *un sacrifice généreux et touchant*¹⁵⁹. C'est-à-dire que la femme consent à laisser l'homme être le plus fort et le plus puissant. Ce n'est pas tellement une victoire de l'homme, qu'une concession de sa compagne. Cependant la femme compense l'insuffisance de muscles par l'hyperfonction de son âme, par sa sensibilité et par sa flexibilité, elle s'affermi psychologiquement et devient plus ferme et stoïque dans la vertu. C'est dans la vertu que Mme de Genlis voit un instrument de réhabilitation sociale et morale des femmes. En dotant ses personnages féminins avec tant de grâces et de vertus, l'auteure les arme contre toute argumentation misogynne, en voulant promouvoir l'idée de la valeur de la femme en soi et de son droit à l'autoidentification dans un monde où l'homme lui indique sa place.

En sacrifiant généreusement et discrètement ses ambitions concurrentielles à l'homme, la femme s'élève au-dessus de l'intention que la nature semblait avoir en formant son corps vulnérable à beaucoup d'égards. L'homme peut se contenter de ses avantages physiques établis par la nature, pour consacrer son autorité, tandis que la femme doit toucher à des fibres plus

¹⁵⁷ *Ibid.*

¹⁵⁸ *Ibid.*

¹⁵⁹ Mme de Genlis, *Les Mères rivales*, vol. I, *ibid.*, p. 287.

finies, être rusée et optimiste à la fois, se faire diplomate et trouver des ressources internes pour ne pas se sentir dégradée et dominée.

La femme passe par une vraie quête morale essayant de se situer par rapport à l'homme. En se soumettant à l'autorité patriarcale, la femme perd de son autonomie, mais elle gagne du pouvoir moral en tant que fille et épouse vertueuse, et donc irréprochable. La bonne volonté avec laquelle la femme sacrifie ses prétentions, la généreuse obéissance qui la préserve du conflit avec l'autre sexe, révèlent la prévoyance et la circonspection féminines et indiquent au potentiel spirituel du sexe faible. Si on se reporte au *Dictionnaire philosophique* de Voltaire, c'est justement la générosité qui est définie comme « le plus sublime de tous les sentiments, le mobiles de toutes les belles actions, et peut-être le germe de toutes les vertus »¹⁶⁰. De cette perspective les femmes sont par excellence prédisposées à la vertu, et en dissimulant leur sacrifice à l'orgueil masculin, ne font que veiller au bien général en sublimant modestement leurs représentations de l'équilibre social.

De l'autre côté cette générosité sacrificielle de la femme contribue à relever la dignité de l'homme, car celui-ci ne dompte pas un être simplement inférieur et incapable d'opposer quelque résistance à sa volonté et à sa force, mais il devient par l'amour et la vertu le protecteur et le meneur d'un être qui lui est égal. Un pareil état des choses est beaucoup plus digne et plus motivant. La conscientisation et l'adoption de ce paradigme du problème des relations entre les sexes devrait, dans l'intention de Genlis, réduire en quelque sorte la dépendance des femmes, mais aussi anoblir l'empire des hommes, qui ont su s'imposer face à leurs égales.

La reconnaissance de l'équivalence morale de l'homme et de la femme se trouve, dans la conception genlisienne, à la base de tout couple heureux. Pour former une union viable, sincère et touchante les deux bien-aimés doivent être dignes l'un de l'autre. Ils peuvent être fort différents, mais ils doivent évaluer l'un l'autre moralement, dans certaines visions et attitudes, ils doivent partager les mêmes valeurs et ne jamais chercher à se détracter. C'est alors que leur couple devient une union vertueuse, qui forme les vrais liens de parenté spirituelle et qui est digne d'être scellée par le saint nœud du mariage. L'attachement mutuel de deux êtres qui sont à la mesure l'un de l'autre est le plus noble des sentiments car, n'imposant pas la supériorité de l'un des partenaires, quelque fondée qu'elle soit, il permet à tous les deux de s'élever au-dessus de leur propre condition par cette affection stimulante et rassurante à la fois. Quand la femme se sent appréciée au lieu d'être dominée, elle s'épanouit et met en valeur tout son potentiel.

¹⁶⁰ Voltaire, *Dictionnaire philosophique*, coll. Voltaire - Oeuvres complètes, tome 19, Paris, Garnier, 1878, p. 225.

Les époux d'Erneville, Pauline et Albert, sont un couple représentatif dans ce sens. Tout en présentant l'une et l'autre des qualités admirables, en ayant des mérites divers ou en commettant des fautes plus ou moins graves, ils restent ensemble malgré tout et conservent leur sentiments de satisfaction l'un de l'autre, parce qu'ils se conçoivent eux-mêmes et font croire à tous ceux qui les entourent qu'ils sont parfaitement égaux en droits dans leurs relations et qu'ils ont apporté la même contribution à leur bonheur commun. Cette union est tellement durable et inaltérable grâce, parmi d'autres facteurs, au fait qu'elle est axée sur la valorisation du rôle de la femme au même degré que celui de l'homme.

Seuls l'amour et la raison autorisent, aux yeux de Mme de Genlis une alliance saine et équilibrée entre un homme et une femme. Ni la violence ni le vice, ni la passion égoïste ne peuvent pas rapprocher les partenaires et former des liens de parenté spirituelle entre eux. Ils les repoussent par contre et les éloignent à jamais, comme dans le cas de Mélanie et du duc d'Olmène, de Diana et de don Sanche, de Pauline et du duc de Rosmond. L'héroïne genlisienne n'acceptera jamais d'être un moyen de flatter la vanité masculine, elle ne se laissera jamais être abusée ou négligée. Tout en étant humbles et modestes, les femmes vertueuses à la genlis sont fières et honnêtes et n'acceptent pas de compromis avec leur propre conscience. Ne cherchant pas la guerre avec ceux qui sont objectivement plus forts qu'elles, ces femmes se permettent de revendiquer judicieusement qu'on prenne en compte leurs intérêts et qu'on observe leur rôle dans le bien-être commun.

Les différences réelles qu'on observe entre les hommes et les femmes ne sont dues qu'à la seule éducation selon Mme de Genlis. En revendiquant la reconnaissance du potentiel moral et intellectuel des femmes, la comtesse voit la solution de beaucoup de problèmes que pose cette initiative dans une éducation équitable pour les filles. Tout en valorisant certaines aptitudes naturelles de la jeune personnes et en l'imprégnant de connaissances utiles, ce doit être premièrement et nécessairement une éducation à la vertu.

3.1.2. Indications pour une éducation à la vertu

Genlis croit plus qu'à autre chose à la force prodigieuse de l'éducation et c'est pourquoi dans le cadre de son système pédagogique elle prône une éducation sans différenciation de sexe, en s'exprimant en faveur de *la parfaite égalité d'esprit et d'âme* entre les hommes et les femmes :

« Si l'homme n'avait pas en lui tous les germes des qualités qu'il hérite dans les femmes, il ne les concevrait pas et n'en pourrait pas être charmé ; et si les femmes n'étaient susceptibles ni de force, ni de grandeur d'âme, elles seraient incapables de sentir le prix de tout ce qui est sublime. Otez la parfaite égalité

d'esprit et d'âme, et vous anéantissez tous les rapports, vous détruisez toute union. »¹⁶¹

Les héroïnes genlisiennes sont toujours bien cultivées et des activités intellectuelles diverses telles que la lecture, l'écriture ou l'enseignement, occupent une place importante dans leur vie quotidienne. Pauline d'Erneville a reçu la même éducation qu'Albert, son mari, elle lit beaucoup et écrit un livre sur la vie de sa famille ; Herminie a joui d'une très bonne éducation et a décidé de payer des frais considérables pour achever l'éducation de sa jeune amie Zoé ; Diana fait tout le possible pour assurer la meilleure éducation à Alphonsine. Selon Mme de Genlis, toute jeune fille, pour devenir une bonne compagne de l'homme, doit être en état de le comprendre, de le conseiller et de le suppléer quelquefois s'il le faut.

Pour une femme qui n'a pas besoin de travailler pour vivre, l'éducation et l'élargissement continu de son horizon sont des moyens d'échapper à l'ignorance et à l'oisiveté, qui entraînent dans la plupart des cas vers le vice et entraînent aux égarements les plus redoutables. Mme de Genlis est convaincue qu'au-delà des devoirs familiaux qui doivent être indispensablement inoculés dans la conscience d'une fille dès son plus jeune âge, il faut lui apprendre à s'appliquer pour acquérir quelques talents agréables, on doit l'instruire pour mieux la préparer à distinguer le bien du mal, le vrai du faux etc. L'utilité de l'éducation est universelle, le calcul, la lecture, la musique, le dessin etc., nourrissent l'esprit, mettent en action la raison et tonifie le moral. Les occupations constantes et sérieuses que suppose l'instruction, donnent un tour plus grave à l'esprit et préservent la jeune personne de toutes les frivolités de la jeunesse. Une femme bien élevée et correctement instruite est plus consciemment heureuse et accomplit avec plus de sens et de lucidité ses devoirs, les principes rigoureux de la vertu sont plus solidement enracinés dans son esprit et elle est mieux protégée des dangers du désespoir, de l'ennui et de la paresse :

« [...] il est indispensable, dans le commerce de la vie, de savoir lire, écrire et bien calculer ; il est utile de savoir plusieurs langues vivantes ; il est amusant de cultiver la musique et le dessin, pour se délasser des occupations plus sérieuses, et pour n'être jamais dans l'oisiveté, même en se reposant. »¹⁶²

Mais une éducation parfaite dans la vision de Mme de Genlis, surtout pour une jeune fille, ne consiste pas tellement dans une instruction solide mais dans un façonnement équitable de la personnalité, ce qui comprend : « acquérir un caractère obligeant et doux, des manières simples et modestes, de la bienveillance sans coquetterie, de la dignité sans morgue et sans

¹⁶¹ *Ibid.*, p. 285.

¹⁶² Mme de Genlis, *Alphonsine ou la tendresse maternelle*, vol.III, Paris, Nicolle et Compagnie, 1806, p.118.

sècheresse »¹⁶³. La connaissance de la religion et la lecture de la Bible s'encadrent harmonieusement et nécessairement dans ce projet pédagogique pratique dont le but est la formation de la fille à la vertu.

Une pareille éducation est universelle selon la comtesse, parce que pour la recevoir il n'y a pas besoin d'aller chez les meilleurs maîtres de Paris ou d'autres centres culturels majeurs, on peut la recevoir dans tous les pays, dans toutes les circonstances, même dans la retraite, à la campagne ou dans un souterrain isolé du monde. Cet éloignement du monde et de ses mauvais exemples contagieux, est dans la conception de Genlis nettement favorable à la fixation ferme et durable des repères vertueux dans le cœur et dans l'esprit de l'enfant. N'ayant nulle connaissance des valeurs futiles de la grande société et de ses périls moraux, les réflexions de la jeune personne ne se porteront dans ce cas que sur les devoirs positifs imposés par la raison et épurés et fortifiés par la religion. Il est alors beaucoup plus facile de trouver en soi la force, l'ardeur et la franchise nécessaires pour marcher sans trébucher dans le noble sentier de la vertu.

Si on revient un moment à l'opposition du projet genlisien aux idées de Rousseau, au chapitre du partage habituel des règles d'éducation des filles et des garçons, Mme de Genlis est marquée par le souci de présenter une conception unitaire du processus, sans différenciation sexuée, même si dans ses différentes oeuvres le parcours éducatif est plus précisément orienté vers l'un ou l'autre sexe. De son côté Rousseau délimite nettement les règles de vie à l'usage des garçons de celles à l'usage des filles, et la préparation des petits pour leurs futurs rôles dans la société poursuit des objectifs assez contrastants. Dans *Emile ou de l'éducation* le grand pédagogue décrit sur des centaines de pages comment on est censé cultiver l'indépendance de l'esprit, l'intégrité intérieure et d'autres qualités naturelles précieuses chez Emile, qui doit s'orienter à sa propre sensation d'équité en suivant le chemin de la vertu dans la vie et en négligeant les apparences sociales. Tandis qu'en se référant à sa future compagne, Sophie, Rousseau affirme que la nature de la femme est différente dans presque tous les aspects essentiels de celle de l'homme et qu'il n'y a nulle parité entre les sexes. Si on apprend à Emile à être libre et à penser librement, Sophie est l'objet de toute sorte de restrictions, elle doit se conformer aux règles extérieures rigides en soumettant son autoexpression corporelle naturelle ainsi que l'usage de la raison aux diverses conventions et apparences.¹⁶⁴ Il est insuffisant pour une jeune fille d'être vertueuse, elle doit aussi être jugée comme étant vertueuse par les autres :

¹⁶³ Mme de Genlis, *Alphonse ou le fils naturel*, vol.I, Paris, Maradan, 1809, p. 157.

¹⁶⁴ Marisa Linton, "Virtue Rewarded? Women and the Politics of Virtue in Eighteenth-Century France", *ibid.*, p. 4.

« Il n'importe donc pas seulement que la femme soit fidèle, mais qu'elle soit jugée telle par son mari, par ses proches, par tout le monde ; il importe qu'elle soit modeste, attentive, réservée et qu'elle porte aux yeux d'autrui, comme en sa propre conscience, le témoignage de sa vertu. »¹⁶⁵

Dans ce sens pour les héroïnes de Genlis il importe beaucoup plus d'être que d'être jugées, elles bravent l'opinion publique, elles affrontent les calomnies les plus injustes, elles restent fidèles à elles-mêmes et en sont récompensées à la fin. La comtesse nous oriente vers la vertu authentique, l'entourage et le public n'ont rien à faire avec la quintessence - les actions et les attitudes par lesquelles s'exprime la vertu. L'auteure illustre dans ses romans le fait que la véritable vertu ne cherche pas la gloire, que le bien fait par vocation et pas pour des lauriers est le seul qui mènent vers le salut, enfin que l'honneur s'évalue d'après la réputation seulement pour ceux qui ont l'esprit borné ou malin. Le meilleur témoignage de la valeur humaine et de la dignité de Pauline, de Mélanie, de Diana, etc., consiste dans leur manière d'être. Honnêtes, consciencieuses et correctes à tout moment de leurs vies, elles ne se soucient pas de l'apparence, il leur importe de se savoir vertueuses dans leur propre conscience et aux yeux de Dieu.

Dans les réflexions rousseauistes du livre V de l'*Emile*, on retrouve une insistance en quelque sorte abusive sur le caractère superficiel et affecté de la vertu chez les femmes. En réservant à l'homme l'indépendance de l'esprit du jugement public, la liberté de braver l'opinion des autres, le grand philosophe est catégorique quant à l'introversion des femmes. Il laisse comprendre que le côté démonstratif et théâtral de la conduite du beau sexe prime sur l'essence de sa personnalité. Ce que l'on pense d'une femme est primordial pour son évaluation et surtout pour son autoappréciation. Veiller à ce qu'elle laisse une bonne impression, même en bienfaisant, doit être sa première préoccupation et même un de ses devoirs, car de l'opinion des autres dépend son statut moral, selon Rousseau. Il recommande de consolider cette différence d'attitude des deux sexes dans le rapport du moi au monde par l'intermédiaire de l'éducation :

« L'homme, en bienfaisant, ne dépend que de lui-même, et peut braver le jugement public ; mais la femme en bienfaisant, n'a fait que la moitié de sa tâche, et ce que l'on pense d'elle ne lui importe pas moins que ce qu'elle est en effet. Il suit de là que le système de son éducation doit être à cet égard contraire à celui de la nôtre : l'opinion est le tombeau de la vertu parmi les hommes, et son trône parmi les femmes. »¹⁶⁶

En suivant cette logique, Pauline d'Erneville, qui se sacrifie au nom du bien de sa famille et endure humblement le blâme injuste des médisants, consent à passer pour infâme et donc, peu

¹⁶⁵ Jean-Jacques Rousseau, *Emile ou de l'éducation*, livre V, Paris, Garnier frères, 1866, p. 414.

¹⁶⁶ *Ibid.*, p. 419.

importe qu'elle soit honnête en son essence. Tandis que la comtesse de Rosmond, qui a laissé sa fille à l'épouse de l'homme qu'elle a séduit, mais qui depuis a une réputation impeccable, sera jugée une femme vertueuse. Mais dans le système genlisien de valeurs, c'est la substance et pas la forme qui a la priorité, et c'est la nature de la femme et pas sa réputation qui reflète sa valeur. La justice se fait toujours à la fin des romans de la comtesse, la vertu incorruptible est généreusement récompensée, tandis que la faute doit être expiée par des privations et des sacrifices édifiants.

Si Rousseau fait référence à la Nature comme à l'autorité suprême qui prescrit aux femmes une destination radicalement différente de celle des hommes, et Sophie n'existe dans la société qu'en relation à son mari ou à son père, les personnages féminins de Genlis appuient leur revendication d'égalité morale avec les hommes sur la volonté sacrée de Dieu, qui a partagé équitablement à toutes les créatures humaines les dons précieux de la raison et de l'esprit. Selon la comtesse la différence de la situation des deux sexes s'explique en grande partie par la différence de l'éducation. On programme les filles à cacher leurs pensées et leurs sentiments dès le plus jeune âge en les habituant à l'idée qu'elles sont auto-insuffisantes sans leur père ou leur mari. La prétendue faiblesse ou irrésolution des femmes, la délicatesse et l'inconséquence de leurs idées viennent d'une standardisation systématique du comportement féminin par l'intermédiaire de l'éducation et ne caractérisent pas la nature féminine dans son essence :

« Les femmes, accoutumées dès l'enfance à n'exprimer qu'à demi tant de sentiments, à voiler ingénieusement tant d'idées, doivent avoir cette finesse, cette délicatesse qui les caractérisent, et qui viennent de l'habitude et d'un long exercice, et non d'une organisation particulière. Cela est si vrai que cette prétendue différence d'organisation n'a jamais été remarquée dans les femmes du peuple élevées grossièrement. »¹⁶⁷

Tout en contestant les doubles standards en éducation proposés par Rousseau, Mme de Genlis ne nie pas les particularités objectives de la situation féminine dans le monde. La noble mission de procréation impose aux femmes un genre de vie plus sédentaire et attaché à la maison, elles doivent se consacrer à diverses occupations domestiques, les devoirs de mère et de nourrice les excluent des emplois publics. Les héroïnes des romans de Genlis ne s'insurgent pas contre ces réalités, elles s'adonnent avec patience et avec douceur à toutes les tâches domestiques et familiales que leur prescrivent la nature et la société. En insistant sur le zèle et l'affection avec lesquels ses héroïnes élèvent leurs enfants, aiment et prennent soin de leurs maris, aident et soutiennent leurs parents, etc., l'auteure indique au fait que ce n'est pas tellement

¹⁶⁷ Mme de Genlis, *Les Mères rivales*, vol. I, *ibid.*, p. 287.

une vertu pour une femme de se consacrer à ces occupations, mais ce doit être un goût et une envie naturels et constitutionnels.

L'occupation féminine qui intéresse particulièrement Mme de Genlis dans ses romans et qu'elle présente comme une condition importante qui détermine les résultats d'une bonne éducation et par la suite d'une pratique constante et correcte de la vertu, c'est la maternité. La présence d'une mère tendre et sage, qui doit participer directement à la formation de l'esprit et au développement de la sensibilité de son enfant, cela étant vrai tant pour les filles que pour les garçons, influence immensément la constitution et la manifestation de l'intégrité psychologique et morale de toute jeune personne. Une mère renonce au plus précieux de ses droits naturels lorsqu'elle éloigne de soi son enfant et le remet dans des mains étrangères pour qu'elles s'occupent de l'éducation de celui-ci¹⁶⁸.

Les mères dans les romans genlisiens sont toutes d'excellentes pédagogues, elles initient leurs enfants aux sciences et aux arts, elles leur font connaître la religion et leur inculquent les principes de la bienséance, elles leur tiennent lieu d'expérience et les aident à passer sans trop de troubles de l'enfance à la raison de l'âge mûr. La vieille comtesse d'Erneville dans *Les Mères rivales*, Mélanie dans *Alphonse ou le fils naturel*, Diana dans *Alphonsine ou la tendresse maternelle* sont des figures génériques, des noyaux déterminants dans le lacis narratif auxquels on se reporte à chaque fois qu'on loue les mérites des protagonistes ou qu'on cherche à expliquer certaines de leurs erreurs. Pauline, Alphonse et Alphonsine ont eu la chance et le bonheur d'être guidés vers une voie honorable par des mères affectueuses, intelligentes et vigilantes. Il est significatif en même temps que la malheureuse comtesse de Rosmond, la cupide Mme de Resnel, le vil duc d'Olmène, le misérable don Sanche etc., ont perdu dans différentes circonstances le contact si précieux avec leurs mères et par la suite ont glissé plus ou moins loin du chemin de la vertu restant seuls face au vice et à la vanité.

Une mère sent ce qui est bien et utile pour son enfant, elle va décider le mieux sur quelles choses l'éclairer, contre lesquelles l'avertir et à propos desquelles le laisser dans une *ignorance positive*¹⁶⁹ qui gardera son âme et son imagination en paix. Mme de Genlis a une grande confiance dans l'intuition pédagogique d'une mère et ne met pas en doute sa capacité de trouver les ressources et les moyens d'élever correctement tant une fille qu'un garçon vertueux, d'autant plus que dans l'opinion de la comtesse l'éducation des deux sexes est globalement pareille.

¹⁶⁸ *Alphonsine ou la tendresse maternelle*, vol.III, *ibid.*, p. 131.

¹⁶⁹ *Ibid.*, p. 108.

Il apparaît en général comme assez régulier que les protagonistes des romans de Mme de Genlis soient des femmes et qu'elles toutes aient une importance capitale dans leurs familles ainsi que dans la communauté qu'elles habitent. C'est surtout dans des personnages féminins que la vertu et la stabilité morale sont illustrées par l'auteure. Les femmes sont moins susceptibles de passions que les hommes, elles sont plus fermes dans leurs principes moraux, tout en étant plus sensibles elles sont en même temps plus fidèles, plus pudiques, plus solides en vertu. La femme est transfigurée dans les romans de la comtesse. Les héroïnes genlisiennes sont harmonieusement accomplies en tant qu'épouses, mères, amies, maîtresses de la maison et bienfaitrices des pauvres, elles génèrent des vertus sublimes tout autour et deviennent les noyaux émotionnels de leur cercle de proches.

Dans le sous-chapitre qui suit on se propose de commenter quelques portraits concrets de femmes vertueuses que Mme de Genlis présente dans ses romans, ainsi que leurs parcours vers le bonheur, en insistant sur le rôle décisif de la vertu dans leur affrontement réussi de toutes les difficultés de leurs sorts. Ces femmes sont renforcées et aguerries par la vertu. Leur vertu est leur avantage, leur puissance, leur philosophie. C'est grâce à leur correction morale et au fondamentalisme de leurs principes qu'elles sont capables de comprendre que parfois l'injustice peut être un bien, à condition qu'on la regarde comme une motivation de perfectionner le caractère, de se guérir de la vanité et de se tourner vers Dieu. En gros, c'est dans des réflexions pareilles que trouvent leur consolation et leur stimulation les héroïnes vertueuses des romans genlisiens.

3.2. Héroïnes exemplaires fortifiées et sauvées par la vertu

Dans la fiction genlisienne la force de la femme est dans sa vertu. Grâce à ses qualités morales louables et à son intégrité spirituelle, la femme est réhabilitée de son impotence juridique et politique aux yeux des hommes. Il y a toujours dans les romans de Genlis des femmes étalons de la vertu, qui représentent un standard, une mesure par rapport à laquelle tous les autres personnages et leurs actions doivent être jugés. Ces héroïnes, presque impeccables dans tous les aspects, constituent la carcasse du discours moral que l'auteure intègre à ses romans.

Les protagonistes des *Mères rivales*, la comtesse Albertine d'Erneville, sa fille Pauline, marquise d'Erneville et la rivale de celle-ci, la comtesse de Rosmond, mère biologique de Léocadie, que la marquise a adoptée et a élevée avec adoration, sont toutes douées d'une beauté physique remarquable, mais se distinguent aussi par des qualités morales précieuses et dignes, en répondant pleinement aux critères qui font une femme vertueuse et moralement impeccable. L'auteur s'attarde peu sur la description du portrait physique de ses héroïnes. Il lui paraît

suffisant de dire à propos de Pauline par exemple qu'elle était « d'une beauté parfaite », que « sa fraîcheur est celle d'une rose blanche », qu'« il n'y a pas de figure mieux proportionnée ».¹⁷⁰ La simplicité de sa robe complète la description de son aspect physique, ce sont ses vertus qui comptent en premier pour sa vraie beauté.

Pauline incarne l'idéal féminin : belle, bien élevée, modeste et point orgueilleuse, extrêmement « délicate et avec une sensibilité incomparable »¹⁷¹, c'est un ange, et c'est le modèle de perfection filiale et uxoriale que prône Mme de Genlis dans ses écrits toujours moralisateurs et pédagogiques. En accord avec le modèle éducatif recommandé par l'auteure, on insiste dans ce roman sur la grande importance de l'éducation correcte des filles, qui doivent être cultivées et éclairées, et dont l'instruction ne doit pas s'arrêter même après le mariage. Les divers intérêts et les talents de la femme sont à encourager et à développer, Pauline peint, danse, fait de la musique, apprend l'anglais et l'italien, lit des vers, s'essaye à l'écriture, et tout cela ne l'empêche aucunement d'accomplir ses obligations de mère, d'épouse et de maîtresse de la maison. Dans une société où les hommes ont fait les lois, la gloire et les honneurs, tout pour eux, laissant aux femmes la contrainte, les préjugés et l'ignorance¹⁷², c'est en valorisant leurs grâces naturelles que les héroïnes des *Mères rivales* gagnent le respect de ceux qui les entourent et réussissent à obtenir une sorte d'autonomie vertueuse. L'observation du comportement et des attitudes de Pauline dans différentes situations, permet de dégager un *modus operandi* recommandable dans la famille, dans lequel ni les maris ne sont pas incommodés, ni les femmes ne sont pas inconséquentes.

Avec « l'esprit le plus cultivé, le plus brillant, et une sensibilité exquise, avec une modestie et une ingénuité remarquables ; un mélange singulier d'instruction, de finesse et d'innocence, de raison et d'étourderie enfantine »¹⁷³, cette jeune femme est faite pour être admirée et prise comme exemple. Son grand cœur et son âme pure sont remplis de tendresse et de bonté, elle est adorée par ses proches, appréciée et respectée par ses voisins, chérie et vénérée par les pauvres. Le stoïcisme et la sagesse avec lesquels Pauline résiste à toutes les épreuves du blâme général, le courage et la grâce avec lesquels elle pardonne son mari égaré et méfiant, la

¹⁷⁰ *Les Mères rivales ou La Calomnie*, tome III, Paris, Maradan, 1819, p. 37.

¹⁷¹ *Ibid.*, tome III, p.158.

¹⁷² Bonie Arden Robb, *Félicité de Genlis : Motherhood in the Margins*, Newark: University of Delaware Press, 2008, p.152.

¹⁷³ *Les Mères rivales ou La Calomnie*, tome I, *ibid.*, p. 8.

clémence et la douceur qu'elle garde pour Léocadie et pour la mère biologique de celle-ci, font de la jeune comtesse d'Erneville l'incarnation de la vertu la plus naturelle et incorruptible.

En suivant attentivement la présentation que fait Mme de Genlis de son héroïne tout au long du roman, on entend bien que les vertus de Pauline présentent, d'un côté, une belle manifestation de certaines prédispositions innées et d'origine divine, mais de même, de l'autre côté elles résultent de la contribution d'une mère éducatrice et dirigeante, qui protège et aguerrit les penchants naturels de son enfant, qui les développe, les complète, fait tout le possible pour que les aptitudes deviennent des habitudes et, étant toujours près, ne permet pas à la vertu de s'égarer.

Le cas de la jeune Alphonsine est en général unique : sa personnalité et sa destinée exceptionnelles, parfois invraisemblables, mais toujours fascinantes, sont le résultat d'une hypothèse expérimentale philosophico-pédagogique de l'auteure. Toujours à la recherche d'une formule optimale de l'éducation morale, Mme de Genlis a imaginé cette enfant prodige née et élevée dans un souterrain obscur, n'ayant pour compagne que sa mère, ne jouissant que du plaisir de la prière et, pourtant, étant parfaitement heureuse et tranquille. Alphonsine présente une concentration maximale de vertu et de beauté spirituelle suite aux circonstances extraordinaires de son apparition au monde et à l'éducation épurée de toute idée impropre qu'elle a reçue de sa mère Diana : « La voilà cette enfant unique sur la terre par son innocence et par sa sensibilité ! cet être angélique dont les sens sont aussi purs que le cœur, dont toutes les sensations sont intimement unies à des sentiments vertueux !... »¹⁷⁴.

Avec son regard chaste, naïf et sincère, avec son calme et sa simplicité naturelle, Alphonsine n'inspire que de l'attendrissement et de l'admiration à tous ceux qui la voient. N'ayant aucune idée de l'usage du monde et de ses agréments de convention, la fille de Diana éclipse facilement toutes les jeunes filles mieux instruites et plus maniérées qu'elle. C'est que la finesse acquise et les gestes affectés ne surpasseront jamais la grâce et la vertu naturelles. Ainsi tout en encourageant le perfectionnement et l'élargissement de l'éducation des filles, c'est aux qualités naturelles et aux élans purs que Mme de Genlis donne la priorité dans les portraits de ses héroïnes exemplaires.

Alphonsine est née avec le sceau de la vertu imprimé sur son âme, et sa mère a tout fait pour que cet état vierge et doux de sa conscience persiste le plus longuement possible. Quant à Diana, son chemin vers la vertu a passé par l'erreur - un péché de jeunesse dont les conséquences ont été l'emprisonnement dans le souterrain et la naissance d'Alphonsine. Effrayée, humiliée,

¹⁷⁴ *Alphonsine ou la tendresse maternelle*, tome II, *ibid.*, p. 162.

abusée et privée de tout ce qu'elle a, jusqu'à la lumière du soleil, Diana se tourne vers Dieu et vers la vertu, ce qui la sauve d'une mort pénible dans l'oubli et dans le désespoir.

La foi franche et bienfaisante est une découverte salutaire pour cette femme qui n'a connu que les gestes religieux de convention jusque là. La religion est devenue son refuge, en lui donnant la foi, elle lui a donné la confiance et a affermi son courage. C'est la religion qui lui a rendu l'espérance et l'a motivée de se perfectionner moralement. Genlis insiste sur le fait que c'est pas du désespoir et du manque de choix que la jeune captive se console avec des illusions délirantes, mais c'est à partir de la lecture des textes saints et par un minutieux examen de soi qu'elle purifie ses pensées et fortifie sa volonté. La composante religieuse de la métamorphose morale par laquelle passe Diana dans le souterrain, est fondamentale. C'est là que la mère d'Alphonsine a puisé ses forces et ses principes rigides : « la religion qui sanctifie les vertus peut seule encore les rendre inébranlables »¹⁷⁵.

Tandis que son corps est soumis aux privations les plus dures, son moral se redresse et s'édifie dans cet affreux isolement de la caverne. Livrée à soi-même, mais aussi ayant reçu cette provocation salutaire de la destinée, qui lui donne une fille, la captive passe par une introspection profonde et douloureuse et trouve en soi la force pour renaître des cendres de son honneur souillée. La foi et le sentiment maternel lui font oublier toutes les souffrances physiques et elle dépasse vraiment les bornes de patience et d'endurance que la Nature prescrit pas seulement pour une femme, mais pour un être vivant en général. Avec un courage surhumain et avec une résignation vertueuse, Diana résiste aux souffrances, elle conscientise sa faute et fait tout pour l'expié. La seule chose qu'elle demande au Créateur est de cultiver dignement l'âme belle et pure d'Alphonsine et de la préserver du vice et du repentir amer par lequel sa mère a dû passer.

La maternité représente la seconde source de laquelle Diana puise son stoïcisme et sa résistance morale à toutes les épreuves et à tous les malheurs. Le statut de mère change radicalement la modalité de réflexion de la jeune femme condamnée à l'emprisonnement dans le souterrain. Cette nouvelle circonstance de sa vie mobilise toutes ces ressources physiques et spirituelles, en la faisant passer de l'état de condamnée à l'anéantissement au rang des favorisés par le sort. Diana reprend miraculeusement courage et apprend très vite qu'il n'y pas de plus grand bonheur que d'avoir un enfant, surtout quand la mère sent qu'il lui appartient entièrement et à tout moment. Sa tendresse maternelle s'empare de tout son être sans réserve et la joie de donner des soins à Alphonsine devient, dans la même mesure que la religion, le refuge moral de

¹⁷⁵ *Alphonsine ou la tendresse maternelle*, tome III, *ibid.*, p. 320.

la pauvre Diana. Au bout de quelque temps elle arrive à idéaliser sa situation qu'elle trouve digne d'envie et providentiellement édifiante :

« Cette destinée maternelle me paraissait digne d'envie ; il me semblait que ma fille m'en appartenait mieux. Je remerciais le ciel qui m'imposait l'obligation de me dévouer tout entière au seul attachement passionné de mon cœur »¹⁷⁶.

Après la naissance d'Alphonsine, l'unique sens de la vie de Diana est devenu l'assurance de son bien-être tant physique que spirituel. Pour cela elle s'est promise de se purifier moralement, de descendre jusqu'au fond de son cœur et d'y essuyer tout sauf la vertu, pour ensuite transmettre cet état d'harmonie et de grâce à sa fille. Formée dans la souffrance et dans la privation, la vertu de Diana peut paraître comme trop rigide et sobre. Elle est impitoyable envers soi-même et ne laisse personne négocier avec sa conscience. Elle tient à son confort moral retrouvé paradoxalement dans le souterrain sinistre à un tel point qu'elle le préférerait facilement à tout le bouillonnement de la vie en société où la vertu est soumise à tant de risques.

Même après avoir été libérée de la grotte, la mère d'Alphonsine ne relâche pas sa vigilance et ne se permet aucune faiblesse quelque inoffensive qu'elle soit. Ayant prié pendant treize ans pour le pardon de son erreur, Diana a mérité d'être excusée. Les personnes les plus sévères ne lui en veulent plus pour son égarement en considérant que la naissance illégitime d'Alphonsine a été anoblée par la souffrance et la résistance de sa mère. Mais Diana ne cherche pas à se justifier, et renonce sans détour au monde pour continuer son parcours vertueux près de ses proches et pour ne jamais oublier la cicatrice qu'a laissée sur sa destinée une ancienne faiblesse. L'idée que sa fille peut perdre ses vertus et sa pureté hors du souterrain, fait horreur à Diana à un tel point qu'elle lui impose toute sorte de restrictions et de limitations de comportement. Ces restrictions deviennent l'objet de la critique des autres mères qui observent ses relations avec Alphonsine, mais Diana est catégorique et inflexible dans sa résolution de préserver son enfant du péché et du regret de la faute. Car ce qui est clairement et soigneusement révélé dans les enseignements moraux que Genlis incorpore à ses romans, c'est que tout en laissant le droit de se redresser et d'être pardonné à celui qui est tombé de la hauteur de la vertu, elle est convaincue qu'il n'y a rien de plus précieux et de plus admirable que la vertu pure, que rien n'a profané.

On retrouve la même intention morale dans l'opposition éloquent de la constance éthique admirable de Pauline d'Erneville à la non moins digne résolution vertueuse de la comtesse de Rosmond d'expié sa faute de jeunesse pendant toute sa vie, s'étant retirée ensuite au couvent. Ayant donné naissance à un enfant illégitime et l'ayant confié à l'épouse de celui qui

¹⁷⁶ *Alphonsine ou la tendresse maternelle*, tome II, *ibid.*, p. 118.

en était le père, Rosalbe de Rosmond est restée avec le cœur déchiré et la conscience tachée jusqu'à la fin de sa vie. Le pénible sentiment de culpabilité l'a menée vers l'isolement du monde et la retraite volontaire de la société, malgré sa beauté, sa réputation impeccable et sa fortune. Tout comme Diana elle est devenue dévote, tout comme elle la comtesse de Rosmond a changé de priorités dans la vie. Mais, à la différence de Diana, elle a payé cher pour sa faute de jeunesse - elle a perdu la possibilité de jouir de sa maternité. Le destin de Rosalbe de Rosmond est une réplique de la part de Madame de Genlis à tous ceux qui, dans le cadre de *la querelle des femmes* au XVIII^e siècle, « se rebellaient contre l'absolutisation du rôle maternel »¹⁷⁷ dans la vie d'une femme. Loin d'être d'accord à atrophier l'image féminine et à la limiter à la maternité, Genlis montre comment tout le reste perd son attraction et sa valeur dès que la femme ne peut pas exercer cette fonction.

Si Léocadie, l'enfant que Rosalbe a confiée aux soins de Pauline, hésite à donner préférence à l'une des deux mères qui concourent pour son amour et pour sa reconnaissance, l'auteure est décidée à ce sujet. Dans la préface de son roman *Les Mères rivales*, Mme de Genlis avertit le lecteur de son intention de lui faire sentir que la vertu sans tache et sans lacunes est supérieure à tous les égards à celle qui a passé par la faute et par le repentir. En parlant de la vertu il faut être sans équivoque et sans indulgence. La morale chrétienne encourage la repentance et la pénitence des âmes tombées dans le péché, Mme de Genlis prône aussi la clémence et la miséricorde par rapport à ceux qui se sont égarés, mais elle favorise le perfectionnisme moral et fait l'éloge de la vertu intacte et inaltérable. C'est pourquoi l'irréprochablement vertueuse Pauline prend le dessus dans la rivalité symbolique avec la contrite comtesse de Rosmond, même si cette dernière a fait tout le possible pour expier sa faute aux yeux des hommes et de Dieu.

Mélanie, la mère d'Alphonse, s'inscrit également dans cette compagnie d'héroïnes dont les mérites vertueux sont ombragés par un regrettable péché du passé. Mais le cas de Mélanie a ce de particulier qu'elle ne porte aucune responsabilité factuelle pour l'erreur funeste dont les conséquences l'ont marquée profondément en bouleversant toute sa vie. Dans son histoire l'homme a fait un honteux usage de son avantage de force physique en violant l'innocente jeune fille, qui n'a pas été même en état de comprendre tout ce qui s'est passé. Épouvantée par l'impertinence du comte d'Olmène, Mélanie s'est évanouie dans ses bras. Le scélérat a abusé de cet état d'anéantissement de la fille, ainsi qu'elle *a perdu l'honneur sans perdre l'innocence*¹⁷⁸.

¹⁷⁷ Bonie Arden Robb, *Félicité de Genlis : Motherhood in the Margins*, Newark: University of Delaware Press, 2008, p. 14.

¹⁷⁸ *Alphonse ou le fils naturel*, tome I, *ibid.*, p. 96.

À premier égard il paraît qu'on devrait classer Mélanie au rang des victimes dans toute cette histoire et destiner tout le blâme au compte. Mais il est impossible de réparer l'honneur souillée de la fille, la haine et le désir de vengeance ont corrompu l'âme de Mélanie, enfin il y a l'enfant illégitime qui a paru au monde suite à cette violence et qui a saisi à sa mère toute chance de se justifier aux yeux de la société. Pour le milieu, la coutume et les règles de bienséance qui sont durs et inflexibles, pour le « qu'en-dira-t-on » qui juge d'après les apparences, la jeune mère malgré elle est une pécheresse. Mais ce qui est peut-être encore plus important c'est que Mélanie a perdu pour toujours le calme et la tranquillité de l'innocence et qu'en s'autoestimant elle ne peut plus prétendre à appartenir au nombre des personnes vertueuses guidées par des principes invariables. La situation de Mélanie est vraiment bizarre et confuse, car sans être coupable elle est contrainte de craindre la réaction des autres, de trouver des justifications et des excuses, de dissimuler et de s'angoisser. Son aventure regrettable ne peut laisser indifférent personne de ceux qui en apprennent les détails, et l'impression équivoque qu'elle laisse, se résume dans l'appellation que donne à Mélanie son futur mari Melvil – *la plus intéressante des victimes*.

Pourtant, avant de qualifier toute cette situation, il faut prendre en compte la décision risquante et digne à la fois que Mélanie a prise en choisissant de garder l'enfant qu'elle portait sous son cœur ayant refusé de boire le breuvage préparé par sa bonne, qui pouvait l'en délivrer. Ce choix vertueux et courageux n'est pas sans doute celui d'une victime affligée et découragée, mais c'est celui d'une combattante, d'une femme forte et brave qui ayant connu le vice et le déshonneur a trouvé en soi la détermination de revenir à la vertu et de s'y consacrer sans réserve. Tant qu'elle n'a rien à se reprocher elle n'a pas à craindre le monde et ses conventions. En bonne chrétienne et en vraie femme elle se prend pour seuls juges Dieu et son enfant, dont elle peut ne pas redouter les reproches car elle n'en a mérité point. Si jamais elle devra rougir c'est de malheur et pas de honte, et en se soumettant à tant de dangers et de privations pour mieux cacher un crime dont elle n'a pas été même complice, c'est pour sauver la vie de son enfant et pour assurer son bonheur.

Tout comme les autres mères malgré elles dont Mme de Genlis décrit les histoires, Mélanie trouve dans l'instinct maternel les réponses à toutes ses questions, elle y puise la force et la motivation pour continuer de vivre, ainsi que le courage de s'opposer à l'injuste mépris du monde. Le statut de mère anoblit son existence et la renforce dans la vertu. C'est la maternité qui réveille tant d'élans précieux et saints dans son âme, c'est l'intérêt pour la vie de son enfant qui la fait apaiser sa haine et son désir de vengeance. L'amour maternel l'enflamme d'un désir ardent de faire des études sérieuses pour pouvoir ensuite donner des leçons à son fils adoré. Mélanie sent la douce responsabilité pour son Alphonse, ce qui la pousse à devenir meilleure, à faire progresser ses connaissances ainsi que perfectionner ses principes moraux et sa conduite.

N'ayant jamais connu le monde, elle cherche des exemples à suivre et des règles à se conformer dans les textes saints et dans la religion. Finalement il en résulte « une doctrine trop absolue, une morale trop rigoureuse, pour qu'elle puisse être praticable dans la société »¹⁷⁹.

La question de l'intégration sociale de la vertu, telle qu'elle est présentée par Mme de Genlis, mérite une attention particulière à cause de certaines particularités du modèle comportemental qu'elle suppose et qui, en interaction avec la société, apparaît comme incongrue à beaucoup d'égards. Il apparaît comme assez paradoxal que les héroïnes genlisiennes, en général altruistes et philanthropes, rencontrent des difficultés à être comprises et acceptées dans le monde. On s'attardera sur cet aspect de la conception de la vertu de la comtesse de Genlis dans les paragraphes qui suivent, pour essayer d'en discerner la signification dans le contexte des exemples de notre corpus.

3.3. La question de l'adaptation sociale des héroïnes vertueuses à la Genlis

L'auteure insiste systématiquement sur quelque inadaptation de ses héroïnes vertueuses à la trivialité du milieu social qui les entoure. Elles vivent toutes pas seulement loin des événements mondains et des divertissements des couches supérieures, mais tant Pauline et sa mère, que Mélanie, Herminie, Diana et d'autres, vivent dans la retraite, en général à la campagne, étant très réservées quant à l'élargissement de leur cercle de connaissances et très sélectives en s'engageant dans l'amitié ou dans d'autres relations plus proches avec ceux qui en ont l'intérêt. Malgré la paisibilité de leurs vies et leurs caractères équilibrés, des conflits avec l'entourage leur arrivent quand même, principalement à cause de leur perfectionnisme et de l'écart de leur train de vie de la norme médiocre qui sert de repère pour la plupart des gens.

Ainsi Pauline, par exemple, est longtemps méprisée dans la société pour ce qu'elle ne rend pas de visites et ne reçoit pas chez soi. On la juge hautaine et prétentieuse sans même la connaître, on la dénigre volontairement sans avoir les moindres preuves de ses fautes, on ne perd aucune occasion de lui exprimer la froide indignation et le dédain universel générés par la haine et la méchanceté de ses calomnieurs. C'est que plus la personne est vertueuse, plus la société est exigeante avec elle, plus elle veut de preuves de sa vertu et ces preuves doivent être nécessairement publiques. On pourrait entrevoir dans cet exemple minutieusement présenté dans le roman *Les Mères rivales*, la mise en évidence du paradoxe de l'évaluation de la vertu dans le

¹⁷⁹ *Ibid.*, p. 138.

monde, ainsi qu'une fine ridiculisation des règles de la bienséance exagérée qui transgresse les frontières du personnel et du privé au nom de la satisfaction du besoin collectif de spectacle.

Indifférents à la vertu et aux mérites de Pauline, l'ensemble de ses voisins et de ses parents lui exigent des démonstrations d'amitié et de politesse, ainsi que des invitations et des explications sur sa biographie. La modestie et l'insociabilité de la jeune marquise d'Erneville apparaissent comme suspectes et servent de prétexte pour la juger coupable de toute sorte de péchés. En mettant en évidence toute l'injustice avec laquelle est traitée la chaste et digne Pauline dans son entourage, Mme de Genlis rappelle le fait que « le monde est bien léger et bien corrompu »¹⁸⁰ dans ses jugements et que l'opinion générale n'est pas infaillible. Cependant, tout déréglé que soit le monde, en général le bon sens commun honore et respecte la vertu, et dans les romans genlisiens « la patience et la vertu triomphent tôt ou tard de la calomnie »¹⁸¹. Se gardant d'attiser les insinuations, mais en même temps ne se permettant pas la faiblesse d'en paraître accablée, Pauline est convaincue qu'il faut chercher à se justifier non par des discours, mais par la conduite et les actions.

Pour Diana de Mendoce résignée devant son sort et habituée à sa captivité, la société s'associe à des valeurs futiles et à des dangers moraux. La vertu est étroitement jointe à l'isolement dans son imagination, elle la conçoit unie à cette solitude qui libère l'esprit de tant de conventions mondaines inutiles qui ne peuvent causer que du discomfort spirituel à celui qui a goûté le plaisir d'être livré à soi-même. C'est à l'abri de la vanité, de l'envie, de la jalousie, de la moquerie, de la colère, et de tant d'autres vices et défauts sociaux que Diana a érigé l'admirable créature angélique parfaitement innocente et absolument inaltérée qu'est Alphonsine. Se rappelant avec regret et avec dédain la médisance et le mensonge, l'orgueil et la perfidie qui sont partout dans le milieu dont l'emprisonnement l'isole, Diana se dit qu'elle préférerait mourir dans les ténèbres du souterrain à moins que sa fille ne perde ses vertus et sa pureté hors de l'enceinte qui l'a protégée de tant de maux.

À son tour Alphonsine témoigne à plusieurs reprises de la frayeur que lui inspire l'idée de vivre avec une multitude de gens qu'elle ne connaît pas et parmi lesquels il se trouverait sûrement des méchants qu'elle ne pourrait pas distinguer des autres. Malgré sa curiosité et son envie de voir une ville, elle en a peur car elle s'imagine qu'il y a trop de folies et de dangers pour une jeune personne prudente et vertueuse. Diana inspire à sa fille l'idée que le plus sûr est de rester à la campagne, où la plupart des gens sont modestes et travailleurs, « ne devant leur

¹⁸⁰ *La Calomnie ou les mères rivales*, tome I, *ibid.*, p. 253.

¹⁸¹ *Ibid.*

aisance et leur repos spirituel qu'à la vertu persévérante et laborieuse »¹⁸². C'est surtout la société des riches qui est à redouter selon Diana, car en provenant de ce milieu elle connaît bien « combien il est dangereux de naître dans un palais, et de n'avoir à désirer sur la terre que de frivoles superfluités et de vains honneurs ! »¹⁸³. Dans ces cercles où l'on est plus touché d'une réputation éclatante que du vrai mérite, on déforme la représentation de la vertu et la quête d'une renommée positive pousse souvent les gens à la fausseté et à la flagornerie.

Pourtant, on ne peut pas laisser sans attention le fait que Mme de Genlis n'encourage pas la bravoure déraisonnable avec l'opinion du monde chez ses héroïnes. Les femmes doivent être prudentes avec l'avis public. Tout en défendant la vérité, ce serait une in-considération pour une représentante du beau sexe de déclarer la guerre à la société. Un homme peut sans grands problèmes n'attacher nulle importance à ce que l'on pourrait penser ou dire de lui, tandis que dans le cas d'une femme, malgré tout, les choses sont objectivement différentes. La sage et fiable comtesse Albertine d'Erneville signale à sa fille Pauline que c'est déjà « la seule pudeur qui doit rendre l'opinion publique respectable à notre sexe »¹⁸⁴. Il va de soi qu'une dame doit veiller à ne pas faire ni une chose blâmable ni une légèreté, mais elle doit respecter toutes les bienséances tout en gardant son indépendance des éloges et de la censure. Pour déjouer les méchants et gagner les faveurs collectives une femme a besoin de patience et de courage, ainsi que de fermeté dans ses vertus et de confiance dans l'équité suprême du ciel.

S'étant raccommodée avec le monde, Pauline ne se met pas à crier son triomphe, mais se fait les conclusions de rigueur qui la déterminent de continuer de se tenir à distance de tout ce qui a affaire à la publicité. Le monde qui a soumis à l'épreuve la vertu de Pauline pendant si longtemps et qui lui a causé tant de souffrances, n'a pas pu la tourner vers la fatuité et semer dans son âme les germes de la vanité. Toujours inébranlable dans ses principes, la vertueuse marquise d'Erneville reste fidèle à son système de valeurs et ni sous la pression de la multitude ni suite aux efforts des tentateurs isolés, ne soumet pas ses actions et ses attitudes à l'influence des jugements publiques, dont elle a trop bien senti le caractère changeant et arbitraire :

« La vanité ne me paraît qu'une sottise, et la gloire qu'une fumée ; je ne blâme point le monde de juger sur des apparences et sur des mensonges adroits ; rien n'est plus naturel, mais la réputation dépend trop du hasard, pour qu'elle puisse être un bien véritable. On doit se comporter comme si l'on y mettait un grand

¹⁸² *Alphonsine ou la tendresse maternelle*, tome III, *ibid.*, p. 115.

¹⁸³ *Ibid.*

¹⁸⁴ *Ibid.*, p. 254.

prix, la décence et la vertu nous le prescrivent, mais il faut vivre pour Dieu et pour soi [...]»¹⁸⁵

Dans ce sens la protagoniste du roman *Alphonse ou le fils naturel*, Herminie, suit avec application les prescriptions des règles de la décence. De toutes les héroïnes vertueuses des romans genlisiens, elle est celle qui attache le plus d'importance à l'opinion publique et qui considère que veiller à sa réputation est un devoir. N'ayant jamais quitté la ville et ne connaissant pas ce que c'est que la retraite du monde, elle réussit néanmoins à conserver ses principes et ne succombe pas aux tentations du vice qui l'entoure. Mais pour cela elle a besoin d'une possession de soi imperturbable et d'une clairvoyance exceptionnelle. N'ayant aucun conflit évident avec les gens de son entourage, Herminie présente un net contraste de conduite et de réflexion avec sa tante orgueilleuse et superficielle, avec son cousin étourdi et méchant, avec son oncle perfide et sans scrupules, etc. Sauf Zoé, qu'elle aime comme une sœur et de l'éducation de laquelle elle s'occupe, Herminie n'a pas d'amis ou de confidents. Elle ne s'inscrit pas dans le groupe de gens pour qui la bienséance n'est qu'une formalité. Elle veut vivre honnêtement pour avoir la conscience tranquille et pour être pure en face de Dieu, mais aussi pour que personne ne puisse jamais lui reprocher quelque chose.

La crainte de se déshonorer figure parmi les causes du refus d'Herminie de lutter pour la légitimité de son amour avec Alphonse. Tâchant d'étouffer la voix de son penchant, à beaucoup d'égards inconvenant, pour le fils illégitime de son oncle, la correcte et scrupuleuse Herminie craint plus que tout autre chose de paraître aux yeux de celui qu'elle aime dépouillée de toute considération dans la société et avec la réputation flétrie. Elle s'efforce de soumettre à la discipline et à la raison ses sentiments incontrôlables, ayant des repères très strictes et très précis en ce qui concerne le comportement socialement désirable et généralement approuvé. Certes, Herminie a pris cette décision difficile de s'interdire une passion aveuglante et dévorante, pas seulement à cause du fait qu'elle n'a pas d'avenir dans la société, mais son choix, que lui dicte sa vertu, même si outrée ou invraisemblable, rappelle que le rôle des mécanismes de contrôle social dans la configuration des paramètres de la vertu n'est pas à négliger.

Donc, qu'elles soient injustement calomniées, qu'on les traite avec méfiance et avec réprobation, que leurs valeurs et leurs idéaux soient jugés comme exagérés et inabordables, les héroïnes des romans genlisiens ne deviennent pas des misanthropes et leur morale n'est pas asociale. Malgré les incongruités et les inconvénients qu'elles doivent supporter au sein de la communauté hétérogène et spontanée qu'elles côtoient, aucune d'entre elles ne se met en colère

¹⁸⁵ *Ibid.*, p. 271.

et ne lance de défi à la société, parce qu'elle comprennent et acceptent l'autorité objective de l'opinion des autres. Leur mérite est quand même dans ce qu'en respectant les règles de la décence et de la politesse, elles se réservent le droit de prendre des décisions et des attitudes indépendamment de la censure du « qu'en-dira-t-on », en se conduisant uniquement de leur propre sens moral et de l'enseignement de Dieu.

La vertu féminine si soigneusement esquissée par Mme de Genlis dans ses romans, cherche à établir un compromis entre l'intégration nécessaire de ses héroïnes dans la société et le droit moral à l'indépendance d'opinion et d'expression duquel elle les investit. Cette vertu de modèle genlisien est individualiste tout en étant altruiste, car il ne peut pas être autrement à son époque où tout ce qui tient des droits et des libertés sociales des femmes n'est pas collectivement approuvé et ne peut subsister que sous forme de propositions progressistes promues en pointillé et soutenues par des efforts individuels de quelques esprits éclairés. La conclusion que fait Pauline d'Erneville sur son attitude envers l'avis du monde est relevante dans ce sens : « Il faut vivre pour Dieu et pour soi, et mépriser souverainement l'opinion publique, c'est-à-dire, dans le fond de son cœur »¹⁸⁶. Loin d'être hypocrite, en se laissant la liberté d'être sincère et éveillée au moins *au fond de son cœur*, la femme vertueuse des romans de Genlis se fraie discrètement le chemin vers d'autres possibilités et attributions qui mettraient mieux en valeur tout son potentiel.

En se laissant le droit de *mépriser souverainement* les grandes assemblées et le public hétérogène, les héroïnes genlisiennes valorisent leur sociabilité dans des relations soigneusement cultivées et affectueusement protégées, telles que l'amitié. Entre amies la vertu s'affermir et s'épanouit dans toute sa splendeur, ne laissant aucun doute sur ce que les femmes sont susceptibles des plus nobles élans de solidarité et de complicité affective, contrairement à tant de stéréotypes désobligeants.

3.4. Amitié féminine et solidarité en vertu

Malgré le scepticisme général quant à l'amitié entre femmes et à la capacité de celles-ci de témoigner assez de fermeté d'esprit pour supporter toutes les contraintes exercées par un lien durable et solide tel que l'amitié virile¹⁸⁷, les exemples de vraies amies vertueuses et unies à jamais par les sentiments les plus nobles et désintéressés, ne sont pas rares dans les romans de la

¹⁸⁶ *Ibid.*

¹⁸⁷ Caroline Perron, « La passion de l'amitié. Une généalogie féminine », *Les budgets*, N° 188, avril 2000, [en ligne], URL : <http://archives.lautjournal.info/autjourarchives.asp?article=694>.

comtesse de Genlis. Ayant à passer par les épreuves et ayant à supporter les importunités du monde patriarcal, une femme vertueuse peut trouver du soutien et de la consolation seulement dans la solidarité d'une autre femme :

« Quand deux femmes sensibles et spirituelles, entre lesquelles nulle rivalité ne peut exister, se passionnent l'une pour l'autre, rien ne peut surpasser la vivacité de cette espèce d'enthousiasme et le charme de la confiance qui en résulte ; car une femme seule peut bien entendre et parfaitement comprendre une femme. »¹⁸⁸

L'amitié représente un refuge psychologique pour les héroïnes genlisiennes dont les relations avec la société sont assez compliquées. En retrouvant une personne confidente et solidaire elles se renforcent dans leurs principes et dans leurs convictions, que l'entourage trouve assez singuliers et essaye de réprimer. Entre amies les personnages féminins de Genlis osent être elles-mêmes, en partageant leurs malheurs elles se gardent d'erreurs désespérées, au nom de l'amitié elles sont capables de donner preuve de l'héroïsme vertueux le plus admirable. Dans le cas de Rosalbe de Rosmond et Mlle Agnès, de Pauline et la baronne de Vordac, d'Herminie et Zoé, etc., l'amitié représente, à côté du sentiment religieux et de l'affection familiale, un des fils conducteurs de ces femmes honnêtes et dignes dans leur parcours sur la voie de la vertu.

Pour la jeune Rosalbe de Rosmond l'amitié a joué le rôle de force édifiatrice, en lui faisant aimer l'honnêteté et tendre vers la vertu sur l'exemple d'une charmante jeune fille de son voisinage, dont elle a fait par hasard la connaissance et à laquelle elle s'est très rapidement attachée avec toute la sincérité et tout l'enthousiasme qui caractérisent l'aube de l'adolescence. C'est aux entretiens avec son amie et à ses exemples vertueux, que la future comtesse de Rosmond doit les premiers principes et les premières idées de religion et de morale qu'elle ait reçus. L'amitié vient compenser à cette orpheline le manque de tendresse et de patronage maternel en éducation et elle en conserve le plus tendre souvenir pour toute sa vie en reconnaissant son importance primordiale dans la configuration de son propre système de valeurs et de sa représentation de la vertu féminine et du bonheur :

« L'amitié vint me donner de nouvelles lumières ; elle fut ma première institutrice, et si elle n'eut ni le temps ni la possibilité de déraciner mes défauts et de former ma raison, du moins elle me fit connaître que le sentiment et la vertu peuvent seuls procurer le bonheur. »¹⁸⁹

En comparaison avec ce ravissement de jeunesse, l'amitié de Rosalbe avec Mlle Agnès est plus mûre, plus globale et conscientisée. Les deux amies ont éprouvée et fortifiée leur

¹⁸⁸ *Alphonse ou le fils naturel*, tome III, *ibid.*, p. 195.

¹⁸⁹ *La Calomnie ou les mères rivales*, tome III, *ibid.*, p. 243-244.

complicité pendant plusieurs années de coexistence en symbiose. La solidarité de ces deux femmes n'ayant aucun lien parental, qui se sont connues par hasard, qui se sont confiées l'une à l'autre leurs secrets, qui se sont encouragées mutuellement pendant presque vingt ans, qui ont toujours respecté les intérêts l'une de l'autre, et qui, jusqu'à la fin, se sont retirées ensemble au couvent des Ursulines ayant renoncé au bonheur personnel au nom de l'amie, présente une dimension exemplaire. Cette union spirituelle de deux âmes sensibles et dignes illustre comment les liens humains doivent motiver les gens à s'améliorer et les guider vers la vertu au lieu de les corrompre.

Rosalbe de Rosmond et Mlle Agnès ont l'une pour l'autre « le sentiment le plus tendre et le plus exalté »¹⁹⁰, elles vivent ensemble et se donnent « le doux nom de sœur », c'est une fraternité spirituelle dans laquelle il n'y a pas de domination ou de concurrence entre les deux compagnes. L'appréciation réciproque chez elles est inconditionnée, elles s'aiment et se respectent avec abnégation, chacune étant prête à sacrifier son bien-être personnel au nom du bien de l'autre amie. Ce dévouement suprême à la personne chérie au point de cesser de penser à soi, est extrêmement touchant dans l'épisode de la fin du roman, quand les deux femmes prennent le voile. Jeunes, belles, aisées, elles ont décidé de s'éloigner du monde, mais de rester à jamais ensemble. Et dans un moment si grave et si important pour les deux, leur seul souci est l'état de l'autre : « elle semblait oublier son propre sacrifice, elle ne voyait que celui de son amie... ».¹⁹¹ Dans de pareils détails on voit à quel point la vertu prônée par Mme de Genlis est altruiste. Ne faisant pas de ses héroïnes des victimes qui doivent se plier devant la force des autres, elle les investit de force intérieure, de générosité et de magnanimité suffisant à pouvoir et à vouloir faire des sacrifices au nom du bien des autres tout en restant satisfaites et heureuses.

La même disposition à l'abnégation caractérise l'amitié qui lie Herminie et Zoé. En protégeant et en édifiant sa jeune compagne et parente, Herminie satisfait plusieurs instincts féminins à la fois : elle offre à Zoé ses soins et sa tendresse presque comme une mère, elle lui transmet ses connaissances et ses principes moraux comme une éducatrice, enfin elle sacrifie son amour passionnel pour Alphonse à son amitié en arrangeant l'avenir et en assurant le bien-être de deux personnes qui lui sont chères et en devenant leur principale bienfaitrice. Personne ne peut la convaincre de modérer l'excès de sa bonté et de sa générosité, rien ne la contente plus que la possibilité de pouvoir partager tant ses biens matériels que ses émotions avec la personne dont la Providence l'a attachée avec les liens de l'amitié la plus franche :

¹⁹⁰ *Ibid.*, p. 21.

¹⁹¹ *Ibid.*, tome IV, Paris, Du Pont, 1819, p. 299.

« Je ferai avec autant de joie que d'exactitude tout ce que j'ai annoncé ; et n'est-ce pas s'enrichir que de partager sa fortune avec ce qu'on aime ? C'est bien alors qu'on jouit davantage de ce qu'on a donné que de ce qu'on possède ![...] J'ai sacrifié l'amour à la raison, à l'amitié, à la réputation d'Alphonse, à la mienne : ce sentiment que tout réprime s'éteindra quand j'aurais formé l'union d'Alphonse et de Zoé. »¹⁹²

L'amitié et le devoir de complicité au bonheur de son amie, préservent Herminie d'une passion déraisonnable, en la rappelant à la vertu et au bon sens. Elle n'admet pas que le bonheur puisse être égoïste. L'amitié qui la lie de Zoé est si tendre et si solide que même l'amour ne peut pas faire balancer ce sentiment dans son cœur. Elle n'a pas même l'idée de défendre son droit à l'amour de celui qui est entre elle et son amie. Il est inconcevable pour Herminie de rivaliser avec celle qui voit en elle son ange tutélaire et sa confidente. N'osant pas désoler Zoé, qui ne soupçonne même pas le sacrifice que son amie fait pour elle, et en se sachant plus forte et plus tenace que celle-ci, Herminie suit la voix de la raison et de la vertu en renonçant à son penchant pour l'homme qui est dans son cœur comme dans celui de son amie. En plus, elle le fait avec tant de sincérité, de naturalité et de fermeté que même Alphonse se soumet à sa décision et il ne lui reste pas d'autre choix que de suivre passivement avec un mélange d'étonnement, d'admiration et de douleur toutes les démarches de celle qui est restée pour lui inabordable. Après avoir retrouvé la paix et l'espérance du bonheur auprès d'un autre homme et en observant l'heureux mariage de Zoé avec Alphonse, Herminie n'a pas de satisfaction plus grande que de recueillir le doux fruit de son noble sacrifice volontaire. Elle réussit de garder sa confiance tranquille et son amitié non altérée grâce à sa fidélité à la vertu, dont la récompense est le bonheur durable et approuvable dont jouit tout le monde à la fin du roman.

Pour Alphonsine, qui n'a pas connu d'autre attachement que l'amour de sa mère, l'amitié qui la lie avec Inès, une jeune fille presque de son âge, se construit sur de la curiosité et sur de l'intuition. Cette enfant qui craint plus qu'autre chose de se rapprocher des gens dont elle ne pourra pas discerner la vraie nature, reçoit avec enthousiasme les marques d'amitié d'Inès et l'accepte dans son intimité principalement à cause d'un pressentiment qui lui permet de deviner l'honnêteté et la décence de cette nouvelle connaissance. La vertu comme fondement des liaisons humaines est la garantie la plus sûre de leur viabilité et de leur sort favorable, selon Mme de Genlis. L'amitié d'Alphonsine et d'Inès rapprochées par la vertu et par le partage des valeurs morales communes, s'annonce une union très prometteuse, utile à toutes les deux, leur ouvrant de nouvelles possibilités et d'importantes vérités dans la vie, en leur servant de source d'inspiration ou en leur offrant de la consolation.

¹⁹² *Alphonse ou le fils naturel*, tome II, *ibid.*, p. 196-197.

Le côté de participation affective, de compassion et de consolation est surtout mis en valeur sur l'exemple de l'amitié de Pauline avec la baronne de Vordac. Ayant mérité la sympathie et la confiance l'une de l'autre grâce à leur lucidité et à leur vertu, chacune des deux jeunes femmes apprécie beaucoup la présence de l'amie dans sa vie. La baronne de Vordac est l'alliée fidèle de Pauline dans toutes ses entreprises, elle la soutient dans toutes les situations affligeantes en constituant un maillon important dans le réseau de relations sociales de la modeste et souvent vulnérable marquise d'Erneville. Admirant sincèrement la pureté spirituelle et la droiture de son amie, la baronne ne met jamais en doute son honnêteté et résiste fermement à toutes les rumeurs dénigrantes qui mettent en danger leur amitié. Offrant son soutien moral, mais aussi contribuant à la réhabilitation sociale de Pauline par des actions concrètes, Mme de Vordac croit servir la noble cause de la vérité et de la vertu et par cela se relève dans ses propres yeux ainsi que dans les yeux de ceux qui ont la possibilité d'observer cette admirable solidarité entre les deux héroïnes. Cette amitié salutaire est toujours assez généreuse pour offrir l'aide nécessaire sans attendre de récompense, elle est assez clairvoyante pour ne pas se laisser abuser par de fausses apparences, enfin elle est assez intelligente pour que les témoignages de son estime ne paraissent jamais des effets de la simple tolérance et ne puissent jamais causer du discomfort moral à celle à qui ces témoignages sont destinés.

Ainsi, en restant fidèle à sa préoccupation de démontrer les avantages de la mise en pratique de ses enseignements sur la vertu, Mme de Genlis donne des exemples édifiants des accomplissements de ses héroïnes qui se guident des principes moraux strictes et mobilisateurs dans toutes leurs activités et préoccupations. Qu'il s'agisse de la maternité, de l'amitié ou des relations avec la communauté environnante, la femme vertueuse qui vit selon les règles de la bienséance et respecte les prescriptions de la religion jouit d'un net avantage par rapport à toutes les autres représentantes de son sexe. La vertu est une plate-forme qui permet à la femme de revendiquer la reconnaissance de son potentiel moral et intellectuel, ce qui par la suite ouvre de nouvelles perspectives à l'amélioration de sa situation sociale.

Dans les romans de Genlis la vertu est toujours récompensée, ses héroïnes trouvent toujours leur bonheur personnel après toutes les épreuves auxquelles elles sont soumises. L'auteure fait tout le possible pour ne laisser au lecteur aucun doute ou aucune inquiétude sur leur félicité absolue et sur le fait qu'elles sont gratifiées par la satisfaction de leurs plus belles aspirations après l'avoir mérité par une fermeté morale exemplaire. Mais outre cette dimension individuelle des bénéfices qu'indubitablement comporte la vertu, il y a aussi une dimension plus large qui concerne la renommée et la valeur du beau sexe en général, qui s'anoblit et se rehausse par ces exemples concrets de bienfaits et de sensibilité digne de considération. L'appel à la vertu, que la comtesse de Genlis adresse surtout aux femmes, est une sorte d'encouragement à la

réalisation de leurs mérites, de leur valeur, de leur importance dans l'environnement. En prenant sa vertu comme argument la femme peut revendiquer beaucoup de choses et peut changer certains clichés misogynes dépassés.

On ne parle pas encore dans le cas de Genlis d'une rhétorique ouvertement et radicalement féministe, mais il ne faut pas laisser sans attention ses efforts pour réhabiliter et améliorer selon les possibilités l'image et la position sociale des femmes. En esquisant des héroïnes parfaitement vertueuses, parfois même presque jusqu'à l'invraisemblance, l'auteure veut intensifier la légitimité des prétentions féminines à la reconnaissance de leur équivalence d'abord morale avec les hommes, cela étant sans doute une première marche dans un reclassement plus vaste des représentantes de son sexe. Genlis signale la nécessité de déplacer les accents dans l'hierarchisation traditionnelle des sexes de la force et de la vigueur physique vers la puissance et les capacités morales. À partir de ce dernier critère, les exemples de ses héroïnes vertueuses l'illustre bien, les femmes méritent objectivement et légitimement d'être appréciées et estimées sans aucun préjugé dépréciatif.

FOR AUTHOR USE ONLY

Conclusions

L'œuvre littéraire riche et diverse de la comtesse de Genlis constitue l'expression de la vision spécifique de la morale et de la vertu que l'auteure a puisée dans sa vie familiale, dans son activité pédagogique et dans sa connaissance du monde. Malgré le mépris général et l'hostilité commune face à l'utilité et à l'équité des œuvres des femmes auteures à son époque, les écrits de Mme de Genlis et son point de vue ont joui d'une grande popularité parmi ses contemporains en France et à l'étranger, ce qui lui a permis de s'inscrire solidement parmi les noms les plus remarquables de l'époque des Lumières.

En étant très conservatrice dans certains aspects, moraliste persévérante, catholique convaincue, ennemie des philosophes, adepte de l'ordre et de la clarté classiques, Mme de Genlis est toujours consciente de la nécessité de l'évolution des choses en valorisant les bons exemples du passé et en promouvant des changements novateurs fonctionnels. Au cours de sa longue carrière littéraire la comtesse s'essaye aux genres les plus divers, le roman constituant l'espace le plus propice de conciliation des visions genlisiennes avec les modes intellectuelles toujours changeantes. Les trois romans sentimentaux-noirs écrits dans la première décennie du XIX^e siècle et choisis en tant que support de l'analyse effectuée dans ce travail, illustrent l'adaptation de notre auteure héritière consciente de certaines formules de succès du passé, aux nouvelles exigences objectives apparues suite à la rupture révolutionnaire.

Ces trois romans constituent un échantillon représentatif d'un pan peu commenté de l'œuvre genlisienne qui est moralisateur et divertissant à la fois, qui suit une mode durable et rentable portant la marque morale et stylistique de l'auteure. En tant que romancière Mme de Genlis garde toujours un ton pédagogique en restant fidèle au souci de pureté et de bienséance qui caractérise ses discours théoriques et ses essais. Mais le roman ouvre beaucoup plus de possibilités de configurer une morale attrayante et convaincante, de façonner un arsenal original de concepts éthiques solides et de les intégrer à des intrigues accrocheuses. Comme toute l'œuvre romanesque de Genlis, *La Calomnie ou les mères rivales* (1800), *Alphonsine ou la tendresse maternelle* (1806) et *Alphonse ou le fils naturel* (1809) se distinguent par une peinture sociale très authentique et minutieuse, par une psychologie des personnages toujours surprenante mais reconnaissable et enfin par un souci constant d'une morale universelle et pour tous les temps, prêchant des vertus fondamentales qui ne devraient jamais se démoder.

Les réflexions, les observations, les enseignements moraux précieux et les exemples que comportent les trois œuvres de notre corpus, participent à la modélisation d'un spécimen original et personnalisé de vertu qui réapparaît systématiquement dans les écrits genlisiens.

La comtesse prêche dans ses œuvres une vertu chrétienne, pratique et en même temps sensible. Le développement des qualités morales et la formation à la vertu sont parmi les objectifs essentiels de son système pédagogique. S'avancer dans le chemin de la vertu ayant à l'esprit les enseignements du Christ est la seule possibilité d'accéder au vrai bonheur dans sa conception. Qu'elle parle d'amour, d'éducation ou des aspirations sociales de l'individu, Mme de Genlis renvoie toujours à la vertu et parle d'elle comme d'un devoir et d'une nécessité. Elle est ordinairement accompagnée de beauté, d'ordre et de générosité de caractère chez ses personnages. L'auteure met en place un vrai dispositif permettant d'affronter tous les malheurs et les injustices possibles de la vie à travers les exemples de ses héroïnes vertueuses, qui trouvent des justifications aux épreuves auxquelles elles sont soumises dans une morale dont la vertu est le fondement et le modèle de référence.

L'idée d'austérité ou de contrainte se glisse toujours dans le tableau que l'auteure fait du bien et de la vertu. Dans la conception genlisienne la vertu n'est point arbitraire ou abstraite ni naturellement et instinctivement présente dans notre conscience, mais clairement et strictement circonscrite par le devoir et patiemment cultivée au cours de toute la vie. Dans ses romans l'auteure met en scène surtout des héroïnes vertueuses qui accomplissent un travail assidu sur soi, qui leur permet de se perfectionner et de s'estimer en s'élevant par l'éducation et par l'exercice constant de la vertu au-dessus de la condition sociale féminine déterminée seulement par la fonction biologique de procréation.

La vertu dans la représentation de Genlis est conçue dans un rapport de causalité réciproque avec le bonheur, elle ne peut pas exister sans religion et c'est elle qui apprend à dompter et à ménager les passions. Il faut mener une vie vertueuse pour atteindre l'état spirituel de plénitude et de béatitude. D'autre part, pour ne pas s'écarter du chemin de la vertu et pour montrer sa grandeur humaine, il faut être heureux. Une personne heureuse a dans son cœur toutes les vertus, tandis qu'un infortuné n'est pas toujours capable de discerner le bien du mal et de trouver les moyens de montrer la noblesse de son âme. Dans le même ordre d'idées, l'homme a besoin de la religion, parce que c'est elle qui donne à la fois un but, un encouragement et un prix à la vertu. L'homme irréligieux est insensé et inconséquent dans sa conduite, dans ses desseins, il nie tout, il est privé des bienfaits de la prière et de la confession. La comtesse défend avec zèle la foi chrétienne, la sublimité de la morale évangélique et la primauté du lien sacré qui unit l'homme à son Créateur. Enfin la morale genlisienne enseigne qu'il faut combattre promptement tout penchant à priori nuisible ou condamnable, en trouvant une alternative aux passions corruptrices dans des affections bienfaisantes et solides qui se fondent sur une solidarité désintéressée des âmes, le mieux illustrée dans le cas de l'amour maternel, filial ou de l'amitié.

Appuyant ses thèses sur des exemples concrets et largement commentés de parcours vitaux de ses personnages romanesques et illustrant des axiomes éthiques dans des allégories transparentes et claires, la comtesse cherche à démontrer l'efficacité de ses préceptes et privilégie l'aspect pratique de sa morale. Les enseignements éthiques et les conseils moraux dans les romans genlisiens prennent parfois la forme de descriptions pittoresques et édifiantes à la fois de beaux jardins, de parcs extravagants ou des îles personnalisées. La statue de la vertu y apparaît constamment, elle représente une femme majestueuse et imposante qui regarde vers le ciel et répand autour de soi une sensation de calme et de sérénité.

En général, dans le cadre de la morale telle qu'elle est présentée dans les romans de Genlis, la vertu est surtout caractéristique aux femmes, les héroïnes genlisiennes sont souvent une véritable incarnation de la vertu. À son avis les représentantes du sexe faible sont censées avoir plus de sentiments purs et naturels que les hommes, elles sont plus sensibles, mais moins susceptibles de passions ravageuses. Les femmes trouvent le vrai bonheur dans la vertu, suite à un long et minutieux travail sur soi-même. C'est seulement dans une femme honnête et digne qui veille tout au long de sa vie à son perfectionnement spirituel, qui ose être ambitieuse tout en remplissant consciencieusement tous ses devoirs, que la vertu peut atteindre son apogée. Cette quête leur coûte souvent des privations et des souffrances tant physiques que spirituelles en les stimulant à réaliser tout leur potentiel moral et intellectuel, ce qui légitime leurs aspirations à la reconnaissance sociale de leur valeur.

Mme de Genlis tend à promouvoir par ses écrits l'idée de l'égalité morale et spirituelle des sexes. Elle déclare que l'organisation des femmes n'est en rien différente de celle des hommes et que la faiblesse physique ne rend pas l'esprit des femmes moins étendu ou moins solide. Les héroïnes vertueuses des romans genlisiens acceptent consciemment leur destinée et remplissent tous leurs devoirs, mais elles ne veulent pas être considérées subalternes ou inférieures aux hommes. Selon l'auteure les différences réelles qu'on observe entre les hommes et les femmes ne sont dûes qu'à la seule éducation. En revendiquant la reconnaissance du potentiel moral et intellectuel des femmes, la comtesse voit le solutionnement de beaucoup de problèmes que pose cette initiative dans une éducation équitable pour les filles. Tout en valorisant certaines aptitudes naturelles de la jeune personnes et en l'imprégnant de connaissances utiles, ce doit être premièrement et nécessairement une éducation à la vertu et une éducation sans différenciation de sexe.

La vertu devient la force de la femme. Grâce à ses qualités morales louables et à son intégrité spirituelle, la femme est réhabilitée de son impotence juridique et politique aux yeux des hommes. Il y a toujours dans les romans de Genlis des femmes étalons de la vertu, qui représentent un standard, une mesure par rapport à laquelle tous les autres personnages et leurs

actions doivent être jugés. Ces héroïnes, presque impeccables dans tous les aspects, constituent la carcasse du discours moral que l'auteure intègre à ses romans.

Malgré la réitération du problème de la socialisation de ses personnages, Mme de Genlis ne nie pas l'importance de la dimension communautaire de sa vertu pratique. Elle cherche à établir un compromis entre l'intégration nécessaire de ses héroïnes dans la société et le droit moral à l'indépendance d'opinion et d'expression duquel elle les investit. Cette vertu de modèle genlisien est individualiste tout en étant altruiste. Qu'il s'agisse de la maternité, de l'amitié ou des relations avec la communauté environnante, la femme vertueuse qui vit selon les règles de la bienséance et respecte les prescriptions de la religion jouit d'un net avantage par rapport à toutes les autres représentantes de son sexe.

L'appel à la vertu, que la comtesse de Genlis adresse surtout aux femmes, est une sorte d'encouragement à la réalisation de leurs mérites, de leur valeur, de leur importance dans l'environnement. La vertu est une plate-forme qui permet à la femme de revendiquer la reconnaissance de son potentiel humain, ce qui par la suite ouvre de nouvelles perspectives à l'amélioration de sa situation sociale. Ainsi, la mise en pratique de la vertu sensible, mais ferme et résistante que prescrit Mme de Genlis à ses personnages et à ses lecteurs, donne des résultats concrets et saisissables et est toujours récompensée généreusement à la fin.

Au-delà du contexte socio-historique précis duquel dérive et que vise le système pédagogique et la doctrine éthique de la comtesse de Genlis, on doit reconnaître encore aujourd'hui un effet de culturalisation et de moralisation à sa production littéraire. Les exemples et les leçons de morale universelle, juste et argumentée qu'elle intègre à ses écrits, le concept de vertu pratique qu'elle exploite et illustre à l'aide de ses personnages contribuent à la formation d'un référentiel éthique personnel correct, basé sur des valeurs, des normes et des principes fondamentaux, capables d'assurer à l'individu une verticalité morale durable dans la société en constant mouvement. Tout cela peut et doit servir d'argument en faveur de l'utilité et de l'intérêt de la redécouverte de l'oeuvre de Genlis dès nos jours.

Bibliographie

Dictionnaires et encyclopédies:

- *Biographie universelle, ancienne et moderne*, tome 65, Paris, Michaud, 1838, [en ligne].
<https://books.google.fr>
- *L'Encyclopédie*, Denis Diderot et Jean le Rond d'Alembert (dir.), tome 17, Paris, 1751, [en ligne]. URL : http://www.lexilogos.com/encyclopedie_diderot_alembert.htm
- *Dictionnaire de l'Académie française* (1694), [en ligne], <http://www.lib.uchicago.edu/efts/ARTFL/dicos>, reproduction de la 1ère éd., Coignard, Paris, 1694
- *Dictionnaire littéraire Larousse*, Paris, Larousse, 2001
- *Le Dictionnaire critique de la langue française*, Jean-François Féraud, tome III, Marseille, Mossy, 1788, [en ligne]. URL : <http://artfl.atilf.fr/dictionnaires/FERAUD>
- *Dictionnaire philosophique portatif*, Voltaire, Londres, 1764, [Gallica]
- *Dictionnaire philosophique*, Voltaire, coll. Voltaire - Oeuvres complètes, tome 19, Paris, Garnier, 1878, [Wikisource]
- *Dictionnaire Universel*, Antoine Furetière (dir.), tome 4, La Haye, Husson, Johnson et Swart, 1727, édition revue et augmentée par Henri Basnage de Beauval & Jean-Baptiste Brutel de La Rivière, [en ligne]. URL : http://www.lexilogos.com/francais_classique.htm
- *Manuel Lexique ou Dictionnaire portatif des mots français dont la signification n'est pas familière à tout le monde*, Antoine François Prévost, tome II, Paris, Les Libraires Associés, 1788 [Gallica]
- *Wictionnaire*, [en ligne]. URL : <http://www.wiktionary.org>

Oeuvres de Mme Stéphanie-Félicité de Genlis:

- GENLIS Stéphanie-Félicité de, *La Calomnie ou les mères rivales*, 3 tomes, Berlin, Delagarde, 1800
- GENLIS Stéphanie-Félicité de, *La Calomnie ou les mères rivales*, tome I, Paris, Maradan, 1819
- GENLIS Stéphanie-Félicité de, *Alphonsine ou la tendresse maternelle*, 3 tomes, Paris, H.Nicolle et Compagnie, 1806
- GENLIS Stéphanie-Félicité de, *Alphonse ou le fils naturel*, tome I, Paris, Maradan, 1809
- GENLIS Stéphanie-Félicité de, *Alphonse ou le fils naturel*, tome II, Londres, Dulau et Co, 1809
- GENLIS Stéphanie-Félicité de, *Les Veillées du château*, tome I, Paris, Didier, 1847
- GENLIS Stéphanie-Félicité de, *Le Petit La Bruyère*, Paris, Maradan, 1801
- GENLIS Stéphanie-Félicité de, *Mémoires*, P.J. de Matt, Bruxelles, 1825
- GENLIS Stéphanie-Félicité de, *Les Dîners du baron d'Holbach*, Paris, Trouvé, 1822

GENLIS Stéphanie-Félicité de, *Les Annales de la vertu*, vol. 5, Paris, Leconte et Durey, 1825
GENLIS Stéphanie-Félicité de, *La religion considérée comme l'unique base du Bonheur et de la véritable Philosophie*, Paris, Leconte et Durey, 1825
GENLIS Stéphanie-Félicité de, *Avis sur l'éducation*, 1802, [en ligne]. URL : <http://clairedebru.com/curiosa/madame-de-genlis-avis-sur-leducation-inedit-transcription-diplomatique>

Ouvrages consultés :

ARDEN ROBB Bonie, *Félicité de Genlis: Motherhood in the Margins*, Newark: University of Delaware Press, 2008
BESSIRE François et Martine Reid (dir.) , *Madame de Genlis. Littérature et éducation*, Publications des Universités de Rouen et du Havre, 2008
BUFFON Georges-Louis Leclerc de, *Correspondance inédite de Buffon*, [en ligne], URL : <http://www.buffon.cnrs.fr/correspondance>
DOMENECH Jacques, *L'éthique des Lumières : les fondements de la morale et de la philosophie française du XVIIIe siècle*, Paris, Vrin, 1989
DUVERNET Abbé Théophile-Imarigeon, *La Vie de Voltaire par M****, Genève, 1786 [Gallica]
GUIZOT Elisabeth-Charlotte-Pauline, *Essais de littérature et de morale*, Paris, 1802, [Gallica]
LABORDE Alice, *L'oeuvre de madame de Genlis*, Paris, Nizet, 1966
LAFORGUE Jules, *Journal de langue et de littérature françaises*, tome II, Dresde, chez M. Laforgue et M. Arnold, 1831
MARC'HADOUR Germain, *Thomas More et la Bible*, Paris, Librairie Philosophique J. Vrin, 1969
PLATON, *Les Lois*, livre I, [en ligne]. URL : <http://remacle.org/bloodwolf/philosophes/platon/loislivre1.htm>
ROUSSEAU Jean-Jacques, *Emile ou de l'éducation*, Paris, Garnier frères, 1866
STAËL Germaine de, *De l'influence des passions sur le bonheur des individus et des nations*, Lausanne, Jean Mourer et Hignou et Co, 1796
SAINTE-BEUVE Charles Augustin, *Les Causeries du Lundi*, tome 3, Paris, Ed. Garnier Frères, 1850
SEVELINGES Charles-Louis de, *Mme la comtesse de Genlis en miniature*, Paris, J.G. Dentu, 1826, [Google books]
TOULOTTE Eustache, *La Cour et la Ville, Paris et Coblenz : ou l'ancien régime et le nouveau*, tome I, Paris, Amable Costes, 1828, [Google books]
VILLARD Léonie, *Jane Austen, sa vie et son oeuvre*, Lyon, A. Rey, 1915, [Wikisource]

Articles cités ou consultés :

- BERGLUND-NILSSON Birgitta, « Madame de Genlis et les correspondances littéraires », *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, vol. 48, 1996
- BESSIRE François, « Mme de Genlis ou l'« ennemie de la philosophie moderne », dans François Bessire et Martine Reid (dir.), *Madame de Genlis. Littérature et éducation*, Publications des Universités de Rouen et du Havre, 2008, p. 279-292
- BOLUFER Monica, « Conversations from a distance : Spanish and French Eighteenth Century Women Writers », dans Xon de Ros et Geraldine Hazbun (dir.), *A Companion to Spanish Women Studies*, Woodbridge, Tamesis, 2011, p. 175-189
- BROUARDS-ARENDIS Isabelle, « Introduction » dans Mme de Genlis, *Adèle et Théodore ou Lettres sur l'éducation*, Presses Universitaires de Rennes, 2006
- BROWN Penny, « Tales of Castle and Cottage : Mme de Genlis and women writers for children in the Romantic period », *Corwey women writers on the web*, [en ligne]. URL: www2.shu.ak.uk. Consulté le 28 janvier 2015
- BRUCKER Nicolas, « Éducation et religion dans l'oeuvre de Madame de Genlis » dans François Bessire et Martine Reid (dir.), *Madame de Genlis. Littérature et éducation*, Publications des Universités de Rouen et du Havre, 2008, p. 267-278
- COOPER RICHEL Diana, « Entre culture, divertissement et bienséance, les écrits de Mme de Genlis dans les magazines britanniques », [en ligne]. URL : www.academia.edu. Consulté le 26 janvier 2015
- DELON Michel, « Réhabilitation des préjugés et crise des Lumières », *Revue germanique internationale*, n°3, 1995, p. 143-156
- DOW Gillian, « Stéphanie-Félicité de Genlis », *Women writers*, october 2010, [en ligne]. URL : <http://www.womenwriters.nl/index.php>. Consulté le 26 janvier 2015
- GRIFFITHS Ralph, « Alphonse ou le fils naturel, & c.i.e. Alphonse or the Natural Son, by Mme de Genlis », *The Monthly Review or Literary Journal*, vol. LXI, London, Becket and Porter, 1810, p. 471-473 [Google books]
- GUIZOT Elisabeth-Charlotte-Pauline, « Lettre sur *Les Mères rivales* de Mme de Genlis » dans *Essais de littérature et de morale*, Paris, 1802, [Gallica]
- LINTON Marisa, « Virtue Rewarded? Women and the Politics of Virtue in Eighteenth-Century France », II partie, [en ligne]. URL: www.academia.edu
- MONTELS-LAENG Laetitia, « La version stoïcienne du conflit de l'âme : entre intellectualisme moral et tragédie de la raison », dans *Rationalité tragique*, S. Alexandre et O.Renaut (éd.),

Zetesis – Actes des colloques de l'association, n°11, 2010, [en ligne]. URL : <http://www.zetesis.fr/actes/spip.php.article5>. Consulté le 8 mars 2015

MONTOYA Alicia C., « Madame de Genlis and Enlightenment thought », *Relief*, vol. 7, n°1, 2013, p. 1-3, [en ligne]. URL: <http://www.revue-relief.org>. Consulté le 2 février 2015

PELLEGRIN Nicole, « Une pratique féminine de l'histoire », dans François Bessire et Martine Reid (dir.), *Madame de Genlis. Littérature et éducation*, Publications des Universités de Rouen et du Havre, 2008, p. 242-266

PERRON Caroline , « La passion de l'amitié. Une généalogie féminine », *Les budgets*, N° 188, avril 2000, [en ligne], URL : <http://archives.lautjournal.info/autjourarchives.asp?article=694>. Consulté le 16 mai 2015

PEZARD Émilie, « Les nuances du noir », *Acta fabula*, vol. 12, n°5, Notes de lecture, Mai 2011, [en ligne]. URL : <http://www.fabula.org/revue/documents6327.php>. Consulté le 4 février 2015

POLOSINA Alla et Alicia C. Montoya, « Madame de Genlis dans la littérature russe du XIXe siècle : Poushkine, Léon Tolstoï et autres », *Relief*, vol.7, n°1, 2013, p. 123-140, [en ligne]. URL: <http://www.revue-relief.org>. Consulté le 4 février 2015

REID Martine, « Madame de Genlis dans le champs éditorial de son temps », *Revue de la BNF* 3/2011, n°39, p. 38-45

SIMON Frédéric, « Les vertus cardinales », [en ligne]. URL : http://frederic.simon1.free.fr/les_vertus_cardinales.html. Consulté le 2 mars 2015.

TREMBLAY Isabelle, « La fiction de Mme de Genlis, esace d'interrogation sur la vertu », *Relief*, vol.7, n°1, 2013, p. 19-32, [en ligne]. URL: <http://www.revue-relief.org>. Consulté le 20 février 2015

Table des matières

Introduction	5
1. Détails biographiques, positions idéologiques et principes esthétiques	8
1.1. Madame de Genlis par rapport à ses contemporains	8
1.1.1. L'opposition aux philosophes et aux encyclopédistes.....	13
1.1.2. La solidarité littéraire féminine dans la vision de Mme de Genlis.....	18
1.1.3. Genlis et les nouveaux noms de la littérature française d'après la Révolution	20
1.1.4. La réception de l'oeuvre de Mme de Genlis en Europe	22
1.2. Les différentes phases de la carrière littéraire de la comtesse de Genlis.....	24
1.3. Le roman, espace de conciliation des visions genlisiennes avec les modes intellectuelles du nouveau siècle	29
1.4. Trois romans sentimentaux-noirs à la Genlis	31
1.4.1. <i>La Calomnie ou les mères rivales</i> (1800)	32
1.4.2. <i>Alphonsine ou la tendresse maternelle</i> (1806).....	34
1.4.3. <i>Alphonse ou le fils naturel</i> (1809)	37
2. La vertu dans le discours moral de Mme de Genlis	40
2.1. Définir la vertu à l'époque de Mme de Genlis	41
2.2. La vertu dans la conception genlisienne	47
2.2.1. Vertu et bonheur	48
2.2.2. Vertu et religion	55
2.2.3. Vertu et passions	60
2.2.4. Allégories de la vertu	67
3. Les héroïnes genlisiennes – incarnation de la vertu	72
3.1. Revendications d'égalité morale pour les femmes	73
3.1.2. Indications pour une éducation à la vertu	77
3.2. Héroïnes exemplaires fortifiées et sauvées par la vertu	83
3.3. La question de l'adaptation sociale des héroïnes vertueuses à la Genlis	90
3.4. Amitié féminine et solidarité en vertu	94
Conclusions	100
Bibliographie	104

FOR AUTHOR USE ONLY

FOR AUTHOR USE ONLY

**More
Books!** 

yes
I want morebooks!

Oui, je veux morebooks!

Buy your books fast and straightforward online - at one of the world's fastest growing online book stores! Environmentally sound due to Print-on-Demand technologies.

Buy your books online at

www.get-morebooks.com

Achetez vos livres en ligne, vite et bien, sur l'une des librairies en ligne les plus performantes au monde!

En protégeant nos ressources et notre environnement grâce à l'impression à la demande.

La librairie en ligne pour acheter plus vite

www.morebooks.fr

SIA OmniScriptum Publishing
Brivibas gatve 1 97
LV-103 9 Riga, Latvia
Telefax: +371 68620455

info@omniscrptum.com
www.omniscrptum.com

OMNIScriptum



FOR AUTHOR USE ONLY